

# *Rapport moral : Assemblée générale du 13 mars 2009*

Laurence Kahn

Chers collègues,

Une année de mandat s'est écoulée depuis que notre Conseil a été élu. Pour présenter le travail effectué, nous avons décidé de repartir des quelques propositions présentées l'an passé lors de l'élection. Mais je préciserai tout d'abord que le « nous » aujourd'hui utilisé n'est nullement un « nous » de majesté, comme dit la grammaire. Au-delà des très profonds remerciements adressés à chacun des membres de ce Conseil, il indique que la tâche accomplie l'a été collectivement. C'est donc un « nous » de collégialité, signifiant que réussites ou échecs, décisions bonnes ou mauvaises, c'est ensemble que, au cours de nos 12 réunions, nous avons avancé, buté, réfléchi, modifié nos positions. Ensemble également que, tout à la fois, nous nous sommes inscrits dans le prolongement du travail du précédent conseil et des conseils antérieurs, et avons opté pour un certain nombre d'orientations. Daniel Widlöcher a été informé et consulté d'une manière permanente. Son attention chaleureuse nous a été d'une très grande aide.

L'année qui vient de s'écouler a été endeuillée par la disparition de l'un de nos membres titulaires, Roland Lazarovici. La perte de ce collègue fidèle, solidement engagé dans notre vie institutionnelle, engagé plus encore dans l'exercice de la psychanalyse est une grande tristesse. Un hommage lui sera rendu dans un prochain numéro de *Documents & Débats*.

L'APF compte aujourd'hui 2 membres d'honneur, 12 membres honoraires, 45 membres sociétaires - dont Pierre Ferrari, Pascale Michon Raffaitin et Eduardo Vera Ocampo que nous sommes très heureux d'accueillir parmi nous - et 31 membres titulaires dont Dominique Suchet et Sylvie de Lattre nouvellement élues, que nous félicitons chaleureusement. Durant cette année, Monique Lawday a demandé à devenir membre honoraire ; qu'elle trouve ici les remerciements de l'APF pour sa constante participation à

notre vie institutionnelle. Le Conseil a également dû accepter la demande de Jean Laplanche de devenir membre honoraire. Avec son accord, nous avons le plaisir de proposer au vote de cette assemblée sa candidature au titre de membre d'honneur.

La responsabilité d'un Conseil est de faire en sorte que la vitalité d'une telle communauté continue de s'exprimer de manière productive : dans sa référence au legs freudien, dans l'échange théorique, dans la confrontation clinique et scientifique, mais tout autant dans sa capacité à retrouver ou à créer les territoires d'une réflexion où la fonction critique de l'Institution sur son propre fonctionnement parvienne à s'exercer. Fonction essentielle pour le futur et ce qu'il appelle d'évolution, mais non moins essentielle dans le présent où il y va de l'implication et de la responsabilité de chacun quand il s'agit de défendre une conception de l'analyse digne de ce nom. Essentielle, tout simplement, parce que s'y expose l'une des complications inhérentes à la vie d'une société analytique : faire tenir ensemble des directions aussi divergentes que la nécessaire extraterritorialité de l'expérience analytique, d'une part, et, d'autre part, l'impératif de représentations-buts hors desquelles il n'est pas d'insertion de nos aspirations dans le réel d'un monde institué... tenir et élaborer la tension entre le lien communautaire et les désunions qui surgissent sous le coup des jeux pulsionnels et transférentiels, est une tâche toujours aussi impossible - surtout quand tout alentour semble nous porter vers une économie de marché de la psychanalyse. Rappelons simplement que, sous d'autres visages, celle-ci combattait déjà du temps de Freud notre méthode tenue pour si « biscornue », si « excessive » et si « bizarre » (je ne fais ici que citer Freud<sup>1</sup>).

## **1) Nos directions de travail**

Les propositions présentées en mars dernier étaient au nombre de cinq : la poursuite du travail amorcé

<sup>1</sup> Sur l'histoire du mouvement psychanalytique, trad. Gallimard, p. 40 (GW. X, p. 61)

lors de la Journée des membres de janvier 2008, sur la fonction de l'institution et le rôle des sociétaires ; une réflexion approfondie sur la place accordée à l'analyse d'enfant dans notre formation et notre enseignement ; la poursuite du développement du site Web de l'APF, progressivement mis en place depuis 2002 ; la nécessité de donner leur plein sens aux ARCC, les Ateliers de recherche conceptuelle et clinique, instaurés par le conseil de Daniel Widlöcher ; enfin, la continuation du dialogue entre la psychanalyse et les champs d'investigation des disciplines qui l'entourent.

1°) Le questionnement critique ouvert lors de la Journée des membres présidée par Daniel Widlöcher, devait être prolongé et étoffé. Non pour faire taire les questions, mais pour en cerner précisément les enjeux, c'est-à-dire pour repérer les zones d'inertie qui obèrent réellement la vie de notre institution. C'est la raison pour laquelle, aussitôt après l'élection, le Conseil a souhaité constituer un groupe de réflexion, dont la composition et la conduite ont été confiées à Sylvie de Lattre. Ce groupe a eu pour mission, en tenant compte des diverses positions apparues en janvier 2008, d'introduire les principaux axes de la discussion qui fut reprise dans la Journée des membres de novembre 2008, autour d'une interrogation: «Être membre pour quoi faire ? ».

L'introduction par Sylvie de Lattre à ce débat, qui n'a cessé d'occuper l'APF, ainsi que la reprise historique de son évolution dans le temps, proposée par Felipe Votadoro - avec la participation de Philippe Castets et de François Villa - ont alimenté un vif échange. À l'issue de celui-ci, est apparue la nécessité d'une suite où devraient être encore précisés les points de butée et les attentes. Nous le savons, un corps institutionnel est fait d'équilibres fragiles. Qu'il faille lui permettre de se modifier en regard de l'avenir ne fait pas de doute. Mais cela ne rend pas pour autant aisément intelligible les directions dans lesquelles doivent s'effectuer d'éventuels changements. Chaque maillon que l'on touche peut parfaitement déstabiliser une autre zone du bâti associatif, une mutation hâtivement envisagée pouvant subrepticement aboutir à un dysfonctionnement d'une nature jus-

qu'alors ignorée. La prochaine Journée des membres sera donc à nouveau consacrée à ces problèmes, dans le sens qui sera déterminé par le groupe de réflexion.

C'est dans la même perspective que nous avons choisi pour thème de la journée de l'Institut de formation - le samedi 10 janvier 2009 - la question «Qu'est-ce qu'être membre titulaire ? » : où il s'agissait, là encore, de débattre de l'inconciliabilité inhérente à la tâche de formateur. Jean-Claude Rolland, Catherine Chabert, Jacques Le Dem et Patrick Merot ont introduit la discussion.

2°) Au delà de possibles transformations dont nous devons être en mesure de cerner précisément la visée, le débat porte, en vérité, sur la discordance essentielle entre la «chose analytique» et son gouvernement. Discordance dont nous avons pu mesurer la profondeur et l'ancienneté lorsque, sous l'impulsion de Leopoldo Bleger et de tous les membres du Comité de l'enseignement, nous nous sommes trouvés - au-delà des nécessités ordonnant la fabrique de la plaquette de notre programme - en train d'explorer le passé des politiques de l'enseignement, non pas dans la seule APF, mais, en remontant très en amont - dès la constitution, en 1920, du premier «Comité international sur la formation», voulu par Eitingon et Jones, et ratifié par Freud.

Cette investigation fut inaugurée, à dire vrai, sans préméditation, mais menée avec un certain enthousiasme : Paule Bobillon en recensant les principaux textes sur l'enseignement publiés dans *Documents & Débats* ; Anne-Marie Duffaut en faisant une lecture attentive du débat sur la formation organisé par l'IPA en 1980 ; Jenny Chomienne Pontalis en étudiant le recueil des textes concernant le premier Institut de formation de Berlin<sup>2</sup> ; Éric Flame en proposant un compte rendu exhaustif de deux textes de Lacan<sup>3</sup> ; Laurence Apfelbaum en dressant un panorama très précis et extrêmement riche de la formation et de l'enseignement dans le monde analytique dit «anglo-saxon».

Sans préméditation, ai-je dit, mais, vous le comprendrez aisément, avec, assez vite, une nécessaire médi-

---

<sup>2</sup> fondé à Berlin fondé en 1920 : Fanny Colonosmos, *On forme des psychanalystes*, Paris, Denoël, 1985.

<sup>3</sup> J. Lacan, «La psychanalyse et son enseignement» et «Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956», in *Écrits*, Seuil, 1966.

tation sur la façon dont nous allons faire partager cet ensemble étonnamment cohérent, où nous découvririons que les questions qui se posent à nous se sont posées de manière récurrente à tous nos prédécesseurs. C'est ainsi que, au cours des 5 réunions du Comité de l'enseignement - la sixième aura lieu demain - a germé l'idée d'une Journée d'études, ouverte à l'ensemble des collègues de l'APF (membres et analystes en formation) où seront réabordés, cette fois dans la perspective de l'histoire du mouvement analytique international, les tenants et aboutissants des problèmes soulevés par l'enseignement. Cette enquête historique, outre sa fécondité, nous a semblé correspondre à la nécessaire remise en perspective non tant de la pratique institutionnelle que du débat théorique dont on s'aperçoit qu'elle a finalement toujours été accompagnée.

Et si nous avons décidé que cette Journée d'étude devait être ouverte à tous, analystes en formation compris, ce n'est pas seulement parce que ceux-ci ont été très impliqués dans cette recherche au sein du Comité de l'enseignement. Leur implication traduit en fait leur très profond intérêt pour l'institution qui les forme, pour les positions qu'elle a adoptées depuis sa fondation et qui la situent de manière spécifique dans un héritage où pionniers et successeurs n'ont cessé d'affronter les obstacles qui menacent constamment de dérouter la «cause». La mobilisation des analystes en formation autour de ces questions fait partie de l'avenir de notre Association : non seulement de leur investissement de notre vie intellectuelle collective, mais plus encore d'un regard libre et déterminé quand il s'agit de mettre à l'épreuve des expériences passées les choix qui fondent le présent d'une participation et l'élan vers la suite d'une pleine appartenance.

3°) Cette Journée d'études nous est apparue d'autant plus nécessaire qu'elle se trouvait converger avec le travail effectué par le groupe de réflexion chargé de remettre sur le métier la question de la place accordée à l'analyse d'enfant dans notre enseignement. Ce groupe de réflexion, dont la composition et la conduite furent confiées à Viviane Abel Prot, assurera donc une partie de la mise en place des débats de cette Journée d'études, qui aura lieu le 14 novembre 2009.

4°) Mais il eût été difficile d'envisager une telle rencontre qui, pour être fructueuse, doit être très docu-

mentée, si nous ne disposions à l'heure actuelle d'une plate-forme permettant la diffusion interne de ces textes et comptes rendus : je veux dire la partie privée du site *Web* de l'APF. J'en viens ainsi au quatrième point de nos orientations qui nous amène à soumettre à l'approbation des membres ici présents la constitution d'un Comité de pilotage chargé de la gestion du site *Web*, assortie du protocole de son fonctionnement.

Dans les semaines qui ont suivi notre élection, grâce à la diligence de notre *webmaster*, Fabrice Perrinel, et à l'allant de Pascale Michon Raffaitin, la partie privée du site a été mise en place, permettant à tous les membres et analystes en formation, moyennant un système d'identification personnelle, d'avoir accès aux programmes, annonces et circulaires mis en ligne. C'est également dans cette partie privée que doit figurer la liste des analystes en formation - leur divulgation interne à l'APF ayant été avalisée par les deux conseils précédents. Enfin, l'ensemble de la collection de *Documents & Débats*, véritable «mémoire» de l'Association, sera également peu à peu mis en ligne.

À terme, le projet est de faire de cette partie privée du site *Web* l'un des vecteurs principaux de la diffusion de nos informations - ce qui permettra aussi d'alléger la charge financière de l'APF liée à l'impression et l'envoi de nombreuses annonces. Cette charge n'est d'ailleurs pas que financière si l'on en juge par le travail considérable que fournit notre secrétaire Madame Mamane. Qu'elle trouve ici nos remerciements pour sa disponibilité et sa toujours remarquable discrétion.

Pour des motifs budgétaires donc, ainsi que le précisera notre Trésorier, il serait propice que nous puissions utiliser dans un délai rapproché les ressources du courrier électronique afin de communiquer invitations, programmes et circulaires.

Mais là ne réside pas l'unique objectif. L'une des principales visées est de parvenir à faire du site un véritable outil de travail, où seront réunis textes et références, d'un accès très rapide. Ce qui implique que soit poursuivie la réflexion sur le degré d'extension des documents que nous voulons diffuser par cette voie. Cependant, pour que cela puisse se faire, il faut tout d'abord se donner les moyens, c'est-à-dire en fait

l'encadrement des responsabilités matérielles et éthiques qui sont ainsi engagées.

Je n'ai pas l'intention de redire ici le détail des termes dans lesquels nous proposons la composition et la tâche de ce Comité de pilotage. Nous vous avons envoyé, en même temps que la convocation à cette Assemblée générale, le document soumis au vote (*voir document en annexe*).

J'ajouterai seulement deux choses : le souhait de mettre à la disposition de tous de tels outils, facilitant le travail de lecture et de recherche, est également ce qui nous a guidés, lorsque nous avons lancé la négociation, ébauchée lors des deux précédents Conseils, avec la Bibliothèque Sigmund Freud. C'est ainsi qu'a pu aboutir la signature d'une convention donnant droit à tous les membres et analystes en formation de l'APF à un usage complet du fonds, du système de prêt, et des envois de documents.

Par ailleurs, la partie privée du site *Web* n'a pas été notre unique souci. La refonte de sa partie ouverte - en particulier tout ce qui concerne la présentation de l'APF, son inscription dans l'histoire du mouvement analytique français, l'esprit de sa formation et les visées de son cursus en regard de ce qu'on en attend, enfin ses principes de fonctionnement - l'ensemble de cette refonte est actuellement sur le métier de Daniel Widlöcher, qui a bien voulu en accepter la charge. Il est en plein travail et nous l'en remercions.

Enfin, à l'initiative des deux précédents conseils, le désir de procéder au classement des archives ainsi que d'assurer leur conservation dans un lieu officiel, destiné à cet effet, prend peu à peu forme. La tâche est compliquée, en particulier du fait de la diversité des documents, et c'est Philippe Castets qui a bien voulu s'en occuper, aidé de Daniel Widlöcher.

## II) Notre vie scientifique

J'évoquais précédemment le travail de lecture et de recherche. Il me semble en effet que cet aspect de l'activité de notre Association est essentiel à sa vitalité. Certes, l'APF est une petite société, et l'on voit là matière à crainte concernant son insertion dans le vaste monde, plus ou moins chaotique, des sociétés analytiques. Reste que sa petite taille ne diminue en rien son audience scientifique, en France comme à l'étranger. La publication de *L'Annuel* est régulière-

ment suivie hors nos frontières. Le respect, la reconnaissance du travail fourni par ses membres, aussi bien sous la forme de conférences que sous celle de l'activité soutenue de revues et de collections éditoriales dirigées par certains d'entre vous, fait partie de ses atouts. En fait également partie sa capacité d'ouverture : que celle-ci s'affirme sous la forme des invitations, lors des Entretiens, d'analystes n'appartenant pas à l'APF, ou bien sous la forme de rencontres avec des sociétés analytiques étrangères - je pense en particulier au travail régulier du groupe franco-madrilène animé par Hélène Trivouss-Widlöcher et Manuela Utrilla Roblès (une trentaine de personnes ; deux réunions par an ; la prochaine réunion aura lieu à Paris en juin prochain), ou bien à celui du groupe franco-brésilien animé par Jacques André et Luis Carlos Menezes (une vingtaine de participants de part et d'autre, une rencontre à Paris tous les deux ans : la prochaine rencontre étant prévue en mai 2010) ; soit enfin que cette ouverture se manifeste dans l'activité des ARCC, qui sont aujourd'hui au nombre de huit (nous remercions Annie Roux d'en avoir assuré le recueil pour la plaquette) - ces ARCC permettant de travailler régulièrement avec des personnes extérieures à l'APF, analystes ou non.

Dans le même esprit d'un travail stimulant, le Conseil et le Comité scientifique ont souhaité parvenir à une meilleure régularité et à une plus grande densité de nos rencontres scientifiques. C'est pourquoi ils en ont modifié la forme et le rythme. Quatre Samedis de débat ont été inscrits au programme : trois dans le thème retenu pour l'année et le quatrième consacré à la présentation par l'un des ARCC de l'avancement de ses travaux. Mais, afin de ne pas trop alourdir les emplois du temps, il a été aussi décidé de rassembler conférence et discussion en un temps continu de 14h15 à 16h15 - ce qui permet de terminer plus tôt, eu égard aux exigences de retour pour les provinciaux ; ou de disposer d'une fin d'après-midi, d'ailleurs assez fréquemment occupée par des réunions, ce qui épargne à certains des retours multiples à Paris.

Je sais que cette ascèse toute relative n'a pas reçu l'assentiment de certains membres qui regrettent café et champagne. Je dirai seulement que ce choix, appuyé par le Conseil, a été mûrement pesé par le Secrétaire scientifique et son Comité. Que Jean-François Daubech ainsi que Catherine Chabert,

Jean-Philippe Dubois, Sylvie Ferry, Jean-Michel Hirt et Françoise Laurent trouvent ici nos vifs remerciements, pour la qualité de la tâche qu'ils accomplissent - dont cet aspect n'est qu'une facette pratique.

Ainsi, sur le thème retenu pour l'année, *La méthode psychanalytique*, nous avons entendu Miguel de Azambuja et Pascale Michon Raffaitin, et nous entendrons demain Dominique Heuzé - respectivement discutés par Michel Gribinski, Dominique Clerc et André Beetschen - le souhait étant que les voix de plus jeunes, se risquant à parler, se mêlent à celles de plus anciens. Quant au 4<sup>ème</sup> Samedi de débat en mai, l'ARCC portant sur «La spécificité du traitement psychanalytique aujourd'hui», animé par Évelyne Sechaud et Leopoldo Bleger, y présentera son travail.

Autre temps fort de notre vie scientifique : les Entretiens. Ceux des 7 et 8 juin 2008 avaient été préparés par le précédent Secrétaire scientifique, Josef Ludin, et son Comité ; ils avaient pour thème *Le polyglottisme dans la cure* et nous ont permis d'entendre, autour de Daniel Widlöcher, directeur de la discussion, Athanassios Alexandridis, Jacqueline Amati-Mehler et Edmundo Gómez Mango. Les 13 et 14 décembre 2008, ce furent Monique Schneider, Jean-Claude Lavie et Henri Normand qui traitèrent du thème *Les courants sexuels*, tandis que Évelyne Sechaud menait la discussion. Dans les deux occasions, la discussion fut fort animée et féconde. Nous espérons qu'il en sera de même lors de nos prochains entretiens en juin 2009, autour des *Fonctions de la fiction*, où interviendront Laurence Apfelbaum, Bruno Gelas et Jean-Michel Hirt avec, pour directeur de discussion, Edmundo Gómez Mango.

Enfin, autre moment important de notre vie scientifique, dans huit jours, le samedi 21 mars 2009, se tiendra la journée de Lyon sur le thème : *Clinique de l'écoute et voies du changement* où interviendront Fafia Djardem, Bruno Reboul et Dominique Suchet. À cette occasion, il faut préciser que les membres de l'APF de Lyon ont annoncé de manière officielle, c'est-à-dire institutionnelle, qu'ils se réunissent régulièrement une fois l'an depuis trois ans, et que cette réunion, jusqu'alors informelle, serait désormais préparée conjointement par celui ou celle qui fait fonction de secrétaire du groupe et par un membre. En juin dernier, y furent abordées, entre autres questions, celle de la venue, en octobre 2008, de Marie

Moscovici, le problème des liens avec le Groupe SPP de Lyon ainsi que les orientations du travail APF à Lyon et la préparation de la Journée ouverte.

La journée ouverte, donc : celle-ci, qui aura lieu le 23 janvier 2010, aura pour thème *L'idéal et la déception*. Le programme scientifique promet déjà d'être fort passionnant. Le Comité d'organisation, actuellement constitué, a entrepris le renouvellement des listings d'envoi. Et Dominique Blin nous a concocté une superbe affiche autour de «L'homme qui chavire» de Giacometti. Depuis que, sous le mandat de Michel Gribinski, la régularité bisannuelle de cette journée scande notre vie scientifique, elle est un moment essentiel de partage, avec un public «hors les murs», de notre conception de l'analyse et des différences qui nous constituent.

Mais poursuivre «dans nos murs» un dialogue ouvert et vivant entre psychanalystes et chercheurs venant d'autres disciplines est non moins capital et faisait partie de nos orientations de départ. Que la psychanalyse ait entretenu des liens étroits avec les sciences de son temps, *L'Interprétation du rêve*, *Totem et tabou*, *Au-delà du principe de plaisir*, *L'homme Moïse*, en témoignent largement. De la rencontre ou du choc liés à la différence des manières de voir, Freud a tiré de nombreuses hypothèses qui vinrent nourrir sa découverte par assimilation ou bouleversement. N'est-ce pas encore ce que l'on peut attendre de telles mitoyennetés qui, faites d'accords ou de désaccords, rompent de toute manière avec la tendance actuelle à la professionnalisation de la psychanalyse et à sa dangereuse adaptation à un marché - dont on ne sait d'ailleurs plus très bien ce qu'il cherche à vendre ?

Dans cette perspective, Jean-François Daubech et le Comité scientifique ont organisé une Journée de confrontation «à propos de la pulsion de mort», où nous pourrions réfléchir et discuter avec Jean-Claude Ameisen, immunologiste, Bernard Edelman, philosophe et juriste, et Patrick Baudry, sociologue. Une seule journée (le 26 septembre prochain) car le souhait a été de ne pas disperser les conférences, mais au contraire de créer un temps et un lieu uniques de rencontre, favorisant la perception des écarts, des intersections, voire des différends dans la façon d'aborder la question - y compris entre les trois intervenants.

De plus en plus nettement, il m'apparaît que l'attention que nous portons à notre vie scientifique ne peut absolument pas être désolidarisée de l'attention que nous portons à notre vie associative dans son ensemble, ni davantage du constant souci que nous avons pour la transmission du legs analytique. La pire menace qui pèse sur une institution est qu'elle se bureaucratise, c'est-à-dire que ses instances s'apparentent progressivement, insidieusement à des organes de gestion. Le seul espoir que tel ne soit pas notre sort, dépend de notre capacité à régler notre pas sur l'assemblage entre formation et contribution scientifique. C'est à cette croisée que notre pensée puise le ressort pour conjurer les phénomènes d'entropie, si prompts à dégrader l'invention en *doxa* convenue. Dans cet entrelacs - et l'effet de synergie que nous en attendons - se détermine la solidité de notre relèvement, son sens de la responsabilité quant à l'héritage reçu, tout à la fois son audace et son intelligence de la complexité de la vie associative, enfin la profondeur de sa réflexion.

En ce sens, la liberté donnée aux analystes en formation de l'APF de participer à la totalité de vie scientifique de la société, ainsi qu'à sa vie institutionnelle sous la forme d'une présence active dans les Comités (actuellement environ 25 analystes en formation sont partie prenante dans les Comités, groupes de réflexion et groupe de concertation) - cette liberté, qui demeure un véritable *hapax* en regard des modalités de fonctionnement de la majeure partie des sociétés européennes, reste un de nos points d'appui forts - quelque soit le tribut payé à la longueur de notre temps de formation.

En vérité, est-il seulement possible de distinguer la tâche de la formation de la tâche scientifique ? ... laquelle reste l'un des arcs-boutants qui soutient la qualité de notre clinique. De même, les séminaires n'ont-ils pas toujours une vocation scientifique dès lors qu'ils sont actifs, et même s'ils apparaissent sous la rubrique «Enseignement» ? Je suis intimement convaincue que c'est aussi la fragilité de ces délimitations - autrement toutes académiques —qui autorise notre mobilité, contre l'ankylose du savoir.

### III) Institut de formation

L'Institut de formation compte aujourd'hui 193 participants. 6 nouveaux candidats ont été admis, et une analyste en formation a donné sa démission pour

des raisons de santé. Enfin, deux analystes en formation, Pascale Eghiayan et Dominique Tuquet Laburre, ont homologué leur cursus au cours de cette année.

Je laisserai à Patrick Merot le soin de vous faire part de l'activité du Comité de formation dont il est le Secrétaire et dont je veux remercier la collaboration toujours amicale et disponible.

Avant de faire le point sur l'activité de l'enseignement proprement dit, grâce à l'investigation chiffrée de Leopoldo Bleger, je voudrais faire état de la qualité de la réunion qui, le 18 octobre dernier, a rassemblé le Comité de l'enseignement et une quarantaine d'analystes en formation dont de nombreux collègues de Bordeaux et Lyon. Ce furent les Soirées-débats avec un auteur - au nombre de deux, cette année : organisée, pour l'une, par Mi-Kyung Yi autour des *Folies minuscules* de Jacques André ; organisée, pour l'autre, par Jean-Claude Bourdet et Anne Serisé Dupuis autour du *Dieu prothèse* de Josef Ludin - ce furent, donc, ces Soirées-débats qui retinrent l'attention. Leur petit nombre et le fait que, depuis de nombreuses années, la mobilisation des analystes en formation en vue de leur organisation est *de facto* impulsée par le Comité de l'enseignement, nous ont tous conduits à nous demander si ces rencontres n'étaient pas devenues obsolètes, et quelle autre forme elles pouvaient éventuellement trouver.

La discussion, très dense, révéla tout d'abord que ces Soirées de débat avec un auteur avaient largement essaimé depuis leur instauration - en particulier à Bordeaux et à Lyon où, selon des modalités différentes, des auteurs, d'horizons divers, sont invités soit par le groupe local, soit par un séminaire qui, en un second temps, élargit le débat au groupe. Ce fut ensuite l'intérêt très vif des analystes en formation pour cette forme d'échanges qui apparut - intérêt qui s'exprime justement dans les formes nouvelles qu'ils revêtent et qui prennent en compte la décentralisation des rencontres en province et leur enracinement dans un travail de longue haleine au sein d'un séminaire. Par conséquent, parvenir à annoncer ces «débats provinciaux», tout en maintenant les «débats parisiens» est une forme mixte à laquelle le Comité de l'enseignement est en train de réfléchir.

Mais le plus intéressant de cette réunion - le plus difficile à restituer aussi bien - fut la manière dont, à partir d'un point somme toute secondaire, un ensemble

de questions concernant la place, la parole, l'implication des analystes en formation dans la vie institutionnelle ont été soulevées. Par le biais même de l'échange, des motivations, des difficultés éventuellement hétérogènes se sont fait jour, mais également une grande vigilance à préserver des équilibres réussis et toujours fragiles. Moment tout à fait précieux puisque, au contraire de toute simplification administrative, il apparaissait que de jeunes collègues analystes percevaient fort bien la portée des enjeux et répondaient de leur charge et de leur tâche dans le travail commun.

114 analystes en formation sur 193 inscrits participent aux 19 séminaires et aux 10 groupes de travail proposés : 55 à un seul séminaire ou groupe ; 38 à deux ; 12 à trois ; 9 à quatre séminaires ou plus. Ce décompte n'inclut ni les activités d'enseignement extérieures à l'APF, ni les analystes en formation qui participent à l'un des 6 ARCC.

Par ailleurs, le groupe d'accueil et de réflexion, animé par Sylvie de Lattre et Raoul Moury, continue de recevoir, sans thématique préétablie, les nouveaux venus - au nombre de 7 actuellement - leur permettant d'exprimer leur curiosité vis-à-vis de l'Institution, de faire part des problèmes qu'ils rencontrent dans le commencement de leur cursus, et de nouer des contacts assez rapidement au sein de l'Association.

Viviane Abel Prot, Évelyne Sechaud et Edmundo Gómez Mango accompagnent, quant à eux, le travail des analystes en formation dans les Mardis autour de la pratique dont l'organisation a été confiée à Frédéric Missenard. Ces soirées sont toujours très suivies, remplissant également l'une de leurs vocations : celle d'encourager à la présentation clinique et à la prise de parole publique de jeunes analystes. Y sont intervenus ou y interviendront au cours de cette année Marianne Baudin, Fafia Djardem, Chantal Duchêne, Martin Reça et Marie-Christine Rose.

Enfin les Lectures de Freud se sont recentrées, cette année, autour du livre *princeps* et fondateur de notre pratique et de notre entendement métapsychologique : *L'Interprétation du rêve*, dont l'intelligibilité a été profondément renouvelée grâce à la nouvelle traduction de Jean Laplanche. Daniel Widlöcher, Annie Roux, Edmundo Gómez Mango, Dominique

Suchet et André Beetschen ont accepté de mettre à l'épreuve leur «expérience du texte», chapitre par chapitre, en suivant le cheminement freudien pas à pas.

Un bref regard rétrospectif avant de rendre compte des situations auxquelles nous sommes confrontés au plan national et international : d'un mot, je dirais que l'APF ne chôme pas. De la diversité de ce travail commun, mais également de sa cohérence, *Documents & Débats* nous a rendu compte avec beaucoup de précision. Outre le numéro 72, *In memoriam*, consacré à l'hommage rendu à nos collègues disparus l'an passé, François Villa, aidé de Sophie Aubry Bouchet et de Martine Biau Bezard, ont en effet veillé à ce que, dans les numéros 71 et 73, il y ait une trace non seulement des manifestations organisées à Paris et en province, mais également des activités effectuées en collaboration avec d'autres sociétés de l'IPA, ainsi que des séminaires et colloques internationaux. Nous les remercions vivement de la tâche réalisée.

#### **IV) L'APF dans ses relations et ses activités nationales et internationales**

1°) Il serait bien difficile de séparer les bonnes relations que nous avons entretenues avec la SPP et la SPRF durant cette année de ce qui s'est joué autour du décret d'application de l'article 52 de la loi Santé publique, dit «amendement Accoyer», et des arrêtés subséquents.

Je vais essayer d'être la plus concise possible pour rendre compte de la position que nous avons adoptée - position qui, d'ailleurs, s'est inscrite dans la suite de celle précédemment développée par André Beetschen auprès de Xavier Bertrand ainsi que de celle régulièrement soutenue par Daniel Widlöcher et Felipe Votadoro lors de toutes les rencontres ministérielles et de toutes les réunions du Groupe de contact.

Dans les divers projets ministériels (réglementant l'usage du titre de psychothérapeute) qui ont circulé entre mars et septembre 2008, trois axes furent au centre des préoccupations du Groupe de contact, et, pour deux d'entre eux, devinrent l'objet de vifs désaccords. Ces trois axes étaient : d'une part, les prérequis exigés des personnes postulant à l'usage du titre de psychothérapeute ; d'autre part, la dispense totale de toute formation à la psychopathologie cli-

nique pour les personnes inscrites dans les annuaires des sociétés analytiques ; enfin, l'acceptation ou le refus du «cahier des charges» imposé par le Ministère à toute association s'apprêtant à délivrer le titre de psychothérapeute.

Nous étions d'accord avec la plupart des associations réunies dans le Groupe de contact au sujet de l'indigence des pré-requis en psychopathologie clinique - le faible nombre d'heures d'enseignement et de stage visant manifestement à faire des psychothérapeutes une sous-catégorie professionnelle de psychologues. Mais les choses étaient beaucoup plus tendues sur les deux autres points. Au sujet du cahier des charges, il était clair, au cas où une association analytique y souscrirait, que les pouvoirs publics s'immisceraient immédiatement dans la formation dispensée par elle, afin d'en vérifier la conformité avec les exigences du législateur ; or, certains groupes étaient favorables à son agrément, espérant le bénéfice d'un plus large recrutement. Quant au principe d'une dispense totale et systématiquement accordée aux inscrits sur les annuaires de sociétés analytiques, nous étions plus qu'alertés, voyant apparaître au fil des réunions des groupes nombreux et inconnus, dotés d'annuaires de 1500 personnes.

Outre cet opportunisme, assez rapidement il nous est apparu qu'une contradiction notoire amenait une grande partie du Groupe de contact à, tout à la fois, affirmer la psychanalyse dans sa spécificité - ce qui impliquait la non-ingérence dans le débat ouvert autour de la formation des "psychothérapeutes" - mais, dans le même temps, à s'immiscer dans l'évaluation de la formation en psychopathologie requise de ces postulants. Si les universitaires ainsi que les syndicats de psychologues et de psychiatres étaient habilités à défendre la qualité de la formation en psychopathologie pré-requise de tout futur psychothérapeute, les sociétés de psychanalyse nous paraissaient en revanche devoir conserver une réserve à la mesure de leur récusation du «cahier des charges» validant la formation à la psychothérapie.

Sur cette base, nos trois associations - l'APF étant en cela constamment associée à la SPP et à la SPRF - ont refusé la proposition d'une lettre co-signée par l'ensemble des sociétés présentes dans le Groupe de contact - d'autant que plus d'une manœuvre cherchait à faire dériver ce groupe de réflexion vers une

institutionnalisation qui aurait légitimé certains signataires (je vous fais grâce des détails). Nos trois associations ont en revanche rédigé une lettre conjointe, adressée le 15 juillet aux Ministres de la santé et de l'Enseignement supérieur, Mesdames Bachelot et Péresse. Dans cette lettre, premièrement nous avons dissocié la formation spécifique à la psychanalyse proposée par nos Institutions de toute formation en psychopathologie - telle que la requiert le législateur en vue de l'inscription au registre des psychothérapeutes, et dont nos sociétés analytiques ne sauraient se porter garantes (ce faisant, nous désolidarisons la formation analytique de toute formation à la psychothérapie) ; et deuxièmement, nous avons souligné l'ambiguïté, voire la fraude, qui consistait à faire référence (chose présente dans le projet d'arrêté) à une «expérience» de la psychothérapie d'inspiration psychanalytique qui ne s'adosserait pas à l'expérience personnelle de la psychanalyse. L'ensemble était ordonné par la défense de la psychanalyse dans toutes ses modalités d'application.

Au retour des grandes vacances, un nouveau projet est apparu où l'on voyait les positions ministérielles modifiées : un Master professionnel (ancien DESS) était pré-requis ; le principe de la dispense totale s'était évanoui ; enfin, on voyait les formations privées en passe de devoir s'adosser aux normes nationales de l'enseignement des universités. Après quoi, nous n'avons plus aucune nouvelle jusqu'à la semaine dernière.

En effet, dans la nuit du 5 au 6 mars 2009, l'Assemblée nationale a adopté un amendement présenté par le Gouvernement, qui s'insère dans le cadre de la «Réforme de l'hôpital». Dans cet article additionnel, sont stipulées les conditions de formation théorique et pratique en psychopathologie clinique que doivent remplir les personnes souhaitant s'inscrire au registre national des psychothérapeutes. Premièrement, l'accès à cette formation est réservé aux «titulaires d'un diplôme de niveau élevé» : Doctorat en médecine ou Master 2 de psychologie ou de psychanalyse. Deuxièmement, le décret en Conseil d'État définira les modalités d'application de l'article : en particulier les conditions dans lesquelles les médecins, les psychologues et *les psychanalystes régulièrement enregistrés dans les annuaires de leurs associations* peuvent bénéficier *d'une dispense totale ou partielle*



pour la formation en psychopathologie clinique. Troisièmement, seront également précisées les dispositions transitoires dont pourront bénéficier les personnes justifiant d'au moins cinq ans de pratique de la psychothérapie à la date de publication du décret... ce que nous appelons, entre nous, la «clause du grand-père». Enfin, quatrièmement, la formation à la psychothérapie devra être dispensée dans un établissement de qualité ; pour ce faire, celui-ci devra être agréé.

Dans l'état actuel des choses, qu'implique cet article additionnel et le décret d'application qui va venir à sa suite ?

Tout d'abord que, effectivement, la référence à la formation universitaire en psychopathologie clinique semble solidement établie - ce qui évince une bonne partie des innombrables entreprises charlatanesques ou sectaires qui fleurissent sous le nom de psychothérapie.

En revanche, le principe de dispenses partielle ou totale accordées aux inscrits sur les annuaires de sociétés analytiques est admis. Il ne faut pas imputer au hasard le fait que le *mail* de Jacques Sédal (coordinateur du Groupe de contact) annonçant l'acceptation de cette exemption soit accompagné d'une recommandation : celle d'être vigilants sur le sérieux des annuaires en vue de l'agrément des associations de psychanalystes (dans des conditions qui seront ultérieurement précisées par le décret d'application). Tout sauf le fait du hasard, puisque *de facto* la formation analytique, apte à décerner cette dispense, ne pourra plus être soustraite à l'examen des pouvoirs publics. C'est par conséquent la volonté de désolidariser la psychanalyse de tout assujettissement à l'exigence du législateur qui subit ici un sérieux revers. Certes, l'acceptation du pré-requis d'une formation à la psychopathologie clinique pour tous nos candidats - acceptation tacitement impliquée par la position que nous avons développée - posait également un sérieux problème. Mais elle avait le mérite de libérer les associations analytiques du joug du cahier des charges donnant accès la dispense.

Une nouvelle réunion du Groupe de contact se profile pour les semaines à venir, où nous en saurons davantage sur les conditions prescrites en cas de demande d'agrément. Le contact est à nouveau repris avec la

SPP et la SPRF pour envisager les attitudes et les recours possibles.

Mais trois questions se posent évidemment d'ores et déjà : premièrement, que signifie de demander un tel agrément, et que signifierait de ne pas le demander ? Deuxième question cruciale : comment les choses vont-elles se dérouler dans les universités, si l'on pense que des programmes de formation à des psychothérapies de toute sorte sont déjà dans les cartons ? Troisième problème : de fait, le délabrement de la psychiatrie dans les secteurs public et associatif va trouver un remède bien moins coûteux grâce à ces psychothérapeutes de toute nature qui vont avoir un champ officiel d'activité. On peut imaginer que les syndicats de psychiatres et de psychologues cliniciens ne resteront pas inertes, étant donné la fermeté de leurs positions face aux projets précédents.

Si l'on en juge par les informations en provenance des universitaires - et je remercie Jacques André, précédemment mandaté par Daniel Widlöcher, d'avoir réuni à plusieurs reprises le groupe de concertation des universitaires de l'APF sur ces questions - la passe dans les universités est étroite entre le risque que les psychologues n'entendent plus parler de psychanalyse dans leur formation - ce dont les conséquences ne tarderaient pas à se faire sentir dans nos candidatures - et le risque que un certain nombre de professeurs entrepreneurs mettent en place à toute vitesse des formations à la psychothérapie y compris psychanalytique, qui contreviendront aux règles les plus élémentaires de notre éthique et de notre pratique formatrices. L'article additionnel peut se prêter parfaitement à l'emboîtement entre la dispense des inscrits sur les annuaires et une formation universitaire conçue à cet effet.

Espérons seulement que cette passe étroite ne devienne pas un goulot d'étranglement.

## **2°) Congrès des Psychanalystes de Langue Française**

Heureusement, l'essentiel de notre collaboration avec la SPP ne s'est pas limitée à l'agrément d'un dîner organisé en janvier, de manière fort réussie, par les soins de Dominique Blin. Elle ne s'est pas non plus réduite à notre coalition contre les visées des pouvoirs publics. La science n'est pas toujours dévorée par les affaires. En l'espèce, une coopération d'assez

bonne qualité prévaut dans la préparation du prochain Congrès des Psychanalystes de Langue Française dont le thème est *L'après-coup* et qui doit se tenir à Paris en mai prochain. L'apport de l'APF dans cette manifestation demeure incroyablement consistant, et c'est pour nous, là aussi, une occasion propice à faire entendre fortement notre conception de l'analyse et de sa pratique.

Le rapport de Jacques André, «L'évènement et la temporalité» avec pour sous-titre «L'après-coup dans la cure», sera discuté par Sylvie Dreyfus Asséo. Et André Beetschen discutera le rapport de Bernard Chervet : «L'après-coup. La trace manquante et ses mises en abyme». Athanassios Alexandridis, Claude Barazer, Catherine Chabert, Jean-François Daubech, Jean-Philippe Dubois, Josef Ludin, Nicole Oury, Jean-Claude Rolland, Monique Selz, Dominique Suchet, Philippe Valon et Daniel Widlöcher y interviendront, soit en séance plénière, soit dans des Ateliers.

Par ailleurs, Lucile Durrmeyer, Adriana Helft, Vladimir Marinov et Agnès Payen-Craplet font partie du Comité de lecture. Et quatre membres de l'APF - Dominique Blin, Jean-François Daubech, Monique Selz et moi-même - participent au Comité scientifique qui n'est, cette fois, pas distingué du Comité d'organisation, ce qui nous donne un poids certain.

Enfin, toujours à propos du CPLF, nous sommes heureux que Patrick Merot ait accepté d'être le rapporteur de l'APF, pour le congrès qui se tiendra au printemps 2011 à Paris.

3°) En matière de rencontres internationales, avouons-le, la **Fédération Européenne de Psychanalyse** se laisse difficilement oublier. Les discussions, voire les discordes, y sont toujours aussi vives.

La réunion du dernier *Meeting* du Conseil exécutif de la FEP, qui s'est déroulé à Tübingen du 31 octobre au 2 novembre 2008, en fut le théâtre houleux. Deux zones de conflit, que l'on pouvait prévoir à la seule lecture des documents préparatoires, se sont ouvertes, notamment en raison de la pression exercée par la crise économique - ce qui a engagé immédiatement le problème de la répartition des fonds de la FEP. Problème d'autant plus épineux que le DPPT, fond de l'IPA destiné à la recherche, cesse de coopérer au financement des *Working Parties* européens. À partir

de cette donnée financière, ont été examinés les budgets prévisionnels de tous les *Working Parties*, ce qui a révélé leur invraisemblable disparité et a déclenché un sérieux débat autour de la corrélation établie, en particulier par David Tuckett, entre le suivi du Congrès annuel et l'attraction que seraient censés exercer certains de ces groupes, ce qui justifierait leur coût. De proche en proche, c'est la structure entière de ce Congrès qui a été réinterrogée. En particulier, son rythme, annuel depuis la présidence de David Tuckett, mais aussi l'éparpillement de ses panels et réunions d'ateliers, qui font perdre leur force aux débats en séance plénière.

Ajoutez à cela les craintes que la crise financière fait peser sur l'équilibrage du budget du Congrès de Bruxelles, et vous comprendrez comment les arguments économiques n'ont cessé d'habiller des pratiques politiques ambiguës, telle la confusion temporelle et géographique de deux réunions à vocation fondamentalement différente : l'une de l'IPA, destinée à évaluer les modèles de formation, et l'autre de la FEP, destinée à échanger scientifiquement autour de nos conceptions de l'enseignement et de la supervision.

Bref la régionalisation est encore sur la sellette - Peter Wegner s'avérant cependant un président assez déterminé à préserver la vocation strictement scientifique de la Fédération. Tout ceci reviendra nécessairement sur la table de la prochaine réunion du Conseil exécutif, à Bruxelles, en particulier grâce aux Italiens qui ont fait un pas supplémentaire dans le sens d'un retour à la forme antérieure du Congrès. Les considérations financières n'y sont pas pour rien, lesquelles conditionnent également les choix budgétaires que nous-mêmes sommes amenés à faire : raison pour laquelle le bilan du Trésorier vous sera présenté dans la suite de ce rapport. Les cotisations de la FEP ont été substantiellement augmentées, celles de l'IPA également ; et nul ne sait à l'heure actuelle si le Congrès de l'IPA à Chicago parviendra, de son côté, à équilibrer ses comptes.

Reste que l'APF continue à faire entendre avec fermeté sa voix dans ces réunions européennes, ne cessant de susciter l'étonnement, tant par ses pratiques de formation, que par sa façon de penser la clinique. Sylvie Ferry et Jean Guégan ont participé au Séminaire des membres associés qui s'est tenu en

mai 2008 à Budapest, tandis que Dominique Clerc y était l'un des superviseurs. Martine Serres et Sophie Aubry Bouchet participeront, elles, au prochain séminaire qui se tiendra à Turin en juin 2009. André Beetschen représentait l'APF, lors de la réunion de la Fédération européenne sur la formation, qui a eu lieu à Zürich en décembre 2008, et Leopoldo Bleger a rencontré Européens et Américains lors du séminaire du NAPsaC qui s'est déroulé en juillet 2008 à Amsterdam.

Enfin, avant de finir, je veux mentionner la rencontre, fort intéressante si j'en juge par les échos que j'en ai eus, qui a rassemblé des analystes en formation anglais et français à Londres en juin 2008 (réunion qui devrait avoir une suite à Paris), ainsi que la participation de Fafia Djardem à une rencontre franco-algérienne où elle représentait l'APF.

**Alors comment conclure ?** Je répondrais très modestement : en continuant. En continuant à travailler ; en continuant à ne pas relâcher notre vigilance eu égard aux grandes manœuvres qui ne cessent tout autour d'absorber les esprits à défaut de stimuler réellement les intelligences. En refusant de transiger sur nos exigences et en relevant le défi freudien qui fait le noyau dur de notre passion pour l'analyse.

Parfois, en écrivant ces lignes, je me suis dit que l'exercice auquel je me livrais pouvait paraître de pure rhétorique. Mais le bizarre de l'affaire est qu'il correspond bel et bien à l'ancrage, parfois simple, parfois compliqué, de notre institution dans la réalité. Son enjeu est le trouble dans lequel nous jette la conception de la psychanalyse lorsque celle-ci migre hors du champ strict de sa pratique. Or la psychanalyse et les psychanalystes n'ont pas le choix : cette migration est la part que nous devons acquitter pour que perdure notre «vivre-ensemble» : avec ses règles, avec ses impasses, avec sa joyeuseté, avec tout ce mélange baroque fait d'heureuses compétences et de profondes impossibilités, le tout constamment traversé de taraudantes questions auxquelles l'art de ramer par petit temps ou par mer agitée ne donne pas de réponse.

Nous avons été six à ramer de conserve durant cette année. Il y donc un second enjeu : celui de réussir à témoigner du remarquable engagement que réclame la vie vivante d'une institution. Et par conséquent saluer la loyauté, la solidité, le discernement, la générosité sans partage des amis du Conseil, voilà ce que je veux faire, avant de soumettre, chers Collègues, ce rapport dit «moral» à votre discussion et votre vote.

# *Constitution d'un comité de pilotage responsable de la gestion du site Web de l'APF*

Document soumis au vote des membres de l'APF  
lors de l'Assemblée générale du 13 mars 2009

Étant donné le développement actuel du site Web de l'APF, le Conseil propose que soit accordé un statut institutionnel au Comité de pilotage du site mis en place par le précédent conseil.

1) Il avait été confié à ce comité la mission de faire des propositions pour développer l'usage du site internet de l'APF - lequel avait été initialement placé, par le Conseil que présidait Edmundo Gómez Mango, sous la responsabilité de Jean-Claude Lavie.

2) La refonte du site (exposée dans la charte rédigée par ce comité l'an passé, et dont les membres de l'APF ont eu connaissance lors de l'Assemblée générale du 17 mars 2008) fut proposée sous une double forme.

La première, tournée vers l'extérieur, est destinée à faire connaître l'APF à ceux qui, curieux de son fonctionnement et de ses activités, souhaitent obtenir des informations, en particulier concernant la formation qu'elle dispense. Cette page d'accueil est en cours de refonte, Daniel Widlöcher rédigeant actuellement un nouveau texte de présentation de l'APF.

La seconde, tournée vers l'intérieur, accessible aux seuls membres et analystes en formation, est privée. Elle a pour vocation de diffuser rapidement un certain nombre d'informations à tous ceux qui auront demandé à s'inscrire et choisi un identifiant, répertorié par le webmaster.

3) Aujourd'hui, il apparaît que cette partie privée du site est appelée à prendre une importance croissante. Ainsi, l'ensemble de la revue interne à l'APF, *Documents et Débats*, sera progressivement mis en ligne, offrant à ceux qui en auront le désir la possibilité de consulter cette « mémoire » de l'Association.

a) D'une part, cette évolution rend de plus en plus sensible une nécessité fonctionnelle, pressentie depuis le début, mais qui ne s'imposait pas comme telle tant que le site restait dans une relative léthargie, attribuable au désir d'avancer avec prudence dans cette voie - prudence qui s'impose en raison du caractère confidentiel de certains contenus. La confidentialité est nécessaire pour une raison évidente à chacun - certains textes cliniques, même rédigés avec un souci de discrétion, pouvant faire état de détails ou de fragments qui n'ont pas vocation à être divulgués. Cette nécessité, qui est désormais rappelée sur le site lui-même, doit être respectée solidairement par tous ses utilisateurs.

b) D'autre part, le développement du site, destiné à manifester son utilité, passe par un usage accru de la part des membres et analystes en formation, ce qui implique la mise en ligne régulière de nouveaux contenus informatifs. De ce point de vue, la réactivité de ceux qui auront autorité sur la mise en ligne de ces contenus est nécessaire et conditionne la vitalité du site, c'est-à-dire sa fréquentation.

c) Le comité de pilotage a pour fonction de veiller à une telle actualisation des contenus du site. Il tient, pour ce faire, sa légitimité d'être désigné par le Conseil et de rester en étroite connexion avec lui. Tout contenu mis en ligne fait ainsi l'objet d'un accord du Conseil, ou du seul Président si ce dernier le juge nécessaire. Il tient son efficacité de l'autorisation accordée par le Conseil à l'un de ses membres (le responsable du comité de pilotage) d'intervenir directement sur le site - le but étant que le site demeure toujours au plus près de l'actualité de l'Association.

4) Étant une émanation de chaque Conseil d'administration, le comité de pilotage peut être

*Le Président et Le conseil d'administration*

---

---

déclaré obsolète par le Conseil suivant. En cas de renouvellement de ce comité dans la suite d'un changement de conseil, il semble néanmoins nécessaire que la transmission de la mission puisse être assurée. C'est pourquoi il paraît souhaitable que le précédent responsable du Comité de pilotage soit associé au nouveau Comité de pilotage durant le temps nécessaire à l'acquisition par le nouveau responsable d'une expérience qui lui permette de mener à bien sa fonction et de

mettre en œuvre les modifications décidées par le conseil.

5) Le Comité de pilotage actuel, placé sous la responsabilité de Pascale Michon-Raffaitin, est composé de Lucile Durrmeyer, Frédéric Missenard et Jean-François Daubech. Il est placé sous la tutelle directe du conseil de l'APF.

Le Président  
Le conseil d'administration

# *Rapport de trésorerie au 31 décembre 2008*

**Dominique Blin**

Dans la continuité du rapport moral de notre Président, je rends compte à mon tour de la vie de l'Association, sous son aspect financier avec son lot de charges ou dépenses prévues et imprévues, des recettes ou rentrées : du compte de fonctionnement et de résultats au 31 décembre 2008. Je vous soumettrai ensuite le budget prévisionnel 2009. Je vous ferai part enfin des conclusions que nous avons tirées. Je reprends ici le "nous de collégialité" exprimé par notre Président lors de son introduction. Un nous qui vient désigner les membres du Conseil, car c'est ensemble que nous avons réfléchi, ensemble nous avons posé les différentes options et élaboré les conclusions. Je précise tout de suite que compte tenu de l'époque troublée que nous vivons, nous avons des choix à faire. À chacun des membres du Conseil j'adresse mes remerciements pour l'aide et le soutien constants qu'ils ont su m'apporter tout au long de cette année d'exercice. Je remercie aussi Madame Mamane pour sa tenue si précise des comptes de notre Association ainsi que notre expert comptable Monsieur Gayet qui avec patience m'a introduite dans le monde des chiffres.

## **A - EXERCICE 2008 :**

Tout comme Anne Robert Pariset l'année précédente, nous vous avons fait parvenir, en même temps que la convocation les différents tableaux de trésorerie :

- 1 - les tableaux d'évolution des dépenses, recettes et résultat annuel des dix dernières années ;
- 2 - le tableau d'évolution du nombre de nos membres et analystes en formation
- 3 - le tableau d'évolution de nos réserves ; et nous vous avons remis aujourd'hui 4 - le compte de fonctionnement et de résultats 2007, 2008 et le budget prévisionnel 2009 .

### **1 - Présentation générale des comptes de résultats**

Un commentaire à partir des chiffres de nos dépenses et recettes de l'exercice 2008 qui se termine avec un excédent :

Total des charges ou dépenses	<b>248 989, 77 €</b>
Total des produits ou recettes	<b>256 386, 54 €</b>
<b>un excédent de :</b>	<b>7 396, 77 €</b>

soit **3 336, 77 euros** de plus que prévus lors des prévisions de 2008.

Excédent relatif, quelques frais envisagés pour 2008 ont été différés et seront donc comptabilisés sur l'exercice 2009.

frais de représentation	1000 €
frais de déplacements	500 €

Si l'on se réfère aux prévisions budgétaires de 2008, les dépenses, tout comme les recettes, ont été moins élevées que prévues :

13 112 € pour les dépenses

9 774 € pour les recettes

## 2 - les charges principales :

### a) ce qui a augmenté par rapport à 2007 :

**les frais de personnel** qui s'élèvent à : **57 274, 32 €**

ont augmenté de **3 500 euros**. Cette hausse importante concerne à la fois les charges sociales et le salaire de notre secrétaire : **2 000 euros**.

Dans les 2 000 euros sont contenus la prime exceptionnelle de 1000 euros, allouée l'année dernière à Madame Mamane lors du précédent Conseil.

**le loyer et charges locatives :** **14 007, 23 €**

loyer proprement dit : 5 688,00 €

charges locatives : 8 319,23 €

Dans les charges locatives s'incluent à la fois les charges propres à l'immeuble mais aussi les frais de ménage, d'entretiens et les taxes.

L'augmentation du coût des charges de : + 1 700 euros est due à un rappel non comptabilisé en 2007.

**Les frais de déplacements :** **25 428, 08 €**

En augmentation de 6 000 euros. Je reviendrai sur cette augmentation un peu plus tard dans le rapport.

**Les frais de publication de *Documents & Débats* :** **12 570,00 €**

L'augmentation de 3 700 € est directement liée au numéro supplémentaire *In memoriam*.

### b) ce qui a baissé par rapport à 2007 :

**les cotisations** le montant s'élèvent à : **19 009, 08 €**

et se répartissent entre :

- API : 13 739,08 € soit 1 493,27 €

- FEP : 5 110,00 € 140,00 €

- AIHP : 160,00 € inchangée

**la location de salles** **23 628, 80 €**

On notera une baisse au niveau de la location des salles des samedis de 3 903 euros, un samedi scientifique prévu en mars 2008 a du être annulé.

c) autres dépenses à noter :

- les frais d'accueil **48 932, 51 €**

par frais d'accueil s'entendent principalement les déjeuners et pauses des entretiens de juin et de décembre, de la journée de l'Institut de formation et de la Journée ouverte (1 768 euros de moins que prévu, la suppression du champagne des samedis a contribué à cette économie)

prévus dans le budget de l'année 2008 :

- l'achat d'un ordinateur **1 260, 31 €**

hors budget :

- l'abonnement à la Bibliothèque S. Freud **1 000, 00 €**

un poste stable :

les frais liés à la diffusion hebdomadaire voire quotidienne de nos informations internes :

- coût de l'affranchissement **8 263, 94 €**

auxquels s'ajoutent les frais de papiers, enveloppes, etc... **2 000 € env.**

**3 - Les produits ou recettes :**

a) les cotisations, redevances et participations par rapport à 2007 :

- cotisations membres (au 31/12/08 : 75 membres) **73 740,00 €**

- redevances membres honoraires,  
augmentent de **100 euros** **1 200,00 €**

- participations Institut de formation  
augmentent de **615 euros** **94 865,00 €**

b) les recettes des journées :

- la journée ouverte fut déficitaire **34 890,00 €**

- la journée de Lyon fut déficitaire **3 135,00 €**

- les entretiens de juin : **18 000,00 €**

furent déficitaires de : **6 000 euros,**

le déficit est dû au taux faible de participation : 120 entrées à 150 €

- les entretiens de décembre **22 000,00 €**

furent excédentaires de : **8 500 euros.**

Une bonne participation : 157 entrées x 140 €

**Un commentaire sur les entretiens :**

Cette année 2008, nous sommes bénéficiaires de 2 500 euros. En effet, **le déficit de juin** est compensé par l'excédent de décembre. Car, même si le prix de l'inscription a volontairement été diminué de 10 euros en décembre, l'absence de réception lors de nos entretiens d'hiver fait baisser de manière notable les frais de ces deux journées.



Le succès des derniers entretiens nous a conduit à refuser l'inscription de 5 personnes, faute de places. Néanmoins, nous avons opté, cette année encore, pour maintenir les entretiens à la Fondation Dosne Thiers compte tenu du prix de la salle qui reste relativement bas, la location de la salle n'étant pas soumise, comme la plupart des autres salles, à la TVA (19,6 %).

c) les placements bancaires et leurs rapports :

répartis principalement en

- Monevalor : prix d'achat (au 31/12/08)	<b>182 541, 53 €</b>
- livret Société générale	<b>7 572, 28 €</b>

ont été particulièrement fructueux cette année **+ 8 053,44 €**  
soit **1 100** euros de plus qu'en 2007.

## **B - BUDGET PRÉVISIONNEL 2009**

- Les charges devraient s'élever à	<b>235 705 €</b>
- Les recettes	<b>233 540 €</b>

Le budget 2009 s'annonce donc déficitaire de : **2 165 €**

Mais si nous nous référons à l'année 2007 par exemple, un déficit annoncé ne veut pas forcément dire un exercice déficitaire. Et la difficile appréciation des prévisions implique forcément une marge d'erreur et une évaluation quelques fois un peu large des dépenses.

### **1 - En ce qui concerne les dépenses envisagées :**

Elles seront, en principe, **moins élevées** que celles de 2008 de : **- 13 284 €**

L'absence d'entretiens en décembre, remplacés par la Journée ouverte vient principalement faire la différence, même si une partie des frais de préparation et d'organisation de la journée de janvier 2010 sera imputable à l'exercice 2009.

Et malgré,

a) l'augmentation des cotisations de la FEP et de l'API

- l'augmentation de la cotisation de la FEP s'élève à **25** euros, ce qui fait passer son montant à 95 euros par membre.

- l'augmentation de la cotisation de l'API - est une augmentation prévue : le bureau de l'API, lors de la rencontre de Berlin de juillet 2006, avait voté une augmentation de **50 dollars**. Cette augmentation, la première depuis 15 ans, s'instituait en deux temps : un premier en 2007, de 25 dollars et un second d'un montant analogue s'applique à partir de cette année. Ce qui, en 2009, porte le montant de la cotisation pour chaque membre, à 219 euros et à 22 euros pour un membre honoraire. L'API, après un travail de réflexion, a décidé de mener une politique d'augmentation régulière et sur le long terme. Il nous a, d'ores et déjà, été spécifié que le montant de la cotisation sera révisé tous les cinq ans. Ceci prendra effet à partir de l'année 2015. Par ailleurs, une politique d'incitation à régler rapidement nos cotisations est en place. L'API reverse, au mois de juillet, 5 % du montant de l'ensemble des cotisations aux sociétés qui font parvenir avant le 31 mars la totalité de la somme due, ce que nous faisons. Un mot concernant les finances de l'API : nous avons reçu un courrier un peu préoccupant, émanant du trésorier. Il nous faisait savoir que certains placements avaient été bousculés par le choc financier. Afin de prendre les mesures nécessaires et tenter d'atténuer le mal, le bureau faisait appel à des conseillers financiers et des avocats.

b) autres dépenses prévues :

- L'inscription à la BSF :	1 000 €
- Les frais de gestion du site Web	1 700 €
- Les frais de déplacements	5 000 €

qui comprennent les rencontres, missions nationales et internationales.

Ils sont en hausse, ceci est lié aux choix du Conseil d'administration, et dû en particulier au fonctionnement des groupes de réflexion auxquels sont associés un certain nombre de provinciaux

- les frais de location de salles :	22 720 €
-------------------------------------	----------

le poste est élevé bien que nous n'ayons pas d'entretiens en décembre. Il s'explique par

1) les tarifs de la salle légèrement revalorisés et ;

2) par les choix effectués dans le cadre de notre vie scientifique :

- 4 samedis scientifiques au lieu de 3 ;
- la journée de confrontation :

une participation de seulement 50 euros sera demandée, le reste restant à la charge de l'Association,

- la journée d'étude sur l'histoire de l'enseignement.

**2 - En ce qui concerne les recettes ou produits :**

Ils seront moins élevés que ceux de l'année 2008 de : - **22 846 €**

En 2009, nous ne bénéficierons que de la recette des entretiens de juin. (Les entretiens de décembre sont remplacés par la Journée ouverte qui se déroulera le 23 janvier 2010.)

et le revenu de nos placements financiers est évalué à la baisse de : - **3 000 €**

Nous estimons donc nos rentrées à : **233 540 euros** dont **228 540 euros** émanent de notre activité principale et se répartissent entre les

- cotisations <sup>1</sup>	79 800 €
- redevances	1 260 €
- participations	101 325 €
soit un total de :	182 385 €

Dans ce montant prévisionnel, nous avons inclus une **augmentation** de cotisations, redevances et participations. Augmentation minimum nécessaire. Elle est pour les membres de 50 euros. Elle couvre strictement le montant de l'augmentation des cotisations FEP et API arrondi à son chiffre supérieur. La dernière augmentation des cotisations de 20 euros avait eu lieu en 2006, elle-même intervenant après celle de 2002 de 35 euros. Selon la politique d'augmentation jusqu'ici menée à l'APF, et nous l'avons suivie, cette augmentation entraîne une hausse de la redevance des membres honoraires de 5 euros soit : 10 % du montant de l'augmentation de base, ainsi qu'une augmentation de la participation des analystes en formation de 25 euros, soit : la moitié de celle de la cotisation.

- **Autres recettes** : les journées et entretiens, d'un montant global de : **45 755 €**

---

<sup>1</sup> 2 membres élus cette année après mars donc ont réglé la participation.

### 3 - Afin de diminuer les charges et les frais :

- En ce qui concerne les frais de déplacements, nous continuons à appliquer le barème en vigueur : le remboursement des billets de train se fait sur la base du tarif de 2<sup>ème</sup> classe et celui de la chambre d'hôtel, à hauteur de 120 euros.
- Nous pensons modifier l'organisation des formules d'accueil aussi bien pour les entretiens que pour la Journée ouverte. En effet, le coût élevé de la formule du déjeuner assis que nous pratiquons jusqu'à présent nous obligerait à maintenir des prix élevés d'inscription alors que nous souhaitons sinon les baisser, au moins ne pas les augmenter. Un déjeuner-buffet debout sera proposé lors des prochains entretiens, et en ce qui concerne la Journée ouverte, nous proposons également un changement de formule : le déjeuner au Méridien Étoile sera optionnel et ne sera plus inclus automatiquement dans le prix de l'inscription. Ceci nous permettra de diminuer notablement le montant de l'inscription ouvrant ainsi l'accès de notre Journée à de jeunes cliniciens peu argentés qui, pour autant, ne peuvent bénéficier du tarif étudiant. Un déjeuner-buffet sera prévu. Les personnes désirant y participer pourront s'y inscrire en même temps qu'à la Journée.
- Enfin, **alléger le plus possible nos coûts** d'envoi de documents et d'informations en faisant appel aux ressources du courrier électronique. Ceci permettrait de diminuer de manière importante les frais d'affranchissement, d'enveloppes et de papier. Comme le mentionnait notre Président, nous envisageons la mise en ligne, dans un délai proche de la circulaire, des invitations aux samedis scientifiques et autres informations ainsi qu'à terme de *Documents & Débats*. (*Certains numéros spéciaux pourraient être quant à eux, imprimés. Seuls les membres et analystes en formation ne bénéficiant pas de l'accès internet recevraient les informations par courrier postal.*) À titre indicatif, nos seuls frais d'affranchissement se sont élevés à 8 264 euros pour l'année 2008. Et *D & D* a coûté 12 570 euros de frais d'impression auxquels se sont ajoutés 2 515 euros de frais de timbres et 800 euros d'achat d'enveloppes soit : **15 885 €**. Toujours dans le but de réduire nos charges, nous faisons établir auprès d'imprimeurs des devis comparatifs.

Pour conclure :

#### Deux postes doivent attirer notre attention :

**1- la location de salles** : les salles des **mardis** sont actuellement prêtées par Psycho-prat, nous ne réglons que les heures supplémentaires de la gardienne qui accepte de rester jusqu'à 23 heures.

**2- le coût très bas de notre loyer** et des charges : les charges incluant les frais de personnel de ménage et l'entretien ainsi que l'électricité et l'eau. Nous ne payons ni impôts locaux ni taxes sur le loyer. On peut penser qu'à moyen terme nous serons dans l'obligation de changer de local. (Pour information : notre bail, signé à la date du 1<sup>er</sup> janvier 1987, s'est renouvelé, par tacite reconduction, à la date du 1<sup>er</sup> janvier 2008.) Nous devons prévoir le coût d'un déménagement et nécessairement le prix d'un loyer plus élevé si nous optons pour la location. Si nous nous orientons vers l'achat, il nous appartiendrait de réfléchir d'ores et déjà au type de local que nous souhaiterions acquérir et à un plan de financement. Évaluer les meilleures options et faire en sorte que les finances de l'APF puissent s'y préparer nécessitent du temps et ne peut être le travail d'un unique Conseil. Il nous semble que la réunion de quelques membres qui réfléchiraient précisément à ces questions doit se poursuivre au-delà de deux années de mandat de chaque Conseil.

Dans ce contexte, nous voudrions revenir rapidement sur notre politique d'augmentation des cotisations. À la lecture des tableaux, nous pouvons constater que **ne pas augmenter** semble avoir été la tendance de l'APF ces dix dernières années ce qui signifie forcément et, compte-tenu de l'inflation, **une diminution de notre contribution**. Mais aussi ceci oblige à augmenter davantage lorsque nous avons à le faire. Nous pourrions au moins envisager une augmentation régulière qui suivrait le taux de l'inflation et permettrait, peut-être ainsi de créer une réserve. Je terminerai en disant : si à ce jour, notre comptabilité est saine et équilibrée, **son équilibre est cependant fragile !**

# Rapport du Secrétaire du Comité de formation

## Patrick Merot

Je vous présente le rapport du Comité de formation pour l'année 2008 2009.

C'est le second rapport que je suis amené à rédiger et il vient conclure mes fonctions de Secrétaire de l'Institut de formation puisque mon mandat de membre du Comité, de trois ans, se termine ce soir.

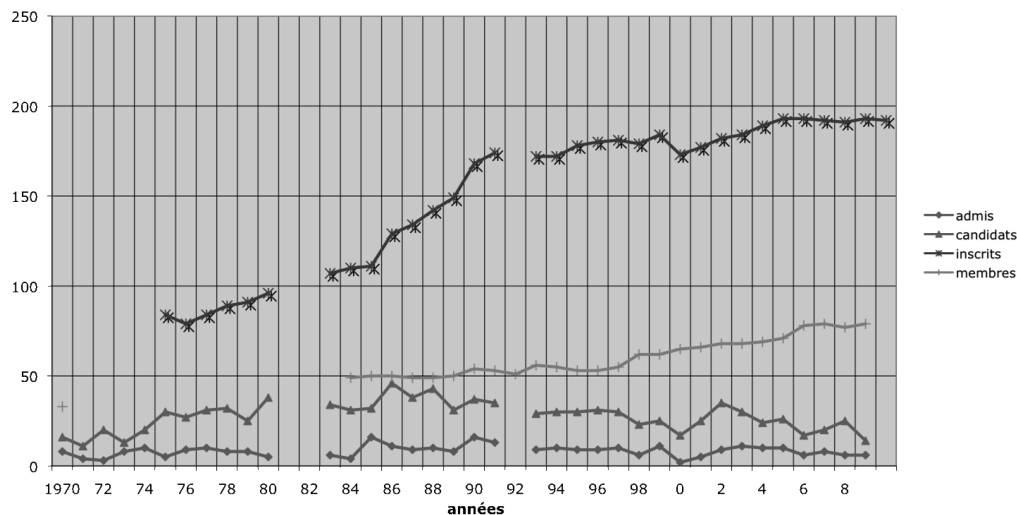
Ce rapport a, comme toujours, deux dimensions. D'une part la dimension chiffrée qui donne une idée de l'état et de l'histoire de notre Institution, à partir du point de vue particulier de l'Institut de formation : les demandes adressées à l'APF, les candidats, les admis, les inscrits à l'Institut de formation et, finalement le nombre de membres. D'autre part le travail qui a été fait et les orientations de travail qui ont été les nôtres c'est-à-dire la politique de l'Institut de formation durant cette année. J'ai tenté de poursuivre le travail sur les flux parmi les analystes en formation avec l'espoir que ce travail un peu abstrait donne des éléments de réflexion sur les changements à apporter éventuellement à notre fonctionnement.

### I - les chiffres

Sur le premier point, je vous propose tout d'abord un nouveau tableau, donné en annexe avec des courbes en couleur, qui vient compléter la batterie de tableaux auxquels nous sommes habitués. Nous pouvons ainsi disposer d'une vision diachronique de l'ensemble des indices que j'ai rappelé : les candidats, les admis et le nombre total des analystes en formation ainsi que le nombre de membres de l'APF.

Deux précisions. Il commence en 1970. Lorsque les chiffres ne sont pas indiqués, ce qui est rare, c'est qu'ils sont manquants. Peut-être sont-ils disponibles dans d'autres documents que je n'ai pas eu le temps de rechercher.

Candidats/admis/inscrits/membres



Sur ce graphique la courbe qui se lit le plus facilement est celle, en violet, qui indique le nombre d'analystes inscrits à l'Institut de formation. On voit que cette courbe est globalement croissante, avec cependant des variations importantes dans cette croissance selon les périodes, j'y reviendrai, avec une stabilisation ces dernières années.

Il convient ensuite de regarder la courbe qui indique le nombre de candidats reçus chaque année en vert, et la courbe qui reflète le nombre de candidats admis en rouge. On remarque d'emblée que ces deux courbes ne sont pas régulièrement parallèles : l'écart est particulièrement important entre le nombre de candidats et le nombre d'admis de 85 à 90. C'est une période qui montre des pics dans le nombre de candidatures qui peut atteindre une cinquantaine par an sans que le nombre d'admis augmente en proportion. Cette absence de parallélisme a deux explications : d'une part la variabilité de la qualité de candidats et d'autre part la politique suivie par les Comités de formation successifs, plus ou moins sélective.

Durant cette même période 85/90, le nombre total d'analystes inscrits à l'Institut de formation augmente de façon très rapide.

Si l'on s'attache maintenant à la quatrième courbe, celle où est noté le nombre total de membres, on voit que dans le même temps, le nombre de membres reste rigoureusement stable. Celui-ci commence à bouger un peu dans les années 92 pour connaître une augmentation lente, mais régulière à partir de 1997.

Un certain nombre d'enseignements peuvent être tirés de ces courbes. Je pense que chacun aura à cœur d'exercer sa sagacité pour ses propres interprétations. Je relève une observation déjà faite lors de mon précédent rapport et ceux de mes prédécesseurs et donc bien connue de nous : c'est la décennie 1984 1993 qui fournit le plus gros contingent d'analystes à s'être arrêtés après l'homologation de leur cursus : 28 analystes ; ils étaient 30 l'an dernier. Plus de 20 sont encore dans la phase des contrôles. Je propose aujourd'hui une hypothèse qui m'est venue en travaillant à établir ces courbes, mais peut-être penserez-vous que je verse dans la surinterprétation : je fais l'hypothèse que durant ces années où l'APF était une maison qui accueillait des élèves en nombre, mais qui ne s'aventurait que très parcimonieusement à élire de nouveaux membres, notre Institution aurait adressé ainsi à ces candidats un message selon lequel on peut être admis à être élève à l'APF - à l'époque on était «élève» -, mais qu'on n'en devient pas membre. Autrement dit, c'est faire l'hypothèse que l'idéalisation de l'institution pouvait être telle que les élèves ne pouvaient imaginer qu'il leur serait un jour possible de devenir membre. Et cette position de départ aurait ainsi perduré chez un nombre important d'analystes. Je sou mets cette remarque à votre jugement.

Les tableaux

L'année 2008 2009 :

Le tableau «récapitulatif des cursus».

Je vous propose maintenant de reprendre le tableau de synthèse qui donne la vue la plus dynamique de la situation des analystes en formation à l'Institut.

Nombre d'analystes en formation encore à L.I. de F. Années d'admissions		Analystes n'ayant rien entrepris	Premiers contrôles			Seconds contrôles			Cursus homologués	Refus sociétariat
			En cours	validés	refusés	En cours	validés	refusés		
Admis entre 1964 et 1973	7						3	1	3	
Admis entre 1974 et 1983 71 admissions environ	12	1	0	4	1			2	4	
Admis entre 1984 et 1993 106 admissions environ	61	8	2	8	3	4	4	2	28	2
Admis entre 1994 et 2003 80 admissions environ	74	17	12	13	1	18	4	0	9	
Admis depuis 2004 40 admissions	39	13	24	2						
Totaux	193									

*Chaque analyste n'apparaît qu'une seule fois en fonction du statut qu'il occupe avant l'Assemblée générale (les attentes de passage de validation, les demandes d'homologation ou les celles de sociétariat ne sont pas prises en compte).*

Vous savez que ce tableau, initié par Hélène Trivouss Widlöcher, reprend l'histoire chiffrée des cursus des analystes en formation actuellement inscrits à l'Institut de formation, en référence à la date de leur admission, par grandes périodes de dix ans, depuis 1964 jusqu'en 2003/2004. Puis donne les chiffres sur la demi-décennie de 2004 à 2008/2009. Cette synthèse concerne donc les 193 analystes inscrits à ce jour à l'Institut de formation. Lorsqu'un analyste est élu membre, ou qu'il démissionne, il disparaît du tableau.

Pour comprendre ce tableau, il faut savoir que chaque analyste n'apparaît qu'une fois sur le tableau, à la place qui est la sienne actuellement dans son cursus : quelle que soit la date à laquelle un candidat franchit une étape de son cursus, c'est sur la ligne qui correspond à son année d'admission que sera portée la modification correspondante. Par ailleurs, la colonne «analyste n'ayant rien entrepris» cache une certaine injustice puisque sont comptés dans ces groupes ceux qui ont pu commencer un premier contrôle, mais un contrôle qui s'est interrompu, et qui n'ont pas encore repris un nouveau premier contrôle.

De plus, j'ai ajouté aux nombres habituellement indiqués dans le tableau des informations supplémentaires qui avaient d'ailleurs été demandées lors de la discussion du rapport 2007/2008 : particulièrement le nombre initial d'admis, indiqué à gauche du tableau sous l'indication de chaque période, que l'on peut donc aisément comparer au nombre d'«admis encore présent à l'Institut de formation».

Je sais que la lecture de ce tableau est difficile, d'autant qu'une erreur peut très facilement s'y glisser. Mais cette lecture est très instructive, en elle-même, et encore plus lorsqu'on peut le comparer au tableau de l'année précédente, que vous avez dans vos archives. Je vais faire cette comparaison au fur et à mesure de mon commentaire.

En effet si vous prenez **la première ligne** qui correspond à la **décennie 64/73**, la situation est inchangée par rapport à ce qu'elle était l'an dernier. Elle concerne donc, comme l'an passé, 7 analystes dont le cursus s'est interrompu après le second contrôle validé ou pas ou après l'homologation de cursus pour trois d'entre eux.

Mais si l'on prend maintenant **la seconde ligne, décennie 74/83**, tous les nombres inscrits sont différents

de ceux de l'an dernier. Il s'avère donc qu'il y a un mouvement, certes discret, là où nous pouvions penser qu'il n'y en avait pas. Cette catégorie ne regroupe plus, si l'on peut dire, que 12 analystes contre 15 l'année précédente (les trois personnes qui sont sorties de cette ligne décennale sont devenues membres ou ont démissionné). L'homologation de cursus, pour les analystes qui ont progressé dans cette ligne, ne s'est pas présentée comme un cul de sac. 4 analystes ont homologué leur cursus. Dans cette même colonne, ils étaient cinq l'an dernier.

**La troisième ligne, décennie 84/93**, est la plus problématique du fait du nombre toujours très important d'analystes concernées. Elle totalise 61 personnes dont 28 homologués, ce qui est considérable. Après les observations faites sur la décennie précédente, il est très surprenant de constater que les mouvements sont ici, proportionnellement, très faibles. Le nombre total était de 62 l'an dernier : il y a eu une élection de membre sociétaire. Le nombre total de ce groupe était de 65 il y a deux ans, contre, je vous le redis, 61 cette année. Le nombre d'homologués était de 30, contre 28 cette année.

Si l'on examine le détail des chiffres, on observera : le nombre de 8 analystes n'ayant rien entrepris est exactement le même que celui de l'an dernier.

Un analyste est sorti du petit groupe des premiers contrôles *en cours*. Deux analystes se sont ajoutés au groupe des premiers contrôles *validés*. Le groupe des premiers contrôles *non validés* est resté inchangé, à trois.

Un analyste est sorti du groupe des seconds contrôles *en cours* qui passe de 5 à 4.

Deux analystes se sont ajoutés au groupe des seconds contrôles *validés* qui passe de 2 à 4.

Deux analystes sont sortis de l'homologation de cursus et sont donc devenus membres, puisque les deux refus de sociétariat inscrits dans la dernière colonne sont dans cette colonne depuis longtemps.

Il y a donc un mouvement qui demeure, dans le passage d'une colonne à l'autre dans la ligne, mais celui-ci est très lent et le nombre très impor-

tant d'homologués persiste. Je rappelle ce que je disais l'an dernier : cette décennie est particulière parce que si la plupart des admis de l'époque qui sont encore en formation, s'est engagée dans le cursus (53 sur 61 soit **presque 9 sur 10**, c'est un point que l'on doit souligner), beaucoup, parmi ceux qui le poursuivent, s'arrêtent à l'homologation : 30, soit pratiquement la moitié du groupe concerné. Ces remarques, évidemment, croisent ce que j'ai indiqué lors de l'analyse des courbes du graphique commenté précédemment.

**La quatrième ligne, décennie 94/03**, présente un profil assez différent, alors même que le nombre total d'analystes concernés (ceux qui, admis durant cette décennie à l'Institut de formation, y sont encore inscrits) est le même que celui de l'année passée, 74, parce que les mouvements internes sont plus importants.

Là aussi un grand nombre s'est engagé dans le cursus, mais cependant un peu moins que précédemment : 57 soit **près de 8 sur dix**. Corrélativement, 17 admis n'entreprennent rien.

Sans entrer dans le détail comme je l'ai fait pour la décennie précédente, je rappelle l'analyse que l'on peut faire : ce qui apparaissait comme une anomalie dans la décennie précédente semble s'effacer : 9 analystes sont actuellement arrêtés à l'homologation, soit un peu moins de 1/8 ; mais parmi ceux qui ont engagé leur cursus beaucoup - 56 sur 74 soit plus de 7, **presque 8, sur 10** -, sont encore, à ce jour, en contrôle et ne sont donc pas encore parvenus au moment de la validation du cursus. C'est le devenir de ces analystes actuellement en contrôle qui dira si les choses se répètent ou pas :

soit les choses se répètent, ils valideront leur cursus sans aller au-delà, et ils grossiront la catégorie des «en attente de candidature de sociétariat» ;

soit les choses changent et ils poursuivront leur cursus jusqu'à la demande de sociétariat. C'est là que l'Institution a une responsabilité importante.

Concernant les cinq dernières années, 04/09, aucun analyste n'a terminé son cursus. Le nombre d'analystes en formation concerne la totalité des analystes admis. Il est passé de 33 en 2008 à 39 en

2009. Le groupe de premier contrôle est passé de 19 à 24. Deux ont validé leur premier contrôle.

Quelles conclusions tirer de ces analyses ?

Je ferais une première remarque. Il manque à la compréhension de ce que nous observons la connaissance d'un élément déterminant que, curieusement, nous ne prenons jamais en compte, sinon à un niveau purement individuel, qui est la longueur des contrôles : celle-ci n'est ainsi jamais évoquée dans les rapports d'activité du Comité de formation. Ce n'est qu'au moment de rédiger ce rapport que j'en ai pris conscience de façon précise et je formule le souhait qu'un travail puisse être fait sur ce point dans l'avenir. Ce n'est évidemment pas une question de forme, c'est une donnée de nos pratiques qui engage la conception même que nous avons d'un contrôle. De nombreux contrôles durent cinq ans, chaque contrôle précédé d'une à deux années avant de pouvoir trouver le «bon» cas, ce qui porte la durée des contrôles à une douzaine d'années. Ceci veut dire que dans le groupe 94/03, les analystes en formation se situant au début de la décennie abordent la validation de leur cursus en 2006 et que ceux qui se situent à la fin de la décennie l'abordent en 2015. Certes cela n'explique pas pourquoi tant d'analystes en restent à l'homologation de cursus, mais pèse sans doute lourdement sur la dynamique de l'institution.

Je tirerais une conclusion qui réitère ce que j'avais pu déjà formuler l'an dernier, mais que j'avance avec plus de fermeté : c'est dans le devenir des contrôles en cours que se joue la répétition ou non de ce qui se passe pour la décennie 84/93.

II - Le travail

Abordant le travail de l'année, je voudrais d'abord rendre hommage à Roland Lazarovici qui a été un membre actif, enthousiaste et fidèle tout au long de cette année de travail, venant aux réunions du Comité alors même qu'il aurait eu mille raisons pour s'en dispenser et espérant jusqu'au bout qu'il aurait raison contre la maladie qui se mettait en travers de ses engagements. Jusqu'au dernier moment il s'est soucié du devenir des candidats qu'il avait reçus montrant dans les échanges que nous avons eus que son engagement dans l'APF était au cœur de sa vie.

Le Comité s'est réuni en 2008/2009 huit fois depuis la dernière Assemblée générale.

Rappelons que le renouvellement du Comité après la dernière Assemblée générale a connu un retard important rendu nécessaire pour régler les problèmes qui étaient apparus sur sa constitution. Dans l'attente que ce renouvellement puisse se faire, le Comité précédent avait été prorogé.

I Les demandes d'admission

Nous avons reçu nettement moins de demandes par courrier que les années précédentes (les demandes par mail sont comptées avec les courriers traditionnels) : 40 pour 2009 contre 68 pour 2008, 67 l'année d'avant. Je rappelle qu'une personne avec laquelle le secrétaire du Comité a un échange de plusieurs lettres n'est comptée que pour une demande.

Madame Mamane a eu un peu moins de demandes par téléphone, 35. Le nombre avait déjà chuté l'an dernier par rapport aux années antérieures (respectivement 46, 65, 89).

On peut très certainement rapprocher cette chute des demandes par téléphones et par courrier de l'existence du site Internet, mais évidemment ce n'est pas une cause unique.

Sur les 40 demandes écrites, 30 ont abouti à un envoi de la liste du Comité de formation qui en a examiné 16, en a refusé 10 et en a admis 6. Ces derniers chiffres sont quasi identiques aux chiffres de l'année 2008.

Le maintien d'un nombre identique de candidats jugés aptes à recevoir la liste du Comité alors même que le nombre de demandes a baissé pourrait signifier que le recours aux informations disponibles sur le site conduit à ce que de nombreuses demandes, peu élaborées, qui autrefois se faisaient par courrier ou par téléphone, n'apparaissent plus désormais.

Il faut indiquer aussi que le Comité a poursuivi le choix fait déjà l'an dernier d'entendre certains candidats dont le parcours analytique n'apparaissait pas «standard» dans leur demande, mais pour lesquels il pouvait sembler judicieux que l'éclaircissement de leur démarche se fasse à l'occasion



d'un échange direct plutôt que par un simple courrier.

De même, le Comité, soit par l'intermédiaire d'un de ses membres, soit en la personne de son secrétaire, a pu recevoir certains candidats refusés ou ajournés lorsque ceux-ci en faisaient la demande : près d'une dizaine ont eu recours à cette démarche.

### Tableau des demandes d'admission à l'Institut de formation

À partir de mars 2006	2008/2009	2007/2008	2006/2007
Demandes par téléphone	36 (10/03/09)	46 (14 mars 2008)	65 (2 mars 2007)
Demandes par courrier	42 (10/03/09)	68 (14 mars 2008)	67 (2 mars 2007)
Demandes ayant abouti à un envoi de la liste du CF	30	25	18
Candidatures examinées par le CF	16	15	20
Candidats refusés	10	9	12
Candidats admis	6	6	8

Sur les 6 admis, on compte 4 femmes et 2 hommes.

Parmi ces six candidats retenus, on compte 1 médecin et 5 psychologues ; 3 proviennent de divans APF, 1 de divan lacanien ; 2 d'un divan «autre».

Sur les 10 refusés, on compte 5 hommes et 5 femmes.

Parmi ces 10 candidats refusés, il y avait 1 médecin et 9 psychologues ; 2 provenaient de divan APF et 8 de divan «autre».

Ces chiffres sont comparables aux chiffres des années précédentes. Un changement notable : nous avons admis deux hommes. Nous avons peut-être rompu le maléfice qui conduisait, depuis plusieurs années à ne recevoir que des candidates et à refuser tous les candidats. Cependant, il ne s'agit pas d'un renversement de tendance quant à la féminisation de l'APF puisque les femmes restent très majoritaires parmi les admis de l'année.

La question de l'âge des candidats, question sur laquelle les rapports des années précédentes avaient attiré l'attention ne s'est pas posée avec la même insistance cette année où nous avons reçu, et accepté, plusieurs candidats «jeunes».

### Répartition des candidatures acceptées

CANDIDATS	6	HOMMES	2	FEMMES	4
MÉDECINS	1				1
PSYCHOLOGUES	5		2		3
DIVANS APF	3		1		2
DIVANS SPP					
LACANIENS	1		1		
AUTRES (IV <sup>ème</sup> Groupe) autres	2				2

### Répartition des candidatures refusées

CANDIDATS	10	HOMMES	5	FEMMES	5
MÉDECINS	1		1		
PSYCHOLOGUES	9		4		5
DIVANS APF	2				2
AUTRES	8		5		3

### 2 - Les contrôles

23 membres de l'Institut de formation sur 31 ont assuré en 2008/2009 des contrôles,

60 contrôles sont en cours, inégalement répartis, selon une loi habituelle, la plupart des contrôleurs ayant entre 1 à 3 contrôles.

Les validations de premier contrôle

Le Comité de formation a examiné 11 contrôles. 9 ont été validés. Deux contrôles devront faire l'objet d'une nouvelle présentation.

Ces divers chiffres sont tout à fait comparables aux chiffres de l'année précédente pour les contrôles.

### Validations de premiers contrôles

Demandes de validations	Contrôles validés	Contrôles refusés	reportés
2008/2009	9		2
2007/2008	5		
2006/2007	3	1	1

### Les validations de seconds contrôles

Le Comité de formation a eu à examiner 6 seconds contrôles qui ont tous été validés.

À noter que deux contrôles ont été validés après une seconde présentation. À la demande du Comité cette seconde présentation s'est faite sans le contrôleur et dans un cas avec la même commission, dans l'autre avec une nouvelle commission.

Le Comité a trouvé dans l'ajournement une réponse qui permet qu'un travail sur le contrôle soit repris sous un angle différent et que les conditions de présentation soient modifiées lors d'une nouvelle commission.

### Validations de seconds contrôles

Demandes de validations	Contrôles validés	Contrôles refusés	reportés
2008/2009	6		
2007/2008	3		2
2006/2007	4	1	1

### 3 - Homologations de cursus

Deux demandes d'homologations de cursus ont été reçues et ont été validées par le Collège des Titulaires.

Cinq demandes d'homologation de cursus sont en attente.

### Homologations de cursus

Demandes d'homologations	Cursus validés	Demandes non examinées par le CT
2008/2009	2	5
2007/2008	7	1
2006/2007	6	6

Avant de terminer ce rapport, je tiens à remercier madame Mamane qui établit avec une grande attention les multiples tableaux à partir desquels j'ai pu rédiger l'analyse et le bilan que je vous ai proposés. Elle sait aussi, tout au long de l'année, être le surmoi discret qui rappelle au Secrétaire certaines de ses obligations lorsque les choses traînent un peu.

Je tiens aussi à faire état de l'excellente ambiance qui a régné durant nos réunions quelle que soit la difficulté des questions auxquelles nous étions confrontés et dans la vivacité des débats que nous avons pu avoir. De ces débats je pense que toute l'Institution tire bénéfice lorsque ces questions reviennent dans nos journées d'échange, Journée de l'Institut de formation, et Journée des membres tout aussi bien. Je remercie tous les membres du Comité qui ont permis que s'installe ainsi un climat amical pour toutes ces soirées de travail.

Je vous remercie enfin de votre attention.

# Rapport sur l'Annuel de l'APF

André Beetschen

Chers collègues,

Je vous informe de l'activité éditoriale de l'Annuel de l'APF sans toutefois solliciter un vote de prolongation de mandat puisque celle-ci fut votée, pour deux ans, lors de notre Assemblée générale du 17 mars 2008.

L'Annuel de l'APF vient de voir paraître, en février, son troisième volume, construit essentiellement autour du thème des Entretiens de la Journée ouverte de janvier 2008, et avec le titre : *Quelle guérison ? Mal, maladie, malaise*. Ce n'est pas sans émotion qu'on y voit entre autres figurer côte à côte les textes de deux grands amis disparus : celui de Victor Smirnoff (la transcription de l'une des dernières conférences qu'il donna à l'APF) et celui de Nathalie Zaltzman, compagne précieuse et fidèle de l'APF, tout récemment décédée.

Le volume 4, qui paraîtra en janvier 2010 pour être présent sur la table du libraire de la prochaine Journée ouverte, est en cours de préparation. Il publiera des textes issus des conférences de nos deux derniers Entretiens (*Le polyglottisme dans la cure* et *Courants sexuels*) ainsi que d'autres textes touchant à ces thèmes. Je dis textes issus des conférences prononcées car notre principe initial de publication demeure : proposer à chaque auteur de pouvoir modifier le texte initial, dans une écriture seconde qui tienne compte, s'il le souhaite, des échanges qui eurent lieu et de l'après-coup.

Je me réjouis du travail fervent de notre second Comité de publication (Odile Bombarde, Dominique Clerc, Adriana Helft, Claude Barazer, Bernard de la Gorce, Patrick Merot, Philippe Valon, et moi). Avec lui se poursuit l'un des buts initiaux annoncés : faire qu'une équipe éditoriale régulièrement renouvelée et associant membres et analystes en formation de notre association assure la conception et la réalisation de chaque volume, et le travail avec les auteurs. Le Comité de publication a fonctionné, quant à ses choix et

décisions, en toute indépendance du Conseil, même si celui-ci a été tenu au courant du travail éditorial.

De son côté, le Conseil a étudié la possibilité d'acquiescer à chaque parution un certain nombre d'exemplaires de l'Annuel de l'APF pour pouvoir en disposer et les offrir aux collègues d'autres sociétés analytiques à l'occasion de rencontres ou de congrès.

Il reste que, pour le moment, les chiffres de vente ne correspondent pas à nos attentes. Nous comptons, avec les PUF, sur un chiffre de 700 à 800 exemplaires vendus pour chaque volume. Nous sommes, pour les deux premiers volumes, autour de 500 (à quoi il faut ajouter une centaine de volumes adressés gratuitement). Nous sollicitons donc le soutien actif des membres et des analystes en formation de l'APF.

Nous sommes par ailleurs attentifs à ce que l'Annuel de l'APF soit présent sur les tables de libraires des diverses manifestations scientifiques, et notamment de celles auxquelles l'APF apporte une participation active (particulièrement, cette année, le prochain Congrès des Psychanalystes de Langue Française).

Dans un souhait de promotion, et pour indiquer aux PUF que nous prenons notre part dans ce travail, nous avons organisé dans l'année écoulée trois soirées-présentation de l'Annuel de l'APF dans des librairies de province (à Nantes, Bordeaux et Lyon, après Paris l'an dernier). À chaque fois, des auteurs des deux premiers volumes parus ont animé une discussion avec des collègues de l'APF, et à ces discussions ont régulièrement participé des analystes d'autres sociétés, que nous avons invités. Il est difficile d'apprécier l'effet de ces soirées sur les chiffres de vente, mais ces manifestations, qui seront sûrement à reconduire, ont à chaque fois suscité un réel intérêt.

J'ajoute que les deux premiers volumes de l'*Annuel de l'APF* ont bénéficié, dans *Carnet-psy* et dans la *Revue Française de Psychanalyse*, d'une importante recension.

Enfin, comme je l'avais annoncé en vous proposant, au nom du Conseil que je présidais, le projet de l'*Annuel de l'APF*, le petit groupe, qui l'a mis

sur les rails et a continué de le faire vivre avec les deux Comités de publication, n'a pas vocation à se perpétuer. La responsabilité partagée a été et reste un principe de cette aventure éditoriale. Nous examinerons donc avec le Conseil, dans l'année qui vient, les moyens d'assurer au mieux le changement et la continuité.

## Entretiens 13-14 décembre 2008

Directrice de discussion : Évelyne Sechaud

Le choix du thème de ces Entretiens, *Les courants sexuels* révèle un véritable engagement de politique scientifique bien dans la fidélité qui est celle de l'APF à l'égard de la pensée freudienne, fidélité ou plutôt retour constant à Freud pour le dépasser. Il s'agit bien d'un véritable engagement qui nous fait prendre des risques dans la conduite de la cure, dans la pensée qui en découle, et que nous défendons dans la pluralité des conceptions de l'analyse qui ont cours dans la communauté psychanalytique internationale. Cet engagement porte sur la place que nous attribuons au sexuel sous tous ses aspects, les formes adultes génitales étant issues de la sexualité infantile. Dès 1905, dans les *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, Freud soutenait que la vie sexuelle infantile est la clé de la compréhension de la sexualité. Dans la préface à la quatrième édition de 1920, Freud reprenait<sup>1</sup> : «Il faut se souvenir qu'un certain aspect du contenu de cet écrit - l'accent mis sur la significativité de la vie sexuelle pour toutes les réalisations humaines et l'élargissement ici tenté du concept de sexualité - a de tous temps fourni les plus puissants motifs de résistance à l'analyse.»

Les traces de ce sexuel infantile transformé par le refoulement sont constitutives de l'Inconscient freudien opposé à l'Inconscient des Neurosciences. Ce sont ces traces que le transfert réactive, permettant le retour des événements psychiques, des affects de la vie sexuelle infantile oubliée.

Aujourd'hui, le sexuel tend à disparaître des écrits psychanalytiques. Dans un article récent, Susann Heenen-Wolff<sup>2</sup> se demandait si le sexuel dans la psychanalyse contemporaine n'était pas «l'histoire

d'une disparition» ! Déjà, André Green<sup>3</sup> dans un article provocateur en 1996 interrogeait «La sexualité a-t-elle un quelconque rapport avec la psychanalyse ? » et Peter Fonagy<sup>4</sup> dix ans plus tard répondait : «C'est comme si il n'y avait plus de place en psychanalyse pour la sexualité. Nous ne la considérons plus comme fondamentale dans tous les cas de figure et même pas importante pour la théorisation actuelle... La psychosexualité, de nos jours, est le plus souvent considérée comme voilant d'autres conflits, non sexuels et plutôt liés à l'objet.» Effectivement, l'accent est mis plutôt sur les relations d'objets précoces, sur les insuffisances, les manquements, les distorsions de ces relations, induisant des traumatismes responsables des problématiques de la symbolisation. Le mouvement de déssexualisation fait disparaître le complexe d'Œdipe, le fantasme sexuel inconscient, la métapsychologie et le devenir pulsionnel. L'analyse porte alors davantage sur l'ici et maintenant et les inter-relations analyste/patient, mettant à l'écart le concept d'après-coup.

Cette évolution n'a pas touché l'APF comme en témoigne le thème de nos Entretiens. Quelle que soit la diversité des approches, les analystes de l'APF mettent en oeuvre une pensée à contre-courant de cette évolution internationale.

«*Courants sexuels*» : ces deux mots rassemblent et condensent bien des développements possibles.

*Courants* : le mot est de Freud et désigne une activité résultant d'un ensemble pulsionnel. Mais ce mot, en français comme en allemand, *Strömung*, a une connotation métaphorique. Un courant,

<sup>1</sup> Freud, S. : 1905, «Trois essais sur la théorie sexuelle», O.C., tome.VI, p.66.

<sup>2</sup> Heenen-Wolff, S. : 2008, «Le sexuel dans la psychanalyse contemporaine : histoire d'une disparition ? », RFP, tome LXXII, n°4, *La trahison*, 1155-1170.

<sup>3</sup> Green, A. : 1996, «La sexualité a-t-elle un quelconque rapport avec la psychanalyse ? », RFP, tome .LX, n°3, *L'amour*, p.839-847

<sup>4</sup> Fonagy, P. : 2006, «Psychosexuality and psychoanalysis : An overview», in P.Fonagy, R.Krause and M. Leuzinger-Bohleber, *Identity, Gender and Sexuality*, London, IPA.

c'est d'abord le mouvement d'une quantité d'eau, courant sous-marin comme le *Gulf Stream* qui évolue sous une masse d'eau tranquille, ou courant d'un torrent ou d'un fleuve, calme ou impétueux. Le courant évoque le temps, le mouvement, la dynamique de forces.

Le courant sexuel se déroule dans une temporalité. Temps du développement de la naissance à la mort, temps linéaire selon la conception d'Héraclite («On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve»), temps vectorisé par le désir, temps défini par le plaisir procuré par les zones érogènes, bouche, peau, anus, pénis, clitoris mais aussi temps de l'après-coup qui re-signifie les expériences passées, les réverbère.

Le courant est l'effet du mouvement de la poussée pulsionnelle, fait de flux, de reflux, mais aussi de ressac, ce retour brutal des vagues sur elles-mêmes lorsqu'elles ont frappé un obstacle. Dès l'Interprétation des rêves, Freud décrit la dimension bidirectionnelle, progrédiente et régrédiente, des processus psychiques. Le travail du rêve met en œuvre à la fois la régression formelle et topique mais parcourt également la voie progrédiente de l'élaboration secondaire préconsciente. La métaphore du ressac fournit l'image de mouvements plus violents, plus sauvages et destructeurs tels qu'ils se manifestent dans les organisations non névrotiques.

Dans la cure, le courant du transfert porte, emporte, transporte d'un lieu à un autre, d'un temps à un autre. Là aussi il peut s'emballer ou au contraire stagner dans une apparente immobilité ou encore et dans le meilleur des cas, s'écouler sur un mode bien tempéré.

Les courants sexuels s'inscrivent sur le corps, investissent les objets, animent les mots de la langue et de la parole dans la cure. La satisfaction des besoins corporels montre la voie d'obtention du plaisir, les courants sexuels s'allient à l'auto-conservation. La découverte des objets et leur investissement, homosexuel, hétérosexuel ou narcissique dépendent de leur capacité à satisfaire au moins partiellement les désirs. Le sexuel n'entre-t-il pas au service du narcissisme ?

Mais les courants sexuels peuvent aussi se transformer, dévier leur but, changer leur destin. La ten-

dresse se développe par inhibition du but directement sexuel. Dans le texte sur la *Psychanalyse sauvage*, Freud écrit : «Nous portons également au compte de la vie sexuelle toute mise en action de sentiments tendres qui procèdent de la source des motions sexuelles primitives.» La sublimation offre, elle aussi, de nouvelles formes à l'écoulement du sexuel, dans un processus culturellement valorisé. Cependant, elle met à jour les possibilités de déliaison des éléments que le courant sexuel avait mixés, notamment la destructivité. Le courant sexuel est en effet toujours composite, fait d'alliances avec la violence de la pulsion de mort. Si l'agressivité est nécessaire dans l'accomplissement de la sexualité génitale, la liaison devient dangereuse lorsqu'elle s'allie à la destruction du sujet dans les perversions par exemple. La vie psychique est confrontée à la violence et la sauvagerie de la pulsion qu'il faut toujours et encore satisfaire et dompter tout à la fois. Le langage y participe, en déplaçant dans les mots la force des courants sexuels.

Les mots agissent comme un fixateur sur les images, les sensations qui accompagnent le désir, le plaisir et la jouissance. Le mot fixe l'excitation, l'enferme et la contient mais permet aussi de la transporter, de la garder comme une boîte à trésors. Les mots de la langue jouent avec les courants sexuels dans la polysémie, les jeux sonores, la polyphonie. On connaît bien l'opposition entre les mots abstraits, techniques, et les mots au plus près de l'excitation et de la chose, ces mots que les enfants cherchent dans les dictionnaires à l'exemple de Dora.

Le mot et la chose ont donné à Gabriel Charles, abbé de Lattaignant, (1697-1779) le sujet de ce poème bien dans l'esprit du libertinage du XIII<sup>ème</sup> siècle :

Le mot et la chose

Madame quel est votre mot  
Et sur le mot et sur la chose  
On vous a dit souvent le mot  
On vous a fait souvent la chose  
Ainsi de la chose et du mot  
Vous pouvez dire quelque chose  
Et je gagerais que le mot  
Vous plaît beaucoup moins que la chose

Pour moi voici quel est mon mot  
Et sur le mot et sur la chose  
J'avouerai que j'aime le mot  
J'avouerai que j'aime la chose  
Mais c'est la chose avec le mot  
Mais c'est le mot avec la chose  
Autrement la chose et le mot  
A mes yeux seraient peu de chose  
Je coirs même en faveur du mot  
Pouvoir ajouter quelque chose  
Une chose qui donne au mot  
Tout l'avantage sur la chose  
C'est qu'on peut dire encore le mot  
Alors qu'on ne fait plus la chose (...)  
Pour vous je crois qu'avec le mot

Vous voyez toujours autre chose  
Vous dites si gaiement le mot  
Vous méritez si bien la chose  
Que pour vous la chose et le mot  
Doivent être la même chose  
Et vous n'avez pas dit le mot  
Qu'on est déjà prêt à la chose  
Mais quand je vous dis que le mot  
Doit être mis avant la chose  
Vous devez me croire à ce mot  
Bien peu connaisseur en la chose  
Et bien voici mon dernier mot  
Et sur le mot et sur la chose  
Madame passez moi le mot  
Et je vous passerai la chose.

# *La Rückbildung féminine est-elle à contre-courant ?*

Monique Schneider

La thématique freudienne des courants sexuels s'élabore dans la proximité avec une notion qui soutient la mise en perspective de la dynamique libidinale dans son ancrage temporel, la notion de la «période de latence». Dans les *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, Freud introduit cette notion en précisant en note sa dette à l'égard de Fliess : «C'est encore à Fliess que j'emprunte l'expression 'période de latence sexuelle'»<sup>1</sup>. Quand est entreprise l'approche de ce thème, Freud, dès le deuxième paragraphe, adosse sa réflexion à une vision biphasée de la temporalité, en faisant de ce rythme à deux temps un caractère général des manifestations sexuelles :

«Il paraît certain que le nouveau-né apporte avec lui des germes de motions sexuelles qui poursuivent pendant un temps leur développement, mais subissent alors une répression progressive (*Unterdrückung*) qui peut à son tour être interrompue par des poussées régulières du développement sexuel et arrêtée par des particularités individuelles. On ne sait rien de sûr quant à l'éventuelle conformité à des lois et à la périodicité de ce mouvement évolutif oscillatoire»<sup>2</sup>.

La temporalité à laquelle Freud fait référence pour introduire la notion de latence dérive donc de la conception fliessienne de la «périodicité», qui fait du rythme à deux temps une caractéristique globale de la manifestation sexuelle et ne restreint pas le recours à une temporalité biphasée au tournant auquel Freud attribue une fonction de césure. Je m'attacherai, dans un premier temps, à cette préhistoire de la notion de latence en repérant la «périodicité» qui rythme ce dont Freud fait l'expérience dans le rapport à Fliess, tel qu'il sous-tend sa production théorique.

En tentant de cerner l'importance de la notion de *Rückbildung*, notion qui est partiellement solidaire de celle de latence, j'interrogerai le rapport qu'établit Freud entre la *Rückbildung* et le destin de la sexualité féminine, destin comparé à celui qui se manifeste chez l'homme.

*Préhistoire de la notion de latence. La métaphore parturiente.*

Dans la correspondance avec Fliess, la prise en compte d'une périodicité concerne aussi bien la temporalité libidinale que celle qui rythme la progression théorique. Reprenant à son compte le modèle de la «période» fliessienne, s'attachant à insérer dans une temporalité rythmée les moments de production, Freud accorde à l'attente une fonction déterminante dans la production intellectuelle, attente comparée à ce qui se joue quand une femme attend un enfant. Cette confiance dans une production à laquelle il n'est pas question de participer activement est rattachée par Freud à l'effet produit par les rencontres ou les échanges avec Fliess : «En l'honneur de ta chère visite, il m'était venu à l'idée un bout d'explication. (...) Mais ce n'était probablement pas un jour exceptionnel, l'idée nouvelle qui m'était venue dans l'euphorie s'est de nouveau retirée, elle a cessé de me plaire et elle attend maintenant de renaître.(...) Je dois attendre que cela bouge en moi et que j'en aie connaissance.» (Lettre du 3.12.97)<sup>3</sup>

Curieuse forme de gestation : ce dont il s'agit d'accoucher semble capricieux, pointer la tête au dehors et rentrer parfois dans son gîte. Il arrive néanmoins que l'accouchement se produise : «Ce fut le 12 novembre que je mis au monde, après les

<sup>1</sup> S. Freud : *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, Paris, 1987, p.100.

<sup>2</sup> *Ibid.* p.98

<sup>3</sup> *Lettres à Wilhelm Fliess*, PUF, Paris, 2006, p.361.



horribles contractions de ces dernières semaines, un nouveau morceau de connaissance. Pas tout à fait nouveau en vérité, il s'était déjà montré à plusieurs reprises et s'était toujours retiré, mais cette fois il resta et aperçut la lumière du jour.»<sup>4</sup>

La fécondité intellectuelle repose donc sur une maturation qui ne conserve sa puissance de manifestation que si le psychisme enceint s'abstient de tout volontarisme, afin de ne pas perturber ce qui n'est agissant qu'à la condition que soit respecté un temps de latence : «Cela fermente en moi», écrit Freud le 14 août 1897. Dans cette expérience de parturition, une certaine indétermination plane sur ce qui est attendu : s'agit-il de la production d'une entité détachable ou de la production de soi-même ? «Je crois que je suis dans un cocon. Dieu sait quel animal va sortir de là» (22.6.97). Cette gestation incontrôlable n'est pas comprise comme l'éclosion d'une germination solitaire, mais comme liée à la proximité avec un être participant à ce processus de maturation : « Je n'ai aucune garantie de ce que j'avance, ce sont de vagues sentiments d'une nature très obscure. Ne s'est-il pas produit chez toi quelque chose de semblable ? Depuis quelques jours, il me semble que quelque chose s'apprête à surgir de cette obscurité» (7.7.97).

Celui qui accompagne une telle expérience est campé comme un partenaire abritant en lui des processus de germination semblables, mais il est toutefois gratifié d'un pouvoir d'initiative : «Depuis la dernière poussée (*Schub*), rien n'a bougé et rien n'a changé.(...) J'ai besoin que tu me donnes une nouvelle impulsion, après un moment elle s'en va» (18.6.97).

Ce thème de l'accouchement peut certes être mis explicitement en rapport avec la périodicité - il sera question d'un synchronisme entre maladie infectieuse de la mère et accouchement de la fille -, mais il étend son efficience paradigmatique à l'ensemble des phénomènes de la vie organique ou psychique. Il est d'ailleurs curieux que, pour désigner ce phénomène, Fliess ait recours à un terme, *Entbindungsvorgang*, «processus d'accouchement», dans lequel soit inclus un

vocabulaire, *Entbindung*, qui, dans la dernière partie de l'oeuvre, servira à caractériser la pulsion de mort. *Entbindung* est en effet traduit par «déliation». J'indique au passage les traductions livrées par le Sachs-Villate : 1. Délivrer. 2. Accoucher. Un *Entbindungsarzt* est un médecin accoucheur, *Entbindungsheim* désigne une clinique d'accouchement, une maternité.

La question est alors de savoir si le terme d'*Entbindung* peut être traduit de la même manière au début et à la fin de l'oeuvre. Ce vocabulaire surabonde en effet dans l'écriture de l'*Esquisse* et sa traduction systématique par «déliation», dans la récente traduction parue aux Presses Universitaires de France, entraîne une série de contresens.

*Intervention de la Rückbildung. La structure temporelle biphasée.*

Quand on passe de la vision fliessienne de la périodicité à ce qu'en retient la théorisation de Freud, on a le sentiment qu'une opération théorique chirurgicale s'est accomplie. On abandonne la pensée d'une rythmicité indéfinie, essentiellement ouverte sur l'attente, pour se trouver confronté à une coupure ; des nombreuses vagues fliessiennes, Freud n'en retient que deux. Un changement de perspective est d'ailleurs intervenu puisque, pour spécifier ces deux vagues, on prend pour repère le rapport à l'objet : «On peut considérer comme un phénomène typique que le choix d'objet s'accomplisse en deux temps, en deux vagues. La première vague commence entre deux et cinq ans et la période de latence entraîne sa stagnation ou son recul (*Rückbildung*), elle se caractérise par la nature infantile de ses buts sexuels. La deuxième intervient avec la puberté.»

Attardons-nous un moment sur la traduction de *Rückbildung* par «recul», ce qui introduit une banalisation ou un affaiblissement du terme. Or une note précédente avait recours au même terme envisagé dans son sens technique : «La découverte de Bayer (1902), selon laquelle les organes sexuels internes (utérus) des nouveau-nés sont en général plus grands que ceux des enfants plus âgés, pourrait donner matière à une

---

<sup>4</sup> *Ibid.* Lettre du 14.11.97.

analogie anatomique avec ma conception du comportement de la fonction sexuelle infantile. Toutefois, l'interprétation de cette involution (Involution) post-natale, également constatée par Halban (...), n'est pas établie de façon certaine. D'après Halban (1904), ce processus involutif (*Rückbildungsvorgang*) s'éteint au bout de quelques semaines de vie intra-utérine.»<sup>5</sup>

On peut penser que, lorsque, quelques pages plus loin, réapparaît le terme de *Rückbildung*, Freud se souvient du sens médical qu'il lui a précédemment donné ; il ne s'agit pas d'un simple «recul», mais d'une «involution» apparemment irréversible. Nous sommes loin de la notion fliessienne d'attente précédant le processus d'accouchement. Signalons au passage que l'organe qui subirait cette involution est précisément l'utérus, terme rarement rencontré sous la plume de Freud, éclipsé qu'il se trouve par la référence au clitoris et au vagin.

Si on revient à l'apparition du terme de *Rückbildung* pour annoncer le déclin de la «première vague», il convient de souligner l'importance qui lui est accordée lorsque est abordée la question du «développement sexuel» chez les deux sexes : «Celui de l'homme est le plus logique (*konsequenter*) et aussi le plus accessible à notre entendement, alors que celui de la femme va jusqu'à subir une sorte d'involution (*Rückbildung*).»<sup>6</sup>

C'est mon étonnement devant le recours à ce terme pour caractériser le développement féminin qui m'avait conduite, dans *Le Paradigme féminin*<sup>7</sup>, à interroger la portée d'une telle désignation. Nous reviendrons plus tard sur cette question, lorsque sera envisagé le rapport à la latence dans la trajectoire que dessinent l'un et l'autre sexes.

Revenons à l'analyse entreprise par Freud à l'occasion du «Choix d'objet en deux temps». Après avoir annoncé la succession de la «première vague» et de la latence, Freud mesure la perte subie : «Les résultats du choix d'objet infantile réagissent sur la trajectoire ultérieure ; ils sont soit

conservés tels quels, soit ravivés à l'époque même de la puberté. Mais en raison du développement du refoulement, qui a lieu entre les deux phases, ils se révèlent inutilisables. Leurs buts sexuels sont subis une mitigation (*Milderung*) et constituent dès lors ce que nous pouvons appeler le courant *tendre* de la vie sexuelle. Seule l'investigation psychanalytique est en mesure de prouver que derrière cette tendresse, cette vénération et cette déférence se cachent de vieilles tendances sexuelles, désormais inutilisables, des pulsions partielles infantiles. Le choix d'objet de la puberté doit renoncer aux objets infantiles et prendre un nouveau départ en tant que courant *sensuel*.»<sup>8</sup>

Dans cette perspective, le courant tendre est donc présenté comme la conséquence d'une opération de «mitigation» affectant «les premiers buts sexuels». Avouons que, devant ce texte, on est amené à s'interroger, non seulement sur la pensée de Freud, mais sur ce qui s'est mis en place dans le choix du traducteur. Le terme de «mitigation», choisi pour rendre le *Milderung* allemand, est devenu inusité en français et il ne se rapporte qu'à la sphère juridique où il est traité dans le droit pénal : il s'agit de la substitution d'une peine plus douce à celle qui est prévue par le code. Or *Milderung*, signifiant en premier «adoucissement», peut effectivement concerner ce qui intervient dans une opération judiciaire lorsque sont établies des «circonstances atténuantes» (*Milderungsgrund*). Si l'on tient à restituer l'une des connotations attachées au terme de *Milderung*, il serait donc possible de traduire ce lexème par «atténuation». Il est toutefois curieux de faire surgir l'espace du tribunal pour éclairer la transformation qui donne naissance à la tendresse. Dans un style plus familier, on peut évidemment penser aux actuelles désignations contrastées qui ont recours à l'anglais pour marquer la différence entre le *soft* et le *hard* dans le champ de la sexualité.

Si on revient à la logique freudienne, il peut sembler non évident que le résultat du processus d'atténuation des buts sexuels infantiles, processus lié à

---

<sup>5</sup> S. Freud : *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, op.cit. p.99.

<sup>6</sup> *Ibid.* p.143.

<sup>7</sup> Paris, Flammarion, 2006, coll. «Champs».

<sup>8</sup> *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, op.cit. p.131-2.

la latence, coïncide avec une attitude globale de « tendresse », tant peut rester inapaisable la revendication d'exclusivité que, dans divers textes, Freud attribue à l'enfant. Peut-être la comparaison avec les analyses ultérieures, qui traitent également de la tendresse, parviendra-t-elle à restituer ce qui, chez Freud, se présente, s'agissant de l'approche de ce courant tendre, comme un carrefour d'interrogations.

### *Migrations de la tendresse*

Si, dans les *Trois Essais*, Freud fait de la tendresse ce qui apparaît quand le processus d'«atténuation» s'est imposé lors de l'entrée dans la période de latence, d'autres itinéraires théoriques font appel à ce mouvement pour capter l'enjeu qui est le sien lorsque est campé un conflit pulsionnel. Le texte de 1912, «Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse», insère la question de la tendresse dans l'étude de «l'action inhibante de certains complexes psychiques» telle qu'elle s'exerce dans les cas d'impuissance masculine. La tendresse est alors rattachée, non à l'articulation entre les premiers buts sexuels et l'entrée dans la latence, mais à la situation originelle qui s'organise autour du rapport à la mère. S'impose alors une «fixation incestueuse non surmontée à la mère»<sup>9</sup>.

Dans la mesure où, lorsque le recours à l'analyse est commandé par une situation d'impuissance, le risque de tendresse dénonce d'emblée sa nature d'obstacle - il peut paralyser l'accès de l'homme à sa sexualité adulte, accès passant par la sensualité -, on peut s'attendre à ce que l'avancée analytique se mue en procès intenté à la tendresse. Le style de cette avancée va alors rejoindre les buts qui sont ceux de l'homme menacé par l'impuissance. «Avant tout il lui faut éviter le courant tendre»<sup>10</sup>. Il s'agira alors de «rabaisser» la figure féminine, tout comme le risque de tendresse qui lui est attaché.

Alors que le texte des *Trois Essais* insistait sur la violence sexuelle qui s'abrite derrière l'apparence de

tendresse, la tendresse est ici globalement renvoyée aux balbutiements du « primaire infantile » envisagé dans son rapport avec «les intérêts des pulsions de conservation ». Il est d'ailleurs significatif que les mouvements tendres soient attribués, non prioritairement à l'enfant, mais aux personnes qui l'entourent et le piègent éventuellement, dans la mesure où elles peuvent se servir de lui comme « jouet érotique » : «La 'tendresse' des parents et des personnes qui donnent les soins à l'enfant (...) fait beaucoup pour augmenter les apports de l'érotisme aux investissements des pulsions du moi.»<sup>11</sup>

La structure d'affrontement qui caractérise le rapport entre sensualité et tendresse est telle qu'elle peut conduire à un divorce d'avec soi-même : «Lorsque émane d'une personne une impression qui pourrait conduire à une haute évaluation, elle ne débouche pas sur une excitation de la sensualité mais sur une tendresse sans effets érotiques. La vie amoureuse de tels hommes reste clivée selon deux directions que l'art personnifie en amour céleste et amour terrestre (ou animal). Là où ils aiment, ils ne désirent pas et là où ils désirent ils ne peuvent aimer.»<sup>12</sup>

Freud s'approche ainsi d'une structure où sont incontestablement lisibles les effets attachés à la tendresse et à la sensualité. Remarquons d'ailleurs que, dans cette approche, la tendresse envisagée n'est pas située dans l'enfance, mais dans sa réapparition à partir de la puberté. Le clivage qui s'établit n'est d'ailleurs plus rapporté à ce qu'exige le courant libidinal pris en lui-même, mais à l'obstacle par lequel s'exprime un interdit imposé par la civilisation, l'interdit de l'inceste. Le seul moyen de contourner l'obstacle sera de «rabaisser» l'objet rencontré, afin d'éviter qu'il ne soit confondu avec un retour de la figure maternelle. Figure qui «apparaît volontiers à la pensée consciente des adultes comme une personnalité d'une pureté morale inattaquable»<sup>13</sup>. La tendresse qui s'exprime dans l'expérience adulte est certes connectée avec les figures inscrites dans l'enfance, mais le contexte à l'intérieur duquel elle se

---

<sup>9</sup> «Contributions à la psychologie de la vie amoureuse» in *La Vie sexuelle*, PUF, Paris, 1969, p.56. G.W. VII, p.79.

<sup>10</sup> *Ibid.* p.58.

<sup>11</sup> *Ibid.* p.57.

<sup>12</sup> *Ibid.* p.58-9.

<sup>13</sup> *Ibid.* p.51.

manifeste est spécifiquement adulte. On comprend la définition de la tendresse comme pulsion «à but inhibé». De plus, alors que, dans les *Trois Essais*, l'influence civilisatrice est rencontrée comme une «digue» créatrice d'obstacles responsables d'inhibitions, la fonction de l'obstacle est ici dialectisée :

«Il faut un obstacle pour faire monter la libido, et là où les résistances naturelles à la satisfaction ne suffisent pas, les hommes en ont, de tout temps, introduit de conventionnelles pour pouvoir jouir de l'amour»<sup>14</sup>.

Freud prend alors l'exemple du «courant (*Strömung*) ascétique du christianisme», courant qui «a créé pour l'amour un ensemble de valeurs psychiques que l'Antiquité païenne ne pouvait lui conférer»<sup>15</sup>. L'analyse qui est ici conduite concerne donc, non ce qui s'empare de l'enfant, mais ce qui se met en scène dans la sexualité adulte et dans les formations culturelles qu'elle engendre. L'accent est mis, non sur les manifestations pulsionnelles rencontrées dans leur surgissement, mais sur leur réinsertion tardive dans un complexe marqué par l'opération de la négation. Dans ce barrage dressé contre le risque de tendresse, le «*die Mutter ist es nicht*» qui préside à l'étude de «La Négation» est en travail ; travail qui parvient à réaliser des pontages et des reconversions entre l'infantile primaire et sa réémergence après coup : «Ce sont des efforts pour jeter un pont (*überbrücken*), au moins de façon fantasmatique, sur l'abîme qui sépare les deux courants de la vie amoureuse et pour faire de la mère, en la rabaisant, un objet de la sensualité»<sup>16</sup>. S'agit-il d'ailleurs d'un pontage ou d'une immolation à visée matricide ? Le matricide viserait alors à rendre possible l'approche d'une figure risquant de s'imposer comme impénétrable. Grâce au rabaissement dont elle ferait l'objet, la femme échapperait au statut de virginité irrédemptible.

Si, dans les textes sur le «rabaissement», textes centrés sur le destin masculin, on ne peut que rester

admiratif devant les ruses opérées par la civilisation afin d'établir un «pont» entre «les deux courants de la vie amoureuse», il n'est pas certain que l'enquête portant sur «la féminité» - qu'il s'agisse du chapitre des *Nouvelles Conférences* (1933) ou du texte de 1931 «Sur la sexualité féminine» - fasse apparaître des aménagements permettant à la femme d'aller au-delà de l'infantile. Les deux textes mettent l'accent sur les obstacles supplémentaires qui se mettent en travers du développement de la sexualité chez la fille : dans «Sur la sexualité féminine»<sup>17</sup>, Freud insiste, dès sa première phrase, sur le rôle de la tendresse infantile : «Dans la phase du complexe d'Œdipe normal, nous trouvons l'enfant tendrement attaché au parent du sexe opposé». Notons que la tendresse est ici attribuée aux deux sexes, alors que la reconstitution du parcours féminin pris en lui-même fait état de difficultés qui concernent aussi bien la tendresse à l'égard de la mère que l'attachement au père. Dans «La féminité», la tendresse intervient effectivement lorsqu'il s'agit de la petite fille mais, tout comme dans la précédente remarque concernant également le garçon, l'expression de ce courant est confiée, non à l'enfant, mais à ses parents : «Dans la disposition pulsionnelle aussi apparaissent des différences qui laissent pressentir l'être ultérieur de la femme. La petite fille est, en règle générale, moins agressive et rétive, elle se suffit moins à elle-même, elle semble avoir plus besoin d'une tendresse qu'on lui doit, et être, par là même, plus dépendante et plus docile»<sup>18</sup>. Se dégage ainsi une question que soulèvent également d'autres passages concernant la supposée tendresse infantile : l'enfant est-il source ou objet de la tendresse ?

La petite fille est-elle, plus ou moins que le garçon, préposée à la tendresse ? Freud ne mentionne aucune différence notable en ce qui concerne «les phases précoces du développement de la libido»<sup>19</sup>, mais tout change avec l'entrée dans la phase phallique : «Il nous faut maintenant recon-

---

<sup>14</sup> *Ibid.* p.63.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> *Ibid.* p.59.

<sup>17</sup> « Sur la sexualité féminine » in *La Vie sexuelle*, *op.cit.* p.139 .

<sup>18</sup> *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, Paris, 1984, p.158.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p.157.

naître que la petite fille est un petit homme »<sup>20</sup>. On retrouve alors un thème développé dans les *Trois Essais*, celui de la division en deux phases, mais il ne semble pas qu'on puisse apparier la dualité tendresse-sensualité, qui caractérise le parcours libidinal de chaque enfant - dans ce texte comme dans celui sur le rabaissement -, avec celle qui rythme le parcours féminin. Nous ne nous engagerons pas dans le repérage des différences de parcours qui caractérisent les deux évolutions, masculine et féminine ; ne sera pas non plus abordée la fonction remplie par la pensée de la castration dans son rapport avec l'entrée dans l'Oedipe ; nous nous contenterons de souligner une autre différence, celle qui concerne la localisation de la césure marquant le passage du tendre au sensuel : «La durée de cet attachement /à la mère/ avait été fortement surestimée. Dans plusieurs cas, il s'étendait jusque dans la quatrième année (...) et occupait ainsi une partie beaucoup plus longue de la floraison sexuelle précoce. En fait, il fallait admettre la possibilité qu'un certain nombre d'êtres féminins restent attachés à leur lien originaire avec la mère et ne parviennent jamais à le détourner véritablement sur l'homme».

Si intense que paraisse ce lien, il n'est pas certain qu'il corresponde parfaitement à ce qui relève de la «tendresse». Dès la première phase, préœdipienne, Freud insiste sur la bisexualité, «bien plus accentuée, dit-il, chez la femme que chez l'homme» (SF p.141). La petite fille peut donc se manifester active et revendicative à l'égard de sa mère ; la série de reproches qu'elle peut lui adresser entre en ligne de compte pour préparer, à la phase œdipienne, l'«orientation» (*Wendung*) vers le père, mais la possibilité d'une telle reconversion est compromise par le fait que la fille projetera sur son père les revendications et conflits qui nourrissent son rapport avec sa mère. Il est d'ailleurs curieux que, dans les *Nouvelles Conférences*, le terme d'«attachement tendre» n'apparaisse qu'en fin de parcours, lorsqu'il s'agit de récapituler la progression : C'est la phase du

tendre attachement précœdipien qui est décisive pour l'avenir de la femme»<sup>21</sup>. Ce «tendre attachement» à la mère permettra en effet à la fille de placer le rapport à l'homme sous le signe de la tendresse : «Mais un mariage n'est pas assuré avant que la femme ne soit parvenue à faire, du mari aussi, son enfant et à se comporter vis-à-vis de lui en mère»<sup>22</sup>.

Nous assistons d'ailleurs, dans l'étude du parcours féminin, à l'équivalent d'une mise en abyme, puisque la question de la féminité, question qui est en débat dans le texte, intervient lorsque est envisagé ce que la mère a donné à sa fille ; don peu satisfaisant, puisqu'il ne consiste que dans l'offre d'un équipement défectueux ; la vision d'une féminité placée essentiellement sous le signe du manque domine donc aussi bien le projet théorique que les rapports éventuels entre mère et fille avec la déception qui s'ensuit.

Rien d'étonnant à ce que l'entrée dans la phase qui s'ouvre, celle de l'attachement au père, soit présentée comme apportant un tel soulagement qu'elle risque de se transformer en havre terminal : «Pour la petite fille, la situation œdipienne est l'issue d'un développement long et difficile, une sorte de liquidation provisoire, une position de repos qu'on n'abandonne pas de sitôt, d'autant plus que le début de la période de latence n'est pas éloigné»<sup>23</sup>.

Curieusement, le réconfort apporté par l'orientation vers le père est presque confondu avec l'entrée dans la période de latence, comme s'il se faisait proche d'un début d'extinction modérée. Temps d'arrêt plus que mouvement de départ. L'image qui se dessine dans cette même page est celle d'un lieu qui s'annonce comme le terme d'un voyage : «Sous l'influence de l'envie du pénis, la petite fille est expulsée de la liaison à sa mère et elle se hâte d'entrer dans la situation œdipienne comme dans un port»<sup>24</sup>.

---

<sup>20</sup> « Sur la sexualité féminine », *op.cit.*,p.

<sup>21</sup> *Nouvelles Conférences*, *op.cit.* p.179.

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> *Ibid.* p.173.

<sup>24</sup> *Ibid.*

Le schéma qui était annoncé dans les *Trois Essais* concernant la progression tendresse-sensualité se trouve donc malmené lorsque est envisagé le parcours féminin. La période infantile, au lieu d'être globalement placée sous le signe de la tendresse, ne découvre cette modalité d'attachement que dans un temps second. Temps qui risque d'ailleurs de perdurer au-delà de l'enfance si on ajoute foi à la remarque de Freud : «Vous devez savoir que le nombre de femmes qui restent, jusqu'à une époque avancée, dans la tendre dépendance de l'objet paternel, et même du père réel, est très grand»<sup>25</sup>.

Le schéma ainsi suggéré n'est pas irrévocable ; l'accès à l'homme, soutenu par l'abandon clitoridien et la découverte du vagin, ne peut être dit condamné. Il s'avère néanmoins risqué et, dans l'accentuation, chez la femme, du courant tendre, on peut lire un doute quant à la possibilité féminine d'un accès à la sensualité.

*La progression comme liée à une perte.*

Le déséquilibre qui affecte le développement allant de la tendresse à la sensualité est peut-être accentué par le fait que la métaphore disant la place attribuée au père, le havre, reprend à son compte une figure spatiale qui n'est pas sans rappeler les premières appréhensions freudiennes de l'espace féminin. Pour faire droit à cette perspective, il est possible d'élaborer une démarche qui, tout en gardant le thème d'une réunion entre la sensualité adulte et une puissance d'enfance, déploie une progression qui fasse apparaître, dans ce qui s'annonce à son terme, un double destin, conjuguant le gain et la perte. Partant de cet autre modèle, on pourra revenir à ce qui reste difficilement inscriptible dans la progression proposée par les *Trois Essais*.

Lorsque, dans une longue note de *Malaise dans la civilisation*, Freud analyse le processus de verticalisation chez l'homme, il repère à la fois le mouvement d'élévation et de progrès et la situation de détresse qui en résulte pour l'homme : son membre sexuel devient «visible et requérant une protec-

tion» ; d'où l'entrée dans une situation de risque et de perte. La perte concerne essentiellement le rapport à une sensualité pouvant s'exercer dans la proximité avec le sol :

«Cette transformation se rattache avant tout à l'effacement des sensations olfactives par l'entremise desquelles le processus menstruel exerçait une action sur l'âme masculine. Le rôle des sensations olfactives fut alors repris par les excitations visuelles qui, à l'inverse des sensations olfactives intermittentes, furent à même d'exercer une action permanente.»<sup>26</sup>

Alors que la progression analysée dans les *Trois Essais* décrit un mouvement en direction de l'accès à la sensualité érotique, la métamorphose commandée par le progrès civilisateur entraîne une perte située dans le registre de la sensorialité ; tel est l'effet du «refoulement organique», au terme duquel l'olfactif, connecté aussi bien à l'odeur féminine qu'à l'excrémentiel, est déclaré *verwerflich*, terme qui a la même racine que *Verwerfung* et peut signifier «condamnabile». Dans cette perspective, l'accès aux développements libidinaux est contraint d'aller en sens inverse de celui que promeut le courant civilisateur.

Le recours à l'analyse que Freud consacre à l'Homme aux loups permet de saisir sur le vif le phénomène de refoulement qui s'exerce à l'égard des domaines qui, dans la conquête de la verticalité, doivent se voir relégués dans les contrées inférieures. Le loup décrit par Freud présente en effet une anatomie étrange. Il apparaît lorsque Freud mentionne la réaction du patient à l'«image d'effroi» que lui présente sa sœur : «Sa sœur aînée, qui lui était très supérieure, avait coutume de le taquiner en mettant sous ses yeux, sous n'importe quel prétexte, précisément cette image, sur quoi il se mettait à pousser des cris d'épouvante. Sur cette image, le loup se dressait, une patte avancée, les griffes dehors et les oreilles pointées.»<sup>27</sup>

L'allemand rend mieux compte du vecteur principal, vecteur phallique, à partir duquel s'organise cette image : «*Auf diesem Bild, stand der Wolf,*

<sup>25</sup> *Ibid.* p.160.

<sup>26</sup> *Malaise dans la civilisation*, PUF, Paris, p.49. G.W. XIV, p.458-9.

<sup>27</sup> *L'Homme aux loups*, PUF, Paris, 1947, p.28. G.W. XII, p.56..

*aufrecht, mit einem Fuss ausschreitend, die Tatzen ausgestreckt und die Ohren aufgestellt*» (G.W. XII, p.56).

Scansion du *aus* et du *auf* ; le loup est dressé, faisant sortir de lui tout ce qui peut se manifester comme pointu. Cette description n'est pas isolée ; elle intervient à trois reprises dans le texte, offrant toujours la même surabondance de signes renvoyant à une érection multipliée des divers lieux du corps, mais sans jamais mentionner ce qui, chez tout enfant passionné de contes, représente l'essentiel du loup, sa gueule. J'avoue ma réaction immédiate : sachant que Serguéï avait rédigé un texte où il développait sa propre histoire, j'étais d'emblée certaine d'y retrouver cette gueule supprimée par Freud. Le recueil *L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même* m'offrit cette occasion et j'eus également besoin du texte allemand. Le fragment tranché se retrouvait effectivement intact dans le récit du patient : «Quand elle /la sœur/ enleva cette feuille de papier, je vis, au lieu d'une jolie petite fille, un loup qui se tenait debout et ouvrait tout grand sa gueule (*seinen Rachen*) pour dévorer le Petit Chaperon Rouge. Je me mis aussitôt à crier et j'eus un véritable accès de rage.»<sup>28</sup>

Saluons le retour de cette gueule tranchée par Freud. Les deux descriptions offrent en effet deux lectures différenciées des directions motrices inhérentes à la figure du loup. D'un côté, fête d'une érection répandue dans les divers lieux du corps, de l'autre, une gueule béante. Gueule d'autant plus ouverte que, dans la suite de l'histoire, elle va avaler grand-mère et enfant et, dans l'une des versions données par les frères Grimm, se trouver prolongée par un ventre parturient. Nous retrouvons la métaphore autour de laquelle Freud et Fliess se rencontrèrent. Les questions qui trouvent leur origine, chez Serguéï, dans la présentation de l'image, concernent effectivement la possibilité, pour l'homme, de devenir lui-même ventre avaleur : « Le loup était-il alors un être féminin ou des hommes pouvaient-ils également avoir des enfants dans

leur corps ? Ce n'était pas encore décidé (*entschieden*) à cette époque »<sup>29</sup>.

Si on fait communiquer la note freudienne sur le « redressement » et la description du loup, on peut mesurer l'étendue de la perte commandée par le passage de l'olfactif au visible. La gueule est en effet située dans les parages de sensations pouvant être renvoyées à l'archaïque : goûter, avaler, flairer ; sensations qui, par la grâce du redressement civilisateur, sont menacées de basculer dans les fosses du *verwerflich*. S'impose alors le recours au thème d'une confluence souhaitée entre courant infantile, la tendresse, et courant plus tardif. La sensualité rend alors possible l'inscription du travail analytique sur un autre vecteur que celui qui conduit au redressement. Redressement risquant de condamner à l'oubli l'oral et le viscéral lié au matriciel.

#### *La Rückbildung féminine, un recours ?*

La tentative d'effectuer une confluence entre mouvements efficaces dans l'enfance et manifestations érotiques n'apparaissant qu'avec la puberté passe par une métaphore qui indique un autre rassemblement que celui qui est en travail dans la synthèse censée agissante lors de la puberté. Le texte sur le rabaissement propose la figure du pont pour réunir deux courants que sépare la «période de latence» : «Ce sont des efforts pour jeter un pont (*überbrücken*), au moins de façon fantasmatique, sur l'abîme (*die Kluft*) qui sépare les deux courants de la vie amoureuse et pour faire de la mère, en la rabaisant (*durch Erniedrigung*), un objet de sensualité.»<sup>30</sup>

Rabaïsser : ne retrouve-t-on pas, mais sur le mode inversé, la figuration agissante dans le thème du redressement civilisateur ? La notion de tendresse est d'ailleurs également placée, tout comme la féminité, sous le signe du négatif. Dans la même page, Freud parle d'une «tendresse sans effets érotiques». Les analyses des *Trois Essais* soulignent, dans la tendresse, l'impuissance à permettre «le rassemblement de tous les désirs sur un seul objet».

<sup>28</sup> *L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, Gallimard, Paris, 1981, p.24. *Der Wolfsmann vom Wolfsmann*, S.Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1972, p.22.

<sup>29</sup> *Ibid.* p.187.

<sup>30</sup> *La Vie sexuelle*, *op.cit.* p.59. G.W. VIII, p.83.

Or l'insistance sur le négatif est particulièrement patente lorsque, dans ce texte, Freud aborde la différence qui affecte, à la puberté, le développement libidinal de chaque sexe. Je poursuis la citation mentionnée dans le début de ma démarche : «Celui de l'homme est le plus logique (*konsequenter*) et aussi le plus accessible à notre entendement, alors que celui de la femme va subir une sorte d'involution (*Rückbildung*). La normalité de la vie sexuelle n'est garantie que par l'exacte convergence des courants dirigés tous deux vers l'objet et le but sensuel, dont le premier renferme ce qui subsiste de la prime floraison infantile de la sexualité. C'est comme lorsqu'on perce un tunnel des deux côtés à la fois»<sup>31</sup>.

Notons la transformation qui s'effectue au niveau de la métaphore qui indique la stratégie visant «l'exacte convergence» ; il ne s'agit plus de travailler dans les hauteurs, comme dans le projet d'«*überbrücken*», mais d'attaquer la chose à la base, de «percer». Pour cette opération hardie, Freud va convoquer une stratégie sexuelle à laquelle le petit garçon, dans le fantasme, avait recours : «percer un trou quelque part». La définition du plaisir repose d'ailleurs sur la même métaphore - la décharge - que celle qui concerne à la fois l'opération masculine et la visée liée au principe de plaisir : «Le nouveau but sexuel consiste chez l'homme dans la décharge (*Entladung*) des produits sexuels, il n'est nullement étranger au but plus ancien qui était d'atteindre le plaisir ; bien au contraire, l'apogée du plaisir est lié à cet acte terminal du processus sexuel»<sup>32</sup>.

La fonction assignée à la décharge est liée à la façon dont est décrite la situation qui précède immédiatement le moment évacuateur, le «sentiment particulier de tension». Or, dans l'insertion de la tension à l'intérieur du cycle du plaisir, Freud se heurte à une question qui fera naître, dans la tentative de faire converger les courants, l'équivalent d'un tourbillon : «Le caractère de tension de l'état d'excitation sexuelle pose un problème dont la résolution serait aussi difficile qu'importante pour

l'interprétation des processus sexuels. Malgré toutes les divergences d'opinion qui règnent en psychologie sur la question, je dois maintenir qu'un sentiment de tension comporte nécessairement un caractère de déplaisir (...). Mais, si l'on range la tension de l'état d'excitation sexuelle parmi les sentiments de déplaisir, on se heurte au fait que cette tension est indubitablement ressentie comme plaisir. (...) Comment, dès lors, accorder cette tension déplaisante et ce sentiment de plaisir ? »<sup>33</sup>.

Ce qui est ici remis en question touche à l'un des principes posés à la base du fonctionnement psychique, ce principe de plaisir auquel «Pulsions et destins des pulsions» assigne la tâche d'une *Reizbewältigung*, d'un «domptage de l'excitation». Faut-il alors «dompter» ce que les *Trois Essais* présentent comme «la tension de l'état d'excitation sexuelle» ? Domptage que le texte ne parvient pas à effectuer puisque cette même tension peut s'inscrire aussi bien comme plaisir - elle est «ressentie» comme telle - que comme déplaisir, comme le veut la logique liée au principe.

Or c'est dans cette expérience d'écartèlement théorique que Freud, sans chercher explicitement à établir une différence entre masculin et féminin, propose néanmoins l'exemple d'une expérience traversée par une femme, puisqu'il s'agit de réagir au toucher affectant «la peau des seins» : «... quand, par exemple, chez un individu qui n'est pas excité sexuellement, une zone érogène, telle que la peau des seins chez une femme, est excitée par des caresses. Cet attouchement provoque à lui seul un sentiment de plaisir, mais, en même temps, il est plus que tout autre propre à éveiller l'excitation sexuelle, laquelle réclame un supplément de plaisir (*ein Mehr von Lust*). Comment le plaisir ressenti peut-il engendrer le besoin d'un plus grand plaisir ? Voilà justement le problème»<sup>34</sup>.

N'est-ce pas en cela que consisterait la *Rückbildung* féminine, capable de mettre en échec ce qui est présenté comme le principe

---

<sup>31</sup> *Trois Essais sur la vie sexuelle*, op.cit.,p.143-4.

<sup>32</sup> *Ibid.*,p.144

<sup>33</sup> *Ibid.*p.146-7 ;

<sup>34</sup> *Ibid.*,p.147-8.



régulateur du psychisme ? La femme se manifesterait comme fonctionnant à l'envers de la vectorisation attribuée à la régulation psychique, vectorisation faisant de l'éjection au dehors, de la «décharge», la finalité ultime du psychisme. Finalité à laquelle obéirait le fonctionnement masculin, faisant coïncider «plaisir final» et plaisir de décharge : «Ce plaisir final est le plus élevé en intensité et diffère dans son mécanisme de ceux qui l'ont précédé. Il est entièrement provoqué par soulagement (*Entlastung*), entièrement plaisir de satisfaction, et avec lui s'éteint temporairement la tension de la libido»<sup>35</sup>.

Si tel est le but ultime de toute expérience libidinale, on comprend que le régime féminin soit placé sous le signe de l'inconséquence, puisque l'excitation s'y dévoile comme attente d'un accroissement de cette même excitation. Plus on comble la femme, plus on la creuse, ce qui nous reconduit au tonneau des Danaïdes. Freud parvient toutefois à maîtriser cette apparente inconséquence en rattachant les deux temps de l'expérience à l'écart qui s'inscrit entre tendresse et sensualité : «Le premier (plaisir engendré par l'excitation) peut être légitimement désigné comme *plaisir préliminaire*, par opposition au *plaisir terminal* ou plaisir de satisfaction de l'excitation sexuelle»<sup>36</sup>.

Le plaisir «terminal» offre-t-il néanmoins le même visage chez l'homme ou chez la femme ? Il me semble que l'ouverture sur une temporalité insoumise, n'obéissant pas à la succession excitation-décharge, pourrait s'éclairer en se trouvant rapportée à un autre champ, celui qui caractérise la jouissance esthétique. Freud y distingue en effet une «prime de plaisir» qui permet l'allumage d'une jouissance plus énigmatique : «Nous autres profanes, nous avons toujours été très curieux de savoir où cette singulière personnalité, le créateur littéraire, va prendre sa matière (...) et comment il parvient à tellement nous saisir, à provoquer en nous des émotions (*Erregungen*) dont nous ne nous serions peut-être même pas crus capables.»<sup>37</sup>

Nous retrouvons ici une expérience qui déborde toute tentative d'anticipation et de maîtrise. Si maîtrise il y a, il s'agit de celle qu'exerce sur nous l'oeuvre d'art, oeuvre qui, telle la statue de Moïse visitée par Freud, est rencontrée dans son pouvoir d'*überwältigen* («terrasser») celui qui se laisse «saisir» par elle ; elle provoque, non une quelconque évacuation, mais la ressaisie de ces *Erregungen* («émotions») révélant l'insu de soi.

L'art peut ainsi se trouver à l'origine d'une expérience consistant en l'advenue de soi-même - le contraire de cette *aphanisis* qui représentera, pour Jones, ce qui s'oppose à la jouissance féminine, jouissance centrée sur l'apparition, sur la révélation de soi. On est du même coup invité à rencontrer le champ culturel comme capable de provoquer l'équivalent de l'expérience parturiente correspondant à l'attente que Freud tournait vers Fliess. Expérience qui peut soit se donner, soit se refuser et par laquelle s'opèrent des retrouvailles avec la figure du *Urheber*, du père séducteur, situé aussi bien du côté du papal - «*habemus papam* !» - que du côté du luciférien. Le propre d'une telle expérience est bien de désorienter fondamentalement toute forme d'attente, donc tout lien entre anticipation et réalisation. Par rapport à ce tourbillon qui s'installe à l'intérieur de l'expérience de séduction, expérience imposant une *Rückbildung* de la temporalité, le souci de Freud sera peut-être de poser au cœur du psychisme un principe qui, contrairement à ce qu'impose l'expérience de plaisir, réhabilite le droit à l'anticipation et à la maîtrise. Maîtrise offrant un visage renversé par rapport à ce qui s'est profilé dans ce que Freud assigne au «ressenti».

La théorisation concernant le plaisir serait donc moins à entendre comme mise en forme de l'expérience traversée que comme mise en garde contre la désorientation - si ravissante soit-elle - qui peut être imposée à l'enfant lors d'une expérience de rapt. Elle serait ainsi dictée par cet enfant mort qui brûle pour intimer au *Urheber* le devoir qui est le sien : permettre à l'enfant, grâce à l'interdit qui doit le protéger, de s'approprier le champ de la

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>37</sup> « Le créateur littéraire et le rêve éveillé » in *L'Inquiétante étrangeté et autres effets*, Gallimard, Paris, 1985, p.33. G.W. VII, p.213.

tendresse. Lorsque, dans *Totem et tabou*, Freud analyse ce devant quoi s'exprime la *heilige Scheu* (traduit par terreur sacrée, bien que le terme de *Scheu* indique aussi une attitude faite de crainte ou de respect humain) qui conduit à l'interdit de l'inceste, il désigne ainsi les personnages qui suscitent cet interdit : «les rois, les prêtres, les nouveaux-nés».

On est ainsi conduit à valoriser, non seulement le *Ich*, mais également ces tentatives de pontage qui confèrent au psychisme une structure bifocale. Ce qui ouvre sur une perspective autre que celle qui met l'accent sur la seule identification ; c'est moins l'autre que certaines modalités du rapport à l'«Autre préhistorique» qu'il s'agit d'intérioriser.

Travail qui va reposer sur cette réceptivité au sensoriel, réceptivité insatiable qui préside au «*Mehr von Lust*» inhérent à la *Rückbildung* féminine. Ce «plus de plaisir» peut, dans certains tournants, animer le travail analytique en intensifiant l'attention portée non seulement au sensuel, mais aussi au sensoriel : deux traductions possibles de *sinnlich*. Je renverrai pour finir au texte «Sur les souvenirs-écrans» et à la question de savoir où est l'amour, question à laquelle il est répondu : «dans la couleur».

#### *De la jouissance esthétique à la jouissance féminine*

L'aporie qui, dans le parcours des *Trois Essais*, est attachée à la jouissance féminine gagnerait à se trouver mise en parallèle avec la question de l'action (*Wirkung*) produite par l'artiste sur la psyché . En effet, pour désigner les modalités différenciées avec lesquelles est abordé le «sentiment de plaisir» (*Lustgefühl*) procuré par l'artiste, Freud fait l'hypothèse de processus qui ne sont pas sans parenté avec ceux qu'il postule quand il tente de spécifier l'attente féminine d'un «plus de plaisir» ; dans un cas comme dans l'autre, il s'agira de déterminer l'efficacité d'un «plaisir préliminaire» (*Vorlust*).

Est-ce un hasard si, dans le texte sur le créateur littéraire, Freud va se livrer, pour analyser la *Wirkung* propre au créateur, à une différenciation également temporelle ? Il est vrai que l'effet produit par

l'œuvre pose des problèmes analogues à ceux qu'offre le «sentiment de plaisir» féminin. Une stratégie d'initiation semble s'imposer, que Freud nommera «prime de séduction» ou «plaisir préliminaire». Pourquoi faudrait-il aménager un temps introductif pour permettre l'éclosion d'un plaisir qui soit porteur d'un effet plus globalisant ? Dans les premières lignes du texte sur le «créateur littéraire», Freud fait état de sa perplexité devant ce que l'artiste est capable d'éveiller en nous : «Nous autres profanes, nous avons toujours été très curieux de savoir où cette singulière personne, le créateur littéraire, va prendre sa matière (...), et comment il parvient, par elle, à provoquer en nous des émotions (*Erregungen*) dont nous ne nous serions peut-être même pas crus capables.»<sup>38</sup>

L'expérience inhérente à cette forme d'*Erregung* (traduite tantôt par excitation, tantôt par émotion) est tout le contraire, bien que les termes allemands aient des significations proches, de celle qui est initiée par l'entrée en scène du *Reiz*. Le *Reiz*, posé comme premier temps du réflexe, semble suggérer une agression sensorielle qu'il s'agirait de «décharger» (*abführen*), ou d'«éconduire» selon la nouvelle traduction. Il en va tout autrement avec l'*Erregung* qui, soit dans l'expérience esthétique, soit dans le jeu sexuel, constitue un moyen pour se réapproprier des zones non apprivoisées, zones provoquant des réactions « dont nous ne nous serions pas crus capables (*fähig*) ».

Sans doute est-ce l'analyse des réactions paradoxales provoquées par la contemplation de la statue de Moïse qui permet le mieux de saisir et d'articuler l'une à l'autre les réactions de défense au-delà desquelles se profile un effet de jouissance imprévisible. Effet dont Freud va personnellement témoigner en parlant de sa rencontre avec le *Moïse* de Michel-Ange :

«Les œuvres d'art n'en exercent pas moins sur moi un effet puissant. J'ai été ainsi amené à m'attarder longuement devant elles, et je voulais les appréhender à ma manière, c'est-à-dire me rendre compte de ce par quoi elles font effet (*wodurch sie wirken*). Dans les cas où je ne le peux pas, par exemple pour la musique, je suis presque

---

<sup>38</sup> « Le créateur littéraire et la fantaisie » in *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p.33.

inapte à la jouissance (*genussunfähig*). Une disposition rationaliste ou peut-être analytique regimbe alors en moi, refusant que je puisse être pris (*ergriffen*) sans en même temps savoir pourquoi je le suis et ce qui me prend ainsi.»<sup>39</sup>

L'analyse est scandée par un signifiant, *greifen* (saisir), qui semble indiquer un vécu de démission. Un jeu violent semble se mettre en place dans lequel l'artiste, tel le Roi des Aulnes, doit avoir le dessus. Acceptant le risque d'une traversée d'impuissance, Freud prend à bras le corps la version la plus paradoxale du phénomène qui s'empare de lui. Il se fait «attentif au fait apparemment paradoxal que justement quelques-unes des créations artistiques les plus grandioses et les plus subjuguantes (*überwältigendsten*) restent opaques à notre entendement. On les admire, on se sent dominés (*bezwungen*) par elles, mais l'on ne saurait dire ce qu'elles représentent.»<sup>40</sup> Tout en s'interrogeant pour savoir si la corrélation qui lui semble agissante est également repérée par d'autres chercheurs, Freud radicalise le paradoxe qui se présente à son esprit : «une telle perplexité de notre entendement compréhensif serait peut-être une condition nécessaire pour que se produisent les effets les plus élevés qu'une œuvre d'art est censée susciter.»<sup>41</sup>

Il est curieux que certains termes employés soient identiques à ceux qui scandent le texte écrit peu de temps après celui qui porte sur la statue de Moïse : «Pulsions et destins des pulsions». C'est alors le principe de plaisir lui-même qui est censé exercer la fonction qui, dans le texte consacré à l'art, est confiée à l'image de Moïse : «terrasser les excitations» (*reizbewältigen*). Nous sommes ainsi confrontés à deux versions antithétiques des effets du plaisir : soit mettre fin à l'excitation alors dénommée *Reiz*, soit éveiller des excitations nommées *Erregungen*, par lesquelles on se sente terrassé, dominé. La situation de celui qui s'abandonne à la contemplation d'une œuvre ne serait d'ailleurs pas sans analogie avec ce que, dans le texte de «Pulsions», Freud attribue à la position masochiste,

capable de «jouir-avec» (*mitgeniessen*) le partenaire sadique ? Le terme de *mitgeniessen*, littéralement «co-jouir», permettrait d'expliciter ce qui est annoncé au début du texte sur Moïse, lorsque le maître confesse la possibilité de se trouver *genussunfähig*, «inapte à jouir». Il est donc bien question de jouissance (*Genuss*) et pas seulement de plaisir ou de satisfaction.

Lorsque, dans l'analyse de cette expérience en deux temps consacrée par Freud à l'écart qui s'ouvre, chez la femme, entre le «plaisir préliminaire» (*Vorlust*) et le plaisir abyssal attendu dans la recherche d'un «plus de plaisir», ne rencontre-t-on pas les conditions temporelles qui seront découvertes, dans leur effet de vertige, à propos de la jouissance (*Genuss*) esthétique ? Sans doute est-il révélateur que, dans l'un et l'autre textes, la passion analytique soit amenée à faire l'épreuve des limites de son propre pouvoir «compréhensif». Dans ces deux processus, la temporalité qui sert de cadre est celle d'une expérience analogue à une traversée plutôt qu'à un simple état.

#### *La structure d'écart où advient la tendresse*

Proximité de l'effroi et de la jouissance abyssale : un écart analogue se dessine lorsque, dans les *Trois Essais*, Freud dénote les conditions qui, dans le rapport entre mère et nourrisson, rendent indissolublement dépendantes l'une de l'autre la tendresse et la retenue. Une retenue qui est d'ailleurs postulée d'emblée, avant d'être décrite au niveau de l'expérience : «La mère serait probablement effrayée (*erschrecken*) si on lui expliquait qu'avec toutes ses marques de tendresse elle éveille la pulsion sexuelle de son enfant et prépare son intensité future. Elle considère ses actes comme 'pur' amour asexuel, puisqu'elle évite soigneusement d'apporter aux parties génitales plus d'excitations qu'il n'est indispensable pour les soins corporels.»<sup>42</sup>

Bien que, dans les lignes qui précèdent, Freud ait déclaré que la mère prend l'enfant «tout à fait clairement comme substitut d'un objet sexuel à part entière», il n'est pas certain que ces affirma-

---

<sup>39</sup> « Le Moïse de Michel-Ange » in *L'Inquiétante étrangeté*, *op.cit.*, p.87.

<sup>40</sup> *Ibid.* p.87-88.

<sup>41</sup> *Ibid.* p.88.

<sup>42</sup> *Trois Essais*, *op.cit.* p.116.

tions puissent être reçues dans leur radicalité. Les commentateurs ont souvent rapproché ce texte de celui dans lequel Freud imagine la scène qui s'entrevoit dans l'enfance de Léonard de Vinci. L'enveloppement maternel s'y fait d'autant plus captateur que la mère y est campée comme «la pauvre mère abandonnée», donnant à son enfant tout l'amour qu'elle aurait aimé recevoir du père. Dans le texte des *Trois Essais*, la situation mise en scène est plus nuancée, dans la mesure où elle s'ordonne autour de polarités antithétiques ; si offert qu'il soit à sa mère, l'enfant peut rester protégé par le caractère biface du mouvement que celle-ci lui adresse : une tendresse endiguée par l'«effroi» qui reste présent à l'arrière-plan.

Lorsque la recherche conduite sur la tendresse s'inscrit dans un cadre théorique à l'intérieur duquel ce courant est posé comme l'un des termes d'un binôme où se logent deux vecteurs antithétiques - la sensualité et la tendresse -, elle est habituellement invitée à situer cette tension dans l'entre-deux qui se creuse entre ces deux vecteurs. Or, dans la démarche effectivement suivie par Freud, le cadre dualiste posé au départ a tendance à se déplacer pour habiter chaque expérience envisagée séparément. La tendresse n'est ainsi rendue possible que par le métissage qui s'avère opérant à l'intérieur d'une gestualité à la fois érotique et pudique.

Or le jeu intellectuel au sein duquel Freud introduit le couple tendresse-sensualité impose sans doute une stratégie particulièrement complexe, du fait que l'analyse se trouve confrontée à des thématiques gravitant autour du maternel et du féminin. Souvenons-nous du caractère non «conséquent» attribué à la finalité dans laquelle est censée s'insérer la stratégie féminine dans son énigmatique rapport au plaisir. Il faudra attendre un contexte dominé par la question du masochisme pour que cet abord du problème se trouve lui-même remis en question.

*L'étrange rencontre de la Rückbildung féminine avec l'éventuel masochisme*

Allumer, apaiser : l'effet paradoxal qu'attribue Freud aux gestes d'une mère soignant son enfant

tout en évitant «d'apporter aux parties génitales plus d'excitations (*Erregungen*) qu'il n'est indispensable pour les soins corporels » n'est pas sans nous reconduire à la double visée par laquelle la femme dont on caressait le sein était censée connaître une satisfaction conçue comme apaisement et n'en réclamait pas moins «un supplément de plaisir». C'est en effet en ce lieu théorique que s'affrontaient la prise en compte du principe de plaisir comme «maîtrise de l'excitation» et l'expérience féminine venant contredire l'exigence logique émise par le principe. Or la séduction maternelle ne se retrouverait-elle pas prise dans le même étai ?

Il faudra attendre que soit envisagée une autre donnée «énigmatique», celle du rapport entre principe de plaisir et masochisme, pour que la rigidité avec laquelle était défini le principe en question soit interrogée. Alors que le texte des *Trois Essais* se contentait de souligner l'inconséquence, Freud remet en question, en abordant «Le problème économique du masochisme», la visée univoque attribuée au principe «qui domine tous les processus psychiques» : «Nous avons, on s'en souvient, compris le principe qui domine tous les processus psychiques comme un cas particulier de ce que Fechner nomme *tendance à la stabilité* et attribué de la sorte à l'appareil psychique le dessin de réduire à rien la somme d'excitation (*Erregungssumme*) qui afflue en lui ou du moins de la maintenir aussi basse que possible. Pour cette tendance supposée, Barbara Low a proposé le nom de principe de Nirvâna, et nous l'acceptons. Mais c'est inconsidérément que nous avons identifié le principe de plaisir-déplaisir avec ce principe de Nirvâna. Tout déplaisir devrait donc coïncider avec une élévation (*Erhöhung*), tout plaisir avec un abaissement (*Erniedrigung*) de la tension d'excitation présente dans le psychisme, le principe de Nirvâna (et celui de plaisir, réputé identique à lui) se tiendrait totalement au service des pulsions de mort.»<sup>43</sup>

Un masque vient de tomber, celui qui attribuait au principe de «plaisir» une fonction que, attentif à la rectification apportée par une voix féminine, Freud attribue plus lucidement aux pulsions de mort.

---

<sup>43</sup> «Le problème économique du masochisme» in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF p.287-8.

Dans cette nouvelle perspective, c'est la fonction que les Trois Essais attribuaient à la réaction féminine - perturber le modèle d'un plaisir vécu comme extincteur - qui permet de réinsérer une mobilité, l'attente d'un «plus de plaisir», dans la définition d'un plaisir ne connaissant comme finalité que la fin, la décharge de l'excitation. C'est en effet un tel retour au calme qui était rangé du côté masculin. La Rückbildung, orientée vers l'attente d'une nouvelle immersion sensorielle caractéristique du féminin échapperait-elle ainsi au reproche d'inconséquence ? Dans le remaniement théorique auquel se livre Freud, le «plaisir terminal» masculin cesse de servir de modèle à l'expérience sexuelle et Freud se livre à un réaménagement de la théorisation se donnant pour tâche de saisir les rapports entre le phénomène de l'excitation et celui du plaisir sexuel. Ce qui était, dans un premier temps, versé au compte de l'inconséquence féminine, permet d'introduire, dans le texte sur le masochisme, une temporalité vivante, mouvante : «Plaisir et déplaisir ne peuvent

donc pas être rapportés à l'accroissement ou à la diminution d'une quantité que nous appelons tension d'excitation (...). Il semble qu'ils ne dépendent pas de ce facteur quantitatif, mais d'un caractère de celui-ci, que nous ne pouvons désigner que comme qualitatif.(...) Peut-être s'agit-il du rythme, de l'écoulement temporel des modifications, des montées et des chutes (*Steigerungen und Senkungen*) de la quantité d'excitation ; nous ne le savons pas.»<sup>44</sup>

N'y a-t-il pas quelque ironie dans le fait que, soucieux de prendre acte d'un rapport au plaisir dont il avait d'abord interrogé l'étrange version féminine, Freud, pour caractériser le plaisir en général, ait recours à des tournures figuratives - montées et chutes - qui nous reconduisent droit à une sexualité masculine placée sous le signe du mythe d'Icare ? Il est vrai qu'Icare ne saurait représenter le masculin paternel ; il est de part en part fils de son père et sans doute convient-il de considérer avec tendresse la mésaventure qui lui advint.

---

<sup>44</sup> «Le problème économique du masochisme» *op.cit.* p.288.

# *Le sexe dans la bouche*

Jean-Claude Lavie

Sur le thème des courants sexuels, votre très vénérable doyen<sup>1</sup> va vous soumettre quelques réflexions, parfois peu convenables, en vue de faire apparaître une disposition de l'analyste vouée à lui rester secrète.

Pour cela, allons jusqu'au... Viêt Nam où, en 1990, quinze ans après le conflit américain, parut un roman intitulé *Le Chagrin de la guerre*. Le héros, Kièn, de retour à la vie civile, reste sous l'emprise de ce qu'il a enduré, des événements et, pire, de lui-même. Pour se libérer, il compose, feuillet après feuillet, un bouleversant manuscrit sur la guerre.

L'ouvrage a la forme singulière d'un manuscrit rédigé par un de ses personnages à l'attention d'un autre de ses personnages. C'est ce second personnage qui donnera le manuscrit à connaître après l'avoir secrètement remanié. Il en résulte que la lecture du texte ne permet pas de démêler la part qui revient à chacun d'eux. Notre clinique psychanalytique ne nous inflige-t-elle pas un semblable embarras ? Est-il possible de déceler ce qu'introduit l'analyste dans sa présentation d'un cas ? Dans ce qu'il expose, comment répartir ce qui est rapporté ? Autrement dit, peut-on extraire l'objet présenté de sa présentation ? Sinon, est-on voué, comme dans le roman, à ne pouvoir attribuer à qui revient la part qui le concerne ? Cette insidieuse confusion serait-elle absente du discours de nos propres patients, du fait que nous l'entendons directement ? Dans ce qui nous parvient du divan, sommes-nous à même de démêler ce qui est introduit par notre écoute ? Que serait un patient si son analyste n'y observait pas ce qu'il lui incorpore ?

Une critique du roman, Mme Cam-Thi Doan, en parle ainsi :

*Dès les premières pages, il brise le fil traditionnel de l'histoire, bouleverse le temps, déboussole l'espace en dépit de toute logique, casse toute construction et livre les personnages au hasard. Les faits passés sont revisités en fonction du moment. Il existe alors au moins deux «moi» chez la même personne : celui d'autrefois qui les a vécus et celui d'aujourd'hui qui les rapporte et les interprète. Les souvenirs apparaissent à travers une superposition d'impressions différentes, voire contradictoires.*

Reconnaissez que cela décrit parfaitement ce que peuvent avoir de discontinu les associations libres, et tout autant leur duplicité, entre le contenu qu'elles évoquent, parfois ancien ou imaginaire, et la visée de leur formulation, forcément actuelle et concrète. Rapporter le passé à son évocation, tout Freud est là. L'écrivain espagnol José Carlos Somoza oppose dans une remarquable formule l'Histoire et le Passé : «L'Histoire a déjà eu lieu, écrit-il, le Passé est en train de se produire.»

En étiquetant «discours analytique» les associations dont on lui fait part, l'analyste leur confère une intentionnalité que, sans trop d'ambages, il attribue à son patient. Il sait pourtant que le patient est inconscient de cette intentionnalité, simple présomption de la théorie du transfert.

L'analyste, en se fondant sur ce qu'il entend de ce qu'il entend, façonne un interlocuteur aussi véritable qu'insaisissable qui constitue son patient et qu'il est seul à pouvoir discerner comme tel. Toute autre personne n'aura à en connaître que par lui. Les remarques que pourrait lui faire un tiers, par exemple un superviseur, ne peuvent porter que sur ce que lui, le supervisé, lui expose. On n'imagine pas ledit superviseur convoquant le patient, et encore moins ce qu'il pourrait en faire.

<sup>1</sup> Le texte que l'on va lire a fait l'objet d'une présentation en décembre 2008 devant l'Association psychanalytique de France, au cours des Entretiens de l'APF dont le thème était *Les courants sexuels*.

Il reste que la notion de «discours analytique» attribuée à la survenue de la parole du patient un dessein dont celui-ci n'a pas conscience, tout en étant paradoxalement considéré comme porteur des intentions que ce dessein lui confère. Le patient sait bien que, dans sa parole, quoi qu'elle formule, l'analyste entendra cette dynamique inconsciente. Il le sait d'autant mieux qu'il vient pour ça, même s'il l'oublie dès qu'il ouvre la bouche. Et, effectivement, c'est l'analyste qui, en recevant sa parole, décidera du sens de sa survenue.

Dans le duo patient-analyste, il est difficile de démêler ce qui émane de l'un ou de l'autre, comme il est difficile de déterminer qui détient l'emprise sur la situation. Une anecdote évoque cette ambiguïté dans la double attente du progrès de la cure. L'anecdote est celle de deux amis qui sortent d'une boîte de nuit assez éméchés, montent en voiture et s'en vont. Au bout d'un moment, l'un reproche à l'autre : « Dis donc, ça n'avance pas très vite ! » «Excuse-moi, répond l'autre, je croyais que c'était toi qui conduisais.»

Peut-être apparaît-il qu'en solidarissant ainsi patient et analyste, je m'approche de la question des courants sexuels. Ces courants m'ont surtout retenu par les modalités de leur saisie et par leur usage clinique. D'où mon titre, quelque peu provocateur de cet exposé. Ce titre ne voulait pas unir l'oralité et le sexe. Non. Il avait, il a toujours pour ambition de rappeler qu'en psychanalyse le sexe se manifeste par la bouche de qui l'évoque, de façon directe ou détournée.

De même que personne n'est comme tout le monde, il n'existe pas de patient-type. Un patient n'est pas une abstraction, même si c'est une invention. Si je voulais en convoquer un, présentement, devant vous et, disons-le, pour vous, c'est d'un patient bien précis dont je devrais vous faire la présentation. La gageure d'avoir à le décrire ne se simplifierait pas du fait que ce ne serait pas lui qui serait porteur de son discours, mais le supposé transparent porte-parole que je serais. Ce discret glissement dépasse de loin les thèses et hypothèses du présentateur évoqué tout à l'heure. Reprendre le discours d'un patient, même au plus près, le soumet à d'autres implications que celles de leur énonciation première, puisque je l'em-

plioierais à essayer de vous convaincre de va savoir quoi, d'étranger au cas. Peu importe, en fait, de quoi je pourrais bien vouloir convaincre, puisque ma détermination, quelle qu'elle soit, serait, comme présentement, celle de vous emmener à mon pas. La question importante n'est pas de quoi je pourrais bien vouloir vous persuader, elle serait plutôt d'élucider ce à quoi je jouerais en dépensant autant d'énergie à le faire. Et, en ce moment même, qui pourrait dire dans quoi je viens jusqu'ici me prendre les pieds ? Cette question ouvre un gouffre.

Sans trop risquer de se tromper, on pourrait penser que c'est parce que j'y trouve mon compte. Oui, mais quel compte ? Ce ne serait pas, là non plus, la question centrale, qui serait plutôt de savoir si, avec un patient, ce qui m'anime serait d'y trouver un semblable compte. D'où un crucial débat : est-il pertinent pour un analyste de trouver son compte dans son commerce avec un patient, de quelque courant qu'il s'agisse ? Serait-il plus approprié qu'il n'y trouve pas son compte ? La réponse théorique, là, nous abandonne à notre sort, puisqu'elle écarte toute règle à suivre, sauf de décider en fonction de quoi on l'écoute, ce patient.

Pour couronner tout cela, après avoir entendu le portrait de ce que j'aurais présenté comme mon patient, chacun de vous, à partir des éléments que j'aurais exposés, pourra de sa place se le représenter bien autrement qu'à ma façon. Avec ces strates successives, discerner la réalité du cas n'est pas plus faisable que de désigner qui est en cause dans ce roman, hormis son lecteur, par ce qu'il en pense. Sans doute s'obscurcit, un peu, l'idée où je vous emmène, qui pourrait être que celui qui se mouille est toujours celui qui parle - même quand c'est d'un patient. Mais, comme dans le roman, intervient là un art subtil de l'embrouille.

Avant de saisir le sexe dans la bouche de nos patients, chacun de nous a fait l'expérience décisive de le découvrir dans la bouche de Freud, directement ou *via* ses suiveurs. Ceux-ci, pour pouvoir s'autoriser de lui, en ont fait une référence impérative. Si, comme analystes, nous pouvons parler de sexualité, infantile notamment, c'est parce que la référence à Freud nous démarque

de toute propension pédophile personnelle. Nous n'avons pas à craindre les accusations qu'a subi celui qui s'y est impliqué le premier. C'est l'aléance à Freud, *via* l'application de sa méthode, qui a permis à notre analyste personnel de nous faire accéder aux effets de notre sexualité enfantine. C'est la soumission à cette même méthode qui nous autorise, à notre tour, à faire intervenir le sexe dans la relation à nos patients. Mais, si le sexuel est au centre de notre univers d'analyste, il faut bien admettre que nous sommes tous, ici, arrivés longtemps après la bataille et que nous avons trouvé ce legs dans notre berceau d'analyste. Cette présence ubiquitaire de Freud dans le freudisme offre un bel exemple d'une totale disjonction entre le sujet qui énonce et celui qui affirme. Dans nos interventions d'analystes celui qui parle, c'est nous très explicitement, tandis que celui qui endosse ce que nous disons est un Freud implicite qui n'a même pas à être nommé. Cela vaut d'être précisé, après la formule énigmatique que «l'analyste ne s'autorise que de lui-même». Après Freud, cela semble pour le moins aporétique, même si, comme l'a fait remarquer un jour Victor Smirnoff, «à chacun son Freud.»

Alors maintenant, qu'on me dise dans quoi je me suis pris pour réussir à donner un exemple criant de l'inverse de ce que je voulais montrer, qui n'est pas l'absence de celui qui soutient en permanence ce que je dis, en l'occurrence un Freud mythique omniprésent, non, ce que je veux montrer, c'est au contraire mon absence de parler dans ce que je suis entraîné d'énoncer. Serait-il donc possible de disparaître de sa propre parole, pour éviter d'être en cause dans ce qu'on ne se cache pas de dire ? Bao Ninh, l'auteur du roman, dans sa démarche contre le culte de la guerre a dû mettre tout son art pour échapper à la sévère censure du parti communiste qui tirait sa légitimité de cette guerre, justement. C'est pourquoi son livre a la forme d'un roman et non d'une autobiographie, roman qui met sur le devant de la scène un personnage qui, à son tour, évoque une infinité d'autres personnages et leur fait exprimer aussi bien des souvenirs que des rêveries, voire des délires. Ce qui est imprimé noir sur blanc, ce n'est jamais l'auteur qui le formule, même si c'est lui qui l'écrit. Nos patients usent à tout bout de champ du même artifice, en disparaissant derrière les mille

formes des «on m'a dit que...», ce qui leur permet de nous rapporter, sans les endosser, les propos les plus corrosifs à notre sujet. Ils vont même, ces rapporteurs, jusqu'à s'excuser de ce qu'ils nous répètent, pour bien souligner qu'ils sont conscients du coup qu'ils nous portent en toute tranquillité.

Dans la situation analytique, pour pouvoir parler à l'aise, l'un peut s'abriter derrière des «on-dit», comme l'autre s'abrite derrière Freud. On n'est pas des surhommes ! Mais, s'abriter de quoi ?

La définition des courants sexuels et la nature de leurs composants est du domaine théorique. Pour l'analyste dans le fauteuil, c'est une toute autre affaire d'avoir à évoquer la sexualisation de ce qu'exprime son patient. C'est lui, l'analyste, qui décrète ce qui est à l'œuvre chez son patient : vait-il pour autant se percevoir l'instigateur du registre qu'il installe ? Qui sexualise les propos du divan ? Est-ce celui chez qui le sexuel est supposé être à l'œuvre et qui y entraînerait l'analyste, ou est-ce celui qui le suppose, et y entraînerait le patient ? Cette dichotomie un peu simpliste mérite un regard.

Comme tout ce qui ressort du sexuel, les courants sexuels ne se réduisent pas aux éléments explicitement sexuels qui les composent. En analyse, comme ailleurs, d'innombrables résonances langagières, de la métaphore à la parabole, ouvrent sur l'allusion et le sous-entendu. Quand un amoureux vient à dire à sa dulcinée : «Ne trouves-tu pas que cette fugue de Bach est merveilleuse ? », si elle lui répond : «Ben non, je ne trouve pas», on a tout lieu de penser que sa soirée est compromise. Quel rapport la musique de Bach a-t-elle donc avec ce qu'il a en tête ? Et à quoi sa dulcinée croit-elle répondre ? Ces questions incitent à se demander ce qui, dans les échanges entre analyste et patient, se refuserait à établir un dialogue érotisé. Lacan ne me contredirait pas, lui qui, pourtant, a amorti nombre des signifiants sexuels freudiens. Alors que Freud a sexualisé l'intellect, Lacan a intellectualisé le sexuel mais, à ma connaissance, il n'a pas été jusqu'à adjoindre à son objet «petit a» un objet «petit q»... qui eut été bien utile.

Le point qui importe, ici, est de décider si les courants sexuels sont faits de la nature sexuelle de leur contenu ou de la nature sexuelle de leur fonc-



tion. Un banal échange de mots peut servir un enjeu fortement sexualisé. La moindre parole place les protagonistes dans une situation qui a tout pour incarner autant une nette affirmation de possession que pour s'organiser en léger mari-vaudage, avec gagnant et perdant, actif et passif, conquérant et soumis, séducteur et séduit, dans un échange investi à distance de l'explicite. Finalement, va savoir si toute verbalisation n'impliquerait pas un sous-entendu sexuel par une implicite proposition de soumission ou de domination. Toute parole ayant la dimension tactique d'une offre ou d'une demande, n'importe quel dire pourrait donc servir à faire une proposition libidinale d'une simple proposition grammaticale.

Alors - si j'arrive à suivre ce que je viens de dire -, présentement non seulement ma parole vous séquestre, mais en plus, et en douce, elle vous fait du gringue. «En douce», parce que je ne laisse pas entendre à tous ce que je ne destine qu'à ceux qui décident de ce que je dis.

Il est assez déconcertant d'apercevoir que le sens et la portée des mots dépendent moins de qui les prononce que de qui les entend. Ainsi en est-il de ce qui accole du sens à la perception d'un objet. Quand un coup de tonnerre m'annonce qu'il va y avoir de l'orage, qui introduit ce sens dans ce message supposé ? Quand je subodore la visée inconsciente qui sous-tend la parole d'un patient, qui introduit le sens de ce message supposé ? Dans la vie quotidienne, c'est plus simple. Lors des échanges parlés, les interlocuteurs, appelés par les contenus proférés, sont détenus dans un véritable champ clos sémantique où leurs réponses sont attendues. Avec des armes répertoriées, ils sont mis à l'épreuve. Et que le meilleur dialecticien gagne !

Si, dans le registre de l'analyse, la rencontre opère au niveau sous-jacent, ce n'est pas parce qu'il y aurait une motivation derrière toute parole, ce qui friserait la fadaise. Ce que Freud a apporté de révolutionnaire, c'est que la parole du patient est la matière d'une démarche itérative, totalement ignorée de lui, et pour le dire à sa façon, inconsciente. C'est donc seul l'effet produit sur l'analyste qui peut rendre saisissable ce que porte la parole du patient à son insu. «La psychanalyse est une méthode pour mettre en évidence certains phénomènes inconscients», dit Freud. N'oublions

pas qu'il ajoute que «ces phénomènes ne sont pas accessibles autrement», sous-entendu autrement que par l'analyste.

De quoi sont constitués chez l'analyste ces effets révélateurs ? Tout est là. Ce pourrait aller de la survenue d'une pure construction théorique à un ressenti pas forcément dérangeant, mais qui pourrait l'être, et même qui aurait tout pour l'être. C'est là où peut s'apercevoir l'intérêt pratique de la notion de courant sexuel. Cette notion permet de conceptualiser de quelle manière, dans la situation qui nous intéresse, tout échange peut inclure une disposition sexuellement active. Avec chaque patient, dès le premier instant, cet imbroglio s'installe. La demande d'analyse a le plus souvent la forme d'une demande de soins, mais on sait que cette demande se situe bien au-delà de ce qu'elle formule. Pour le dire tout net, j'irai jusqu'à parodier cette demande de façon abrupte : celui qui vient pour entamer une analyse nous propose à son insu l'équivalent d'une invite enfantine à «jouer au docteur». Ne sommes-nous pas formés à entendre toute demande d'analyse comme une assignation sexuelle, à cause du registre auquel Freud, *via* sa méthode, nous incite à faire accéder la parole de quelqu'un qui ne s'en sait assurément pas demandeur. Dans quoi nous engageons-nous alors, avec ce projet de déniaiser en douceur ce partenaire un peu spécial ?

Si la sexualité comme l'agressivité est normalement l'objet d'interdits, ceux-ci s'avèrent étonnamment différents, en tout cas sur nos divans. Paradoxalement, il est plus fréquent que nous soient détaillés des comportements agressifs que des procédures voluptueuses. «Hier soir, on a fait l'amour», entend-on souvent. Bravo ! Mais on en entend rarement plus, ne serait-ce que *de qui* en est venue l'initiative, comment, et *ce qui* s'en est suivi. La formule évoque prudemment une action commune, banalisée par l'emploi du «on». S'il s'agissait de la moindre dispute, il serait, bien sûr, précisé qui a commencé, avec tous les détails du comment et de la suite. Le registre pulsionnel peut plus facilement s'exposer sur le terrain de l'agressivité, ressentie comme un registre banalisé et impersonnel, que sur celui de pratiques libertines vécues comme des extravagances honteusement personnelles. C'est ce qui justifie la conception des

courants sexuels, qui dépistent le sexuel sous ses nombreux masques, sous celui de la violence comme sous celui de la tendresse, bien plus facilement reconnu.

C'est en ce sens que, pour un analyste, *Le chagrin de la guerre* est, au-delà de sa beauté littéraire, une lecture enrichissante. Par la force de son écriture, ce livre expose de façon réaliste et convaincante la matière qui constitue les courants sexuels freudiens. Voici, en deux lignes, ce que Kièn en arrive à écrire sur la guerre :

*Des années impitoyables, terrifiantes. La barbarie, l'amour, dans une seule et même douleur, un seul et même bonheur.*

C'est très précisément cela que le roman veut dénoncer dans le culte de la guerre. Bao Dinh évoque, avec une exceptionnelle veine d'écriture, de nombreuses scènes où ce mélange intime des pulsions rend flagrante la composition des courants sexuels. Ce livre qui eut une renommée mondiale mérite votre intérêt.

Attendez ! Je n'ai encore rien dit. Qu'en est-il de la morale de tout cela, qui n'est pas mince et quelle est cette aptitude secrète indispensable à l'analyste, que vous avez sans doute oubliée.

Il est courant d'entendre que l'analyste poursuit son analyse avec ses patients. Cela ne signifie pas que cette avancée soit plus accommodante dans le fauteuil que sur le divan, ni qu'elle comporte moins d'aléas. La rencontre avec les courants sexuels en est un bon exemple. Si un analyste en vient à attribuer à la violence d'un patient le sens d'une manifestation érotisée, il pourra être troublé par le fait que lui soit venu en tête un tel rapprochement, c'est à dire qu'il ait pu donner un écho sensuel à cette violence. Pourtant, c'est souvent sous forme de violences qu'est perçue la vie amoureuse des parents. Des siens ? Va savoir ! Du coup l'évocation de cette violence ambiguë, devient elle-même ambiguë. Pour concevoir ce qui est en jeu chez un patient, où ce qui est à entendre n'est pas dit, nous partons néanmoins de ce qui est dit. Nous n'aurons pas toujours la chance de disposer d'un lapsus qui ferait la plus grande partie du travail. Nous n'aurons que nos réactions d'écoute, lesquelles nous conviendront diversement, selon leur nature. L'intellectualisation

de ces réactions aura tout pour nous agréer. Rien de tel qu'une bonne construction pour nous donner la satisfaction du devoir accompli et le sentiment de la maîtrise. Ce sera plus ou moins intéressant, plus ou moins gratifiant, mais ce ne sera guère équivoque.

(À propos d'intellectualisation, notamment pour ce qui suit, j'ai essayé de ne pas trop me laisser enfermer, ce qui, de cette place, n'est pas facile. L'intellectualisation, qui est notre péché mignon, est l'enfant chéri de la sublimation, laquelle reste la souveraine clandestine des courants sexuels. Si la sublimation a le pouvoir de faire disparaître le sexuel du sexuel, il n'est pas facile d'obtenir d'elle qu'elle le fasse réapparaître.)

Essayons, en revenant au fauteuil : déjà qu'une véhémence induite en nous par un discours violent ne nous sera pas toujours analytiquement intelligible, que dire alors de la survenue en nous d'une composante sexualisée ? Serons-nous à même de faire le lien entre cette érotisation et, en l'occurrence, la violence ? Devant l'insistance de cette violence, n'allons-nous pas plutôt éprouver une sorte d'accablement, litanie tellement courante, qui confinerait notre réaction à un champ neutralisé ? Pourtant, dans le fauteuil, rien de ce qui surgit à notre esprit n'a à être endossé, ni même à être réaliste. Être rodé à être spectateur de nos pensées, davantage que leur auteur, est une grâce non négligeable. On aurait donc qu'à laisser venir. Mais que se passe-t-il si, simple observateur de ce tout-venant, nous en venons à ressentir du plaisir ? Qu'on le veuille ou non, le plaisir a la réputation de corrompre qui y trouve son compte. Or, la notion de libido a ceci de particulier que c'est sa consommation qui la constitue. Sans consommateur, pas de libido. D'où le piège qu'un plaisir non ressenti ne serait pas du plaisir. Le pénible serait-il alors pour l'analyste un appui bienvenu ? Faire disparaître le plaisir, combien de symptômes ne tiennent qu'à cette conversion. Mais, pas en nous, quand même ! Que faire alors du plaisir, si on ne le fait pas disparaître ? C'est un chapitre délicat qui s'ouvre là. Ce n'est pas celui du désir de l'analyste, théorisable sans alarme. C'est celui plus scabreux du plaisir ressenti, donc consommé *hic et nunc*, concret, et qui flirte facilement avec le transgressif. Je précise que cette question est restreinte ici au registre de la pensée

en séance et non à celui de l'éthique du passage à l'acte qui sort de notre sujet. Peu d'analystes évoquent le plaisir, je n'ose dire « pris » par eux, mais au moins éprouvé, dans leur activité d'analyste. Le plaisir de l'analyste serait plus une dérive à éviter qu'à mettre au service de la cure.

Je n'ai pas fait un sérieux recensement, mais, je n'ai rien trouvé si ce n'est, après le plaisir pris à lire Freud (sic), le plaisir de vivre dans le fauteuil une présence signifiante, le plaisir d'analyser l'autre, le plaisir de jouer avec des mots, le plaisir du pouvoir et celui des gratifications narcissiques. Mais je n'ai rien trouvé de l'ordre du sexuel qui s'afficherait comme tel. Que penser, alors, des moments d'érotisation inopinée, qui ont tout pour être dérangeants, parce que déplacés au double sens du terme ? Une fois ressentis, faut-il les censurer ? Si le patient doit accueillir toutes ses pensées et nous les communiquer, nous, que devons-nous faire des nôtres ? Quand même pas les ignorer. Le sexuel sous une forme non sexuelle, nous en faisons facilement notre affaire. Mais quand il a une forme directe, il nous déconcerte – surtout pour en parler. Sur la façon abrupte dont Freud a clos son texte sur la *Gradiva*, Sylvie Sesé-Léger écrit judicieusement qu'il « a laissé tomber le rideau lorsque le réel s'est fait trop indiscret<sup>2</sup> ». Tout indique que ce réel est celui du sexuel dont aborder le récit en direct aurait été indiscret. Mais indiscret par rapport à quoi ? Y aurait-il dans le sexuel un secret à maintenir ? Et autant par Freud lui-même, que par vous et moi... et les autres ? Assurément. Ce secret qui, même de polichinelle, n'en exigerait pas moins d'être tu, ce secret qui ne devrait à aucun prix être formulé, pourrait être le simple rappel de notre subordination au plaisir. Ne sommes-nous pas tous irrémédiablement inféodés au plaisir, ce que le sexuel révèle à l'excellence. Le dire comme je viens de le dire, ça passe facile. Mais si je dis - ce que chacun sait - que tous, c'est à dire, mon père, ma mère, les vôtres, nous tous, ceux que vous côtoyez partout, Freud, ont une activité sexuelle, ça commence à accrocher. Mais qui oserait dire que tous ces gens là ont eu du plaisir à se masturber ? Certainement pas moi. Trop c'est trop ! Pourquoi serait-ce si choquant, au point que, même si ça se sait, ça ne doit pas se dire ? Une pudeur sociale

rarement transgressée exige qu'on ne mentionne cette universelle dépendance au plaisir qu'allusivement, voire grivoisement. En ce qui nous concerne, c'est l'homme de la rue qui nous en sert l'interprétation sauvage : « Eh bien, vous, les analystes, vous ne devez pas vous embêter ! »

Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que ceux qui se veulent les promoteurs du sexuel soient sensibles à la transgression avec laquelle ils travaillent ? Les courants pulsionnels qui entraînent du sexuel déguisé obéissent aux contraintes du refoulement. Ils constituent le cœur de ce que nous avons à entendre, à mi-mot, quart de mot, parfois sans mot. Tous les analystes, les débutants comme les chevronnés, ont eu l'occasion d'éprouver un plaisir sexualisé en entendant ceci ou cela de sexuel - ou de non sexuel, d'ailleurs. Vous est-il souvent arrivé d'en avoir la confiance, même d'un collègue proche ? Pourtant que penseriez-vous d'un analyste à qui ce ne serait jamais arrivé ?

Ce qui rend le registre de la sexualité difficile à évoquer, c'est que si on peut parler de science de façon non scientifique, ou d'art de façon non artistique, il est difficile de parler de sexe de façon non sexuelle. C'est le plaisir charnel implicitement convoqué qui vient tout compliquer, et pas plus d'être ressenti que retenu ou même dénié. Il faudra alors en désérotiser, non pas la nature, mais la communication, d'où notre tenace revendication d'avoir une activité scientifique, comme si c'était un blanchiment. Un jeune homme à qui l'orienteuse professionnelle demandait pourquoi il voulait devenir gynécologue accoucheur lui répondit que c'était parce qu'il s'intéressait aux cigognes, comme les analystes s'intéressent à la métonymie, sans doute. Ces remarques, un peu disparates juste pour souligner l'omniprésence des courants sexuels dans notre pratique.

Revenons à la poursuite de son analyse par l'analyste dans son fauteuil. Au long des séances, ce qu'il perçoit du patient, c'est en lui que cela prend forme. Cet écho en lui pourra agir comme une auto-interprétation sauvage, parce qu'on ne peut entendre que ce qu'on reconnaît. Cela pourra avoir un brusque effet de déliaison par personne interposée, avec sa dose d'angoisse comme prix

---

<sup>2</sup> S. Sesé-Léger : *L'Autre féminin*, Éditions CampagnePremière, 2008.

de son éventuel bénéfique. Le roman vietnamien que j'évoquais détaille ainsi l'insupportable calvaire du personnage Kièn faisant la découverte en lui de ce qui l'horripile d'apercevoir chez ceux qui l'entourent. (Je n'ai pas dit : chez ses patients). Dans le roman, c'est la furie déchaînée, la sauvagerie, la bestialité sans échappatoire parce que soutenue par une érotisation sans frein. S'il est vrai que ce qui est évoqué là n'est pas notre pain quotidien, il reste que certains fantasmes n'ont rien à envier à de telles scènes, parce que ce n'est pas la réalité des faits qui importe, mais leur évocation.

C'est là qu'il m'est apparu, de façon imprévue, qu'une certaine dose d'intrépidité était indispensable à l'activité de l'analyste qui, à tout moment, prend le risque de ce qu'il peut avoir à affronter, de lui notamment. Cette intrépidité a tout, par elle-même, d'un courant sexuel qui, amalgamant violence et plaisir, serait par là un des moteurs secrets de notre activité d'analyste. La violence en jeu passerait dans l'esprit de l'interprétation, forcément intrusive, hostile par nature à la névrose qui s'obstine, comme si s'attaquer à la névrose, ce n'était pas s'attaquer au patient. Le plaisir en jeu serait celui de la donner, cette interprétation, elle conforterait l'analyste dans ce que son supposé recul lui attribuerait comme maîtrise, tout en renforçant dans l'actuel une filiation rassurante. Mais, plus clairement sexualisé, le plaisir de l'analyste serait aussi celui de sa curiosité à l'œuvre dans son écoute avec, en prime, d'être cautionné et payé pour «ça». Pour «ça», c'est le cas de le dire. Paradoxalement est bien plus discret l'équivalent de jouer au docteur, dont l'érotisation est liée au marivaudage qui y préside, davantage qu'à l'objet caché qui se montre sans se montrer et qui intéresse tant l'autre. Aux avances interprétatives de l'analyste pour faire apparaître cet objet, le patient peut offrir son acceptation comme l'équivalent d'une soumission à ses propositions. «Qu'est ce qu'il veut ? », se demande le patient, prêt à céder ou à se refuser. Il pourra mettre des formes ou des conditions avant d'accepter, conditions qui lui ont manqué dans le passé. Ce jeu est donc un des éléments escomptés techniquement de l'actualisation de la névrose de transfert, c'est à dire de ce qui soutient le symptôme au présent de

la séance. De l'autre côté, tout ce marchandage fait aussi apparaître que si les humains sont tous plus ou moins des mendiants, au narcissisme avide, l'analyste n'échappe pas à cette règle dans le retour de son image.

Là aussi, il faut à l'analyste une certaine intrépidité d'esprit pour reconnaître la dépendance dans laquelle il se met, en s'engageant dans une partie avec un patient truqueur qui risque de lui tenir la dragée haute.

Cette intrépidité d'esprit se trouve sollicitée bien ailleurs, comme par exemple dans l'approche des courants sexuels anxiogènes. Certains sujets, souvent pris pour des masochistes, ne ressentent d'excitation sexuelle que dans un contexte de peur et proportionnellement à celle-ci. Cela les incite à prendre des risques insensés, apparemment incompréhensibles, ce qui les prédispose à être autant des héros que des victimes chroniques. Le roman en montre une grande variété d'exemples. Sur le divan, ce courant peur-sexe peut apparaître dans le récit de certaines relations délétères, de jouer par exemple avec le risque du sida ou de l'over-dose. Même si ce sinistre jeu avec le danger peut être un vestige de l'excitation liée au risque pris à surprendre les parents dans leur intimité, il reste que pour nous c'en est le récit qui prend tout son poids à nous être plus ou moins fortement brandi. La question qui surgit en ce qui concerne notre pratique est alors celle-ci : comment ceux que la peur fait débânder affrontent-ils le discours de ceux qui les narguent au plus secret, avec cette inversion ? Cette situation intérieure n'est pas facile à gérer, et dans bien d'autres cocktails que celui-là. C'est pourquoi il faut de l'intrépidité pour accueillir des pensées inhabituelles, irrecevables en dehors du fauteuil, lequel offre sa tolérance à l'analyste comme le divan au patient, sous la forme de l'attention flottante.

Avec ce concept, c'est encore directement Freud qui nous garde !

Je vais rester sur cette évocation de l'intrépidité, en nous souhaitant à tous de l'avoir vive, comme je le souhaiterais à tout explorateur s'éloignant des sentiers battus.

# *Courants et contre courants de la sexualité*

Henri Normand

Le 30 Juillet 1915, Freud écrivait à Lou Andréas Salomé : «Ce qui m'intéresse, c'est la séparation et l'organisation de ce qui autrement se perdrait dans une bouillie originare». <sup>1</sup> Les courants sexuels, conçus comme rassemblement pulsionnel, participent de cette organisation, mais étrangement ils peuvent aussi participer de sa désorganisation. Épicentres de la psychanalyse, ils sont indéfectiblement liés à la vie psychique. Et si le thème tel qu'il nous est proposé pour ces journées peut se décliner de diverses manières, l'aspect qui retiendra plus précisément mon attention sera celui de la participation de certains de ces courants sexuels à la constitution du sujet et du narcissisme ; comment en participant à la mise en place des idéaux, ils lestent et l'exercice de la sexualité et la vie psychique ?

Issu pour une part, comme le pulsionnel lui même, de l'instinctuel auto conservateur et autoérotique, le narcissisme subit un autre destin que lui, résultat d'un développement et de l'interaction d'un certain nombre de paramètres, eux-mêmes sexuels, ce que Freud laisse très nettement entendre dans une phrase telle que celle-ci, prélevée dans «Pour introduire le narcissisme»<sup>2</sup> : «Les pulsions autoérotiques existent dès l'origine, quelque chose, une nouvelle action psychique doit donc venir s'ajouter à l'autoérotisme pour donner forme au narcissisme» : du sexuel vient agir sur du sexuel et le modifier. La sexualité se trouve ici présente deux fois : une première fois à travers le thème de l'autoérotisme, sous-entendu son origine auto conservatrice instinctuelle, et une deuxième fois à travers l'expression «nouvelle action psychique». Et si cet énoncé laisse entendre que l'introduction du narcissisme est largement liée à l'investissement maternel, cette nouvelle action psychique, et à

son action sur l'autoérotisme de l'enfant, tenter d'en préciser la nature et de proposer une interprétation de son mode d'action sur l'instinctuel sera l'un des buts de mon propos. Autrement dit : comment certains courants de la vie sexuelle de la génération qui précède contribuent-ils à l'acquisition de l'identité sexuelle, à l'installation des courants sexuels de la génération qui suit, ainsi qu'à la formation de l'identité de genre pour devenir l'un des pôles constitutifs du conflit psychique ? Ce sera l'objet de la première partie de mon exposé.

Cette construction m'amènera ensuite à une seconde rubrique moins immédiatement clinique, du moins à première vue, pour questionner certaines formes collectives de violences exercées contre le sujet par sexe interposé. Ici aussi, des courants sexuels interviennent sur du sexuel, à l'envers, a contrario de la première proposition, non plus pour participer à la construction du sujet mais pour le défaire, pour le déconstruire en agissant directement sur les composants sexuels de la construction. Un véritable renversement opère : les courants sexuels qui avaient participé à cette installation sont directement visés par l'usage d'une sexualité à contre-courants, retournée contre ce qui en avait permis la mise en place. La visée de ces organisations n'est certes pas nouvelle, mais la publicité médiatique actuelle qui leur est offerte peut apparaître menaçante eu égard à l'écho qu'elles rencontrent ; de plus, elles semblent dépasser largement le cadre de pensée qui pouvait les contenir jusque-là, celui de la perversion. C'est ainsi que certains thuriféraires de ces courants peuvent aujourd'hui, à partir de pratiques sexuelles très particulières, non seulement mobiliser l'organisation des idéaux, ce qui pourrait être considéré comme dynamique, mais entraîner

<sup>1</sup> *Correspondance avec S. Freud* Gallimard 1970, *Connaissance de l'inconscient*.

<sup>2</sup> S. Freud : «Pour introduire le narcissisme», 1914, *La vie sexuelle*, PUF, 1969.

ces mêmes idéaux bien au-delà de leur bouleversement, vers leur néantisation, par des voies régressives au nom d'un prosélytisme qui se veut libertaire, et ainsi instaurer une forme moderne d'un culte idéalisé, monochrome et unitaire de Narcisse en majesté : les formes sexuelles de perversion sont un moyen pour atteindre et attaquer le sujet. Un auteur comme Stoller dont j'aurais à reparler ne définissait-il pas dans un de ses ouvrages la perversion comme la forme érotique de la haine ? mais il se pourrait que la banalisation de leur extension manifeste d'une visée plus générale pour atteindre également le groupe social. Ainsi et plus globalement, ces formes particulières d'organisation à rebours des courants sexuels s'inscrivent dans le cadre général d'un certain nombre de phénomènes régressifs collectifs liés à la libération de la haine, comme une modalité particulière et, à certains égards, fanatiques de sa mise en scène.

Il arrive régulièrement qu'un certain nombre de patientes et de patients viennent à l'analyse pour des symptômes qui peuvent paraître tenus tels un malaise généralisé, un malaise à vivre, flou, sans systématisation précise qui après le temps difficile et confus des premières séances laissent apparaître une vie sentimentale et sexuelle apparemment libre, qui en fait exprime l'ensemble des difficultés de la personne à vivre sa vie. La sexualité est ici convoquée pour procurer la nourriture apaisante dans le seul but de calmer les exigences d'un moi narcissiquement défaillant. La problématique peut bien se trouver au premier plan, l'écoute attentive laisse entendre tout autre chose, même et surtout si ce complexe d'Œdipe se présente comme un véritable Œdipe de carte postale. Il n'est pas inhabituel que derrière cette façade en fait pseudo œdipienne, surgisse après un temps relativement long les raisons du conflit le plus souvent avec une mère accusée d'incapacité à se laisser aimer et investir. Un certain nombre de positions œdipiennes non résolues de la mère et des parents peuvent constituer un obstacle à l'acquisition d'une position narcissique stable qui ne peut trouver d'apaisement passager qu'à travers une vie sexuelle soi-disant libérée, moderne. D'autres harmoniques étouffées et assourdies s'expriment peu à peu, à travers de multiples sollicita-

tions du transfert. Condensées un temps avec ses exigences sexuelles, elles insistent sous la forme d'une basse continue qui, à l'arrière de la cure, exigent d'être au moins entendues et écoutées, sûrement pas encore interprétées, en tous cas pas au moment où ces événements transférentiels se produisent. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, lorsque le transfert a suffisamment fait de travail, que l'interprétation peut se proposer, certainement et heureusement, après un long temps d'analyse, dans une sorte d'atmosphère d'échange entre anciens combattants, et sur le mode de l'évocation d'un passé commun et difficile qui pouvait désormais se dire sans crainte : «vous vous rappelez ceci...ou cela...», dans une tonalité qui introduit peu à peu l'humour. Si ce qui se donne à écouter est une forme de régression libidinale, ce qu'il y a à entendre et à autoriser est le plus souvent de l'ordre d'une nécessaire régression narcissique. C'est à ce titre que j'ai progressivement considéré que certains courants sexuels participaient à l'installation du narcissisme puis à son développement. C'est aussi cette modalité d'écoute qui m'a permis de mesurer l'importance du travail du transfert, au-delà des répétitions dont il était le lieu, comme si l'ultime du transfert pouvait concerner l'accrochage, et pourquoi pas l'agrippement à l'humain.

J'ai également pensé que chaque patient à ce moment émouvant des premières séances, entrait dans une nouvelle histoire, celle de son analyse avec cet analyste-ci. Pour lui c'est du nouveau. Pour l'analyste qui possède toujours - je dirai quasiment par définition - une analyse d'avance sur son patient - au moins la sienne - cette nouvelle cure, comme toute nouvelle cure, s'inscrivait dans son histoire analytique à lui, témoignant d'une génération analytique d'écart entre patient et analyste. De la sorte, en évoquant sa mère, son père, le patient les évoque de son point de vue d'enfant, sans savoir que l'histoire de ces deux là, avant qu'il ne naisse, constituait déjà sa préhistoire, tout comme la formation analytique de l'analyste constitue la préhistoire de sa pratique.

Ce sont des mots comme ceux-ci : préhistoire - puis histoire, narcissisme, topique, qui m'ont été progressivement utiles pour me représenter la mise en

chantier d'un narcissisme de plus en plus diversifié, dont l'élément originaire central est cette femme qui met au monde un enfant : elle est certes mère, elle est femme ; elle est aussi fille. C'est en déplaçant la représentation de cette mère dans son histoire, vers celle de fille qu'elle fut, puis vers la femme qu'elle est, que se trouve sollicité le relais introductif essentiel, à savoir sa sexualité.

Ce mouvement entre une mère et son enfant, aussi bien qu'entre analyste et patient, n'est peut-être pas autre chose que ma manière toute personnelle de poursuivre mon chemin analytique et ainsi concevoir cet aspect topique comme le fruit d'«une *spéculation* qui remonte souvent *bien loin* et que chacun, selon *ses dispositions personnelles*, prendra ou non en considération, une tentative pour exploiter de façon conséquente une idée, avec la curiosité de voir où cela mènera»<sup>3</sup>. Ces dispositions personnelles sont celles que l'analyste engage de plus intime dans son travail, sur son métier d'analyste (privatissime disait Victor Smirnov). C'est probablement ce qui peut permettre, un jour très éloigné du début de la cure, de dire au patient son erreur à propos de son auto-estimation œdipienne, de lui dire qu'il s'agissait de tout autre chose, de lui faire entendre cette utilisation particulière de sa sexualité pour traiter les échecs de la construction de son histoire, de sa personne, de son être pour ainsi introduire une nouvelle perspective dans son lien avec sa mère et pour en penser autrement les défaillances.

Maternel, sexualité, narcissisme, préhistoire, topique, mère... et question du moi. Sans moi, évidemment pas d'investissement du moi, pas de narcissisme, pas de libido du moi, et, en prime, une organisation refoulante défaillante. Pour une très large part, le moi fait partie intégrante de cette question non seulement comme objet aimé par le sujet lui-même (c'est la définition même du narcissisme), mais aussi - et originellement - comme objet d'abord investi par la mère, qui est le mouvement même qui conduit à sa constitution. Il a une origine et subit un développement. Il vient de l'instinctuel, du ça, mais pas seulement : «Si le moi

n'était qu'une partie du ça modifié par l'influence du système perceptif, le représentant du monde extérieur dans le psychique, la situation serait simple. Mais il s'y ajoute quelque chose d'autre»<sup>4</sup>. Il est remarquable que cette formulation «quelque chose d'autre» soit quasiment la même que celle utilisée par Freud dans «Pour introduire le narcissisme» en 1914. Le moi n'est pas seulement une partie du ça : il est issu d'une rencontre entre une partie du ça, c'est-à-dire certains aspects de l'instinctuel et ce quelque chose d'autre, quelque chose d'autre apporté, produit, encouragé par quelqu'un d'autre. Moi primaire et narcissisme primaire sont coextensifs. Le thème insiste : deux organismes, deux entités s'affrontent : l'un, animé par sa seule vie instinctuelle, qu'il n'est pas incongru de penser comme le lieu de la préhistoire, comme ce qui n'a pas encore d'histoire, dont la seule modalité d'expression est l'oralité cannibale - et l'autre, dont l'histoire est déjà constituée, histoire consciente et inconsciente, porteuse de ce quelque chose d'autre : quelque chose d'autre qui a trait à l'histoire sexuelle d'avant. Sans la prise en compte de cette dimension préhistorique, «la psychologie du moi se trouverait amputée de ses lieux d'origine et de ses lieux d'appartenance». C'est ce qu'affirme justement Nathalie Zaltzman dans «L'esprit du mal»<sup>5</sup>.

Ces cures, ces moments de cure où affleurent ces questions sont régulièrement et généralement saisies par la violence impérative du patient, voire par la haine ; le transfert évolue alors sur une sorte de chemin de crête périlleux et instable. En ce qui me concerne et dans ces situations, mon attention peine alors à flotter, préoccupé que je suis par l'unique souci conscient de maintenir contre vents et marées la régularité des séances, comme si cette violence visait la mise à l'écart d'un inconscient envahissant.

Ainsi de quelqu'un venu à l'analyse pour une homosexualité ravageuse, douloureuse et insatisfaisante, qui évoluait de répétition en répétition à travers des successions d'actes extrêmement violents dirigés contre les partenaires dont il

---

<sup>3</sup> S. Freud «Au-delà du principe de plaisir», *Essais de psychanalyse*, PBP, 1981.

<sup>4</sup> S. Freud «Le Moi et le ça», *Essais de psychanalyse*, PBP, 1981

<sup>5</sup> Nathalie Zaltzman : «L'esprit du mal», *penser/rêver*, éditions l'Olivier, 2007.

partageait la vie ; le transfert fit ici aussi son travail et la violence inclut rapidement l'analyste dans son champ, dans le *timing* des séances, puis à l'intérieur même du cabinet de l'analyste : tout fut saisi dans ce maelström. C'était impossible et insupportable ! Ses facéties (c'est un euphémisme) étaient infinies, jusqu'à venir provoquer ma vie privée. En quelque sorte, c'est ajouter des provocations extérieures à celles de ses séances. Malgré la difficulté et sans rompre le lien transférentiel, ces séances m'ont apporté un certain nombre d'indications quand aux exigences inconscientes de ce patient. Il ne m'a pas été simple de ne pas céder à ma propre violence réactionnelle et de maintenir, dans cette étrange et folle atmosphère, la poursuite des séances mais l'enjeu en valait la peine. En fait je devrais dire : l'enjeu en valait *ma* peine.

Les thèmes d'attaque contre la mère, contre le corps de la mère, contre l'histoire et la sexualité de la mère se sont exacerbés à l'intérieur des séances en cabinet, trouvant un étrange écho dans les séances hors cabinet dans lesquelles ce patient mettait en scène une problématique transférentielle tonitruante mais inaudible par lui. Progressivement, ces attaques répétitives prirent sens pour moi, comme dans bien d'autres situations cliniques, comme autant de signes cliniques traduisant une défaillance dans la constitution de la topique que, faute de mieux, je persiste à nommer topique narcissique ; peu à peu, ces manifestations ont pu être rapportées à un investissement, de et par la mère, estimé défaillant par son enfant. Plus globalement, une solution active était recherchée qui n'avait rien à voir avec une quelconque satisfaction sexuelle, sinon celle d'utiliser la sexualité pour atteindre ce que l'objet transférentiel était censé lui donner, pour agir et mettre en scène une projection topique. J'ai été peu à peu conduit à penser que ces signaux nocturnes, au-delà du désarroi et de la violence, pouvaient également signifier une forme d'espoir, qu'il n'était évidemment pas en mon pouvoir de satisfaire, mais qu'il m'était essentiel de supporter pour pouvoir enfin en saisir avec elle les enjeux et les nommer. Progressivement, il put le reconnaître comme

expression d'une organisation fantasmatique totalement méconnue.

Maintenir et le processus analytique et la constance de l'objet transférentiel se résumait très prosaïquement de mon point de vue à maintenir la poursuite des séances pour lui donner une chance d'intégrer cette violence à la relance du développement du moi. Et je n'avais guère le choix : omettre de prendre en compte cette question m'aurait exposé au risque de voir mes interventions, mes interprétations réduites en bouillie, dévorées et vomies, voire crachées, détournées de toute possibilité interprétative future. Et s'il m'est arrivé, excédé, ou bien encore pour me protéger, d'interpréter à chaud, cette interprétation était alors utilisée à des fins psychologiques rassurantes, comme prothèse pour étayer son moi brinquebalant, au péril d'une analyse artificielle, source de faux selfs analytiques. Winnicott a trouvé la formule juste pour ce type de situation, le Winnicott de : «L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications» : «Attendre et attendre encore l'évolution naturelle du transfert que suscite l'accroissement de la confiance du patient à l'égard de la technique et du cadre psychanalytique (...) Quand nous nous montrons capable d'attendre, le patient parvient à comprendre de manière créative, avec un plaisir intense. Et moi, maintenant, je prends du plaisir à ce plaisir plus que je n'en prenais à m'être montré intelligent»<sup>6</sup>.

Tenter de préciser la nature et le rôle des multiples ingrédients qui participent à cette introduction du narcissisme va constituer l'objectif de ce qui suit, pour en proposer une construction qui permette de sortir d'un certain nombre d'impasses transférentielles dans lesquelles et très directement les courants sexuels se trouvent mis en cause. Je considère que nombre de thèmes présents dans l'œuvre de Freud, tous ceux qui transitent à travers phylogénétique, père primitif, horde des frères, meurtre du père primitif, bien d'autres encore... nous en offrent la possibilité. Autant de thèmes d'ailleurs qui soulignent notre appartenance à l'ordre animal, et invitent à penser le processus d'humanisation du nourrisson, et sa conflictualisation

---

<sup>6</sup> D. Winnicott : «*Jeu et réalité*», Connaissance de l'inconscient, 1975.



lorsqu'il se trouve pour la première fois au contact de sa mère, comme le moment venu pour lui de traiter cet héritage de violence instinctuelle et phylogénétique dans une forme d'après coup. Inauguration d'un processus qui n'en finira pas. Pour me guider, une citation de Freud, dans la préface de 1915 à la troisième édition des trois essais : «La prédisposition phylogénétique est au fond le précipité d'un vécu antérieur de l'espèce»<sup>7</sup> à laquelle j'ajouterai cette autre définition, dans «L'homme aux loups» : «les schémas phylogénétiques que l'enfant apporte en naissant..., je suis enclin à penser qu'ils sont des précipités de l'histoire humaine... Ce patrimoine instinctif constituerait le noyau de l'inconscient, une sorte d'activité mentale primitive destinée plus tard à être détrônée et recouverte par la raison humaine quand la raison aura été acquise»<sup>8</sup>. Ici s'inaugure l'aventure narcissique primaire et l'humanisation.

Freud considère ces «schémas phylogénétiques que l'enfant apporte en naissant» comme la forme temporelle d'un passé antérieur à celui de notre passé historique. Ils charrient une sexualité de l'espèce, une sexualité instinctuelle de toujours, chargée de mémoire, mais une mémoire désactivée, pré historique. Dépositaire d'un certain nombre d'évènements archaïques, il nous en propose une interprétation dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*<sup>9</sup> : «Si ce qu'on nomme les instincts des animaux, instincts qui leur permettent de se comporter dès le départ dans une situation de vie nouvelle comme si c'était une situation ancienne, depuis longtemps familière, si cette vie instinctuelle admet une explication quelconque, ce ne peut être que celle-ci : qu'ils apportent dans leur existence nouvelle d'individus les expériences de leur espèce, donc qu'ils ont conservé en eux des souvenirs de ce qui avait été vécu par leurs ancêtres. Il n'en irait pas autrement de l'animal homme. Son propre héritage correspond aux instincts des animaux, même s'il diffère par son ampleur et par son contenu (.....) Ces mises au point faites, je n'hésite pas à affirmer que les humains ont toujours su de cette manière parti-

culière qu'ils ont un jour possédé un père primitif et qu'ils l'ont mis à mort».

Toujours Freud et toujours *L'homme Moïse* : «Nous nous décidons en fin de compte à faire l'hypothèse que les précipités psychiques de ces temps primitifs étaient devenus un patrimoine héréditaire, quelque chose qui, à chaque nouvelle génération, eut seulement à être éveillé, non pas acquis.» Rapprocher ces deux citations du Moïse me permet d'en dire ceci : l'instinct du nouveau-né contient un patrimoine héréditaire sexuel qui porte en lui la préhistoire de la question paternelle, laquelle éveillée va à la recherche de son traitement dans sa rencontre avec la mère, traitement largement dépendant de la manière dont la mère situe le paternel en elle, non seulement à travers un ordre symbolique, mais bien plus encore depuis le cœur originel de l'instinctuel.

La naissance est le moment d'éveil de ces précipités psychiques auxquels la disponibilité de l'histoire infantile de la mère offre un avenir. La mère et son enfant sont tous les deux porteurs d'éléments concernant le père, de statut totalement différent : éléments mnésiques inscrits dans l'instinctuel concernant le père primitif en voie d'éveil pour l'un, vestiges représentatifs infantiles du père œdipien, plus ou moins refoulés, pour l'autre. Ces vestiges infantiles représentatifs participent, à travers l'investissement maternel, à l'installation de ce «quelque chose d'autre» évoqué dans «l'introduction au narcissisme», dans «le moi et le ça » qui vient à la rencontre de la mémoire enfouie et meurtrière du nourrisson.

Une histoire œdipienne archaïque, préhistorique, totalement enfouie dans le ça instinctuel de l'enfant se réveille au contact de l'histoire œdipienne historique de la mère devenue largement inconsciente. L'objet du débat : une passion incestueuse qui ne dit pas son nom. Le lieu du débat : le corps de l'enfant et le sein de la mère. Pour l'enfant, il satisfait le besoin de nourriture ; pour la mère, il métaphorise l'ensemble de sa sexualité, féminine et infantile, consciente et inconsciente, point cul-

---

<sup>7</sup> S. Freud : *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, 1987.

<sup>8</sup> S. Freud : «L'homme aux loups», *Cinq psychanalyses* PUF, 1954.

<sup>9</sup> S. Freud : *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Gallimard, 1986.

minant pour elle d'une longue aventure qui voit aboutir la réalisation de son souhait infantile d'obtenir un enfant de son père.

Au centre de ce bouleversement donc : la mère et sa position sexuelle de femme et de fille. Agent éveillé, elle autorise l'ensemble du mouvement en laissant jouer sa mémoire œdipienne à elle. Elle autorise, elle supporte, elle hésite... ou elle pourra refuser, si sa sexualité de femme est insuffisamment constituée. L'histoire d'un sujet naît du traitement de cet inceste dont surgira l'inscription d'une première trace mnésique, «la première et la plus importante identification de l'individu : l'identification au père de la préhistoire personnelle»<sup>10</sup>, véritable transmutation<sup>11</sup> de l'instinctuel animal chez l'*infans* au contact d'un représentant essentiel de la sexualité infantile de la mère ; la violence ancestrale pénètre la mémoire de l'humain et permet cette identification primaire, «identification directe, immédiate, plus précoce que tout investissement d'objet»<sup>12</sup>, toute première ébauche de la topique subjective de la génération qui suit. Investie par la mère, cette toute première identification devient la première occurrence narcissique de son enfant : le moi idéal.

L'identification primaire occupe ici une place essentielle et complexe, à plusieurs étages, selon que le verbe identifier s'entend à la voie active : identifier, ou à la voie pronominale : s'identifier. Si l'aboutissement de l'identification primaire est bien l'identification *au* père de la préhistoire personnelle, la cohérence de l'hypothèse phylogénétique impose dans un temps primaire antérieur que ce nouveau-né chercheur puisse identifier *du* père en lui, si toutefois sa mère l'y «autorise». Complexité de cette identification primaire : «Identifier» : temps premier, préparatoire au «s'» du verbe «s'identifier» : identifier ce dont il est phylogénétiquement porteur pour s'identifier à l'identifié perçu dans la mère... Il conviendrait d'y ajouter une autre occurrence qui trouvera son point d'application dans l'acquisition de l'identité sexuelle, l'acquisition du genre : à savoir l'identification

cette fois-ci *par la mère* de l'appartenance sexuelle de son nouveau né. J'y reviendrai.

Après la naissance, vient heureusement un moment où la sexualité de la femme retrouve tous ses droits et ses plaisirs, après que la mère ait abandonné à son enfant la maîtrise de ses objets infantiles à elle. Les identifications, secondaires cette fois-ci, d'une toute autre nature, s'installent au fur et à mesure des découvertes de l'investissement sexuel de la mère, à la mesure de la perception de son lien à son homme, le père de l'enfant, qui vient enrichir le jeune moi. N'est-ce pas cela le véritable moment du sevrage, ce moment où le nouveau-né est confronté à ce qui s'impose à lui lorsque sa mère devient ce qu'en fait elle n'a jamais cessé d'être : la femme du père ? Le narcissisme change de nature : il y gagne une nouvelle instance, l'idéal du moi, issue de l'identification à cet homme doublement signifié auprès de la mère, à la fois par le désir de la mère d'être la femme de cet homme, et par sa réalité propre à lui, avec toute sa problématique personnelle et son histoire infantile et œdipienne. Il dégage l'enfant de son omnipotence et de son assujettissement aux idéaux maternels réels ou imaginaires, et l'entraîne vers sa sexualité subjective et son identité sexuelle, à travers les arcanes de l'angoisse de castration. Pour autant, le moi idéal n'est pas éliminé : il demeure une valeur refuge et l'un des axes de conflits futurs.

L'ensemble des processus primaires englobe la totalité des mouvements et des courants sexuels qui s'échangent et se déroulent entre mère et enfant depuis la naissance jusqu'à l'installation du narcissisme secondaire ; résultant du va et vient entre phylogénétique et représentants psychiques de la sexualité infantile maternelle, il participe aux bases du narcissisme primaire et de la topique narcissique. Et si la mise en place du narcissisme secondaire inaugure une nouvelle modalité psychique, il instaure dans le même temps un nouveau pôle conflictuel en bouleversant radicalement l'ensemble narcissisme en tant que tel. Celui-

<sup>10</sup> In «*Le moi et le ça*», Essais de psychanalyse, PBP, 1981.

<sup>11</sup> Transmutation qui inaugure l'univers psychique, et non transmission qui entrainerait dans le transgénérationnel, étranger à ma préoccupation.

<sup>12</sup> *Idem*

ci, constamment mobile, tendu entre au moins deux éléments contradictoires, entre extrême repli (l'identitarisme) ou extrême dilution dans l'univers, devient la doublure indispensable à toute vie pulsionnelle. Je rejoins là le point de vue de Lou Andréas Salomé dans «Le narcissisme comme double direction»<sup>13</sup> : «Le narcissisme ne se limite pas à un stade particulier de la libido, mais il est notre part d'amour de soi ; il accompagne tous les stades». Et j'ajoute : il est conflictuel en son essence pour des raisons sexuelles.

C'est là sa vulnérabilité. Ses surgissements depuis une sexualité de la nuit des temps lui font courir le risque d'être annulé par une activité sexuelle actuelle qui va viser sa défaite et le rabattre vers ses origines instinctuelle et auto conservatrice, utilisant cette sexualité comme un véritable programme qu'un certain nombre d'organisations groupales contemporaines collectives et marginales tentent d'appliquer.

Evoquer ce qui devient une idéologie n'est pas inintéressant : ces groupes rament à contre-courants sexuels et manipulent les capacités régressives d'une sexualité sous couvert d'une émancipation volontaire et utopique de la différence des sexes ; ils dénie l'existence de toute dimension inconsciente en attaquant un à un les paramètres qui participent de la naissance du sujet. Le terme même de déviance sexuelle s'y trouve contesté, voire récusé puisque considéré par ceux-là comme l'opinion d'un groupe majoritaire dénoncé comme normatif et hétérosexuel. Ce qui s'y trouve revendiqué est variable, de nature très changeante, depuis la recherche d'un statut et d'une reconnaissance sociale, par exemple à travers la reconnaissance des droits des homosexuels des deux sexes, leurs droits à l'adoption, les mariages homosexuels, à travers également certaines formes particulières de procréation médicale assistée jusqu'à la mise en œuvre de techniques sexuelles visant spécifiquement la desubjectivation. Dans la suite de cet exposé, je distinguerai deux orientations qui ne sont pas à

vrai dire divergentes, mais qui cependant conduisent vers des questions qui ne semblent pas de même nature.

a) Ainsi en va-t-il du groupe pratiquant le «*queer sex*», qui cible avec acuité cette question du primaire. Je l'évoquerai succinctement à travers deux ouvrages : l'un de Judith Butler : *Défaire le genre*<sup>14</sup>, et l'autre de Jean Laplanche : *Sexual* récemment publié aux PUF<sup>15</sup> ; en fait, de cet ouvrage, je retiendrai essentiellement l'article intitulé, «Le genre, le sexe, le sexual», également publié dans les *Libres cahiers pour la psychanalyse* de 2003.

D'abord une définition. Le mot *queer* (en américain : malade, bizarre, anormal) est utilisé par ceux qui se veulent des parias, ici des parias du sexe ; ils sont en désaccord avec les valeurs dites «hétéro normatives». «Fédérés» dans une sorte de communauté LGBTQI (sigle pour désigner les personnes lesbiennes, gays, bies, trans, queers, et intersexes) (J. Butler), très actifs et très productifs sur un plan théorique, ils dérivent pour une grande part des courants culturalistes américains.

Ce groupe est largement centré sur la remise en cause de l'identité sexuelle et la question du genre, terme introduit par le sexologue Money en 1955, puis repris par l'analyste américain Robert Stoller en 1968 qui le mit au contact de la pensée analytique. (Je me souviens l'avoir entendu ici même il y a bien des années, invité par Granoff pour nous parler de son expérience avec les transsexuels américains). Jean Laplanche en propose cette définition : «Avec Stoller, puis après lui, la notion de genre devient synonyme d'un ensemble de convictions d'appartenir à un des deux groupes sociaux définis comme masculin ou féminin ou encore la conviction que l'assignation à l'un de ces deux groupes a été correcte»<sup>16</sup>.

Sexe biologique et acquisition du genre y sont contestés ; de leur point de vue, l'identité sexuelle résulte du seul exercice d'un pouvoir extérieur, social. Imposée sous forme d'une identité hétéro-

---

<sup>13</sup> Lou Andréas Salomé : *L'amour du narcissisme*, Gallimard, 1980, Connaissance de l'inconscient.

<sup>14</sup> Judith Butler : *Défaire le genre*, Editions Amsterdam, 2006.

<sup>15</sup> Jean Laplanche : *Sexual, la sexualité élargie, au sens freudien, 2000-2006*, PUF, Collection Quadrige, 2007.

<sup>16</sup> *Opus cité*

sexuée primaire obligatoire et obligée à travers un rapport binaire masculin - féminin, elle empêcherait chacun d'avoir la possibilité de choisir son genre. J. Butler affirme même que la naissance du désir et la constitution actuelle du genre seraient d'essence mélancolique, issue d'une non prise en compte du désir homosexuel refoulé par l'hétérosexualité sociale ambiante, dont la conséquence serait la perte initiale d'une partie du pouvoir érotique du corps «genré».

Ce qui me semble éminemment contestable dans cette œuvre complexe, originale et foisonnante ne réside pas dans la remise en cause du primaire, bien au contraire et pourquoi pas. C'est même ce qui en constitue l'intérêt majeur puisque la réflexion de Butler nous entraîne à en approfondir l'analyse. En fait, à ce moment-là de son travail, c'est la manière tronquée dont le primaire s'y trouve mis en cause qui embarrasse : je dis à ce moment de son travail car depuis ses premiers travaux, la pensée de Butler semble très largement évoluer dans sa théorisation et se mettre plus intimement au contact de la psychanalyse. J'en veux pour preuve un certain nombre de notations dans son dernier ouvrage de 2005, récemment traduit en français, *Le récit de soi* : elle y manifeste sa surprise, certes étonnante pour nous, devant sa découverte d'une opacité à la naissance du sujet, «conséquence de ce qu'un enfant est conçu comme un être dont les relations primitives et primaires ne sont pas toujours accessibles au savoir conscient». Elle ajoute ensuite ceci, à travers une suite d'échanges théoriques avec Jean Laplanche : «Il faut concéder à Laplanche que le commencement de la vie humaine se fait dans l'enfance ; et alors ces impressions primaires sont liées à la formation du moi, à la constitution de l'inconscient...»<sup>17</sup>.

Mais ce constat récent n'y suffit pas<sup>18</sup> ; la priorité mise sur le social insiste et récuse l'importance et la complexité de l'apport de l'inconscient maternel, ne serait-ce que dans le peu d'importance

donné à l'acte identificatoire du sexe de l'enfant par sa mère, avant que celui-ci ne puisse le prendre à son propre compte. En fait elle récuse toute analyse du primaire. Sa dénégation de l'inconscient maternel demeure massive, ignorée comme s'il était une sorte de péché originel qui ne la concernerait pas, ce qui a pour effet d'attribuer à cette mère une forme de statut virginal que tout enfant embarrassé par la perception de la différence des sexes appelle de ses vœux.

En laissant totalement de côté la complexité du processus de l'identification primaire qui opère - différemment - chez chacun des deux partenaires, Butler néglige et la nécessaire identification de l'enfant au père préhistorique, et l'identification du sexe de son enfant par la mère. Identification plutôt qu'assignation, ou identification puis assignation secondaire. «Assigner» est le terme que reprend Jean Laplanche dans son article pour *Les livres cahiers*, mais l'utilisation de ce verbe laisse dans l'ombre une toute première perception immédiate du sexe de l'enfant par sa mère et le mouvement de son désir à elle face à cette perception. Il tend également à laisser dans l'ombre la participation de l'enfant à l'acquisition de son identité sexuelle et de son genre, et réduit nos chances futures d'intervention bien évidemment très problématique dans ces cas, en refoulant les prémisses du désir infantin. Si la mère identifie dans un premier temps le sexe de son enfant, ce n'est que dans un second temps que celui-ci peut s'identifier à cet identifié de et par la mère. Pour le dire un peu autrement, l'anatomie n'est pas véritablement le destin : le destin, si l'on retient ce terme, viendrait plutôt de ce qu'inconsciemment la mère peut faire de la perception de l'anatomie de son enfant, mettant en cause ce qu'il en est pour elle de la différence des sexes.

Me revient ici en mémoire un jeune adolescent transsexuel que j'ai suivi quelque temps en institution : il y avait été admis à la suite d'une grave tentative de suicide. Ce garçon n'avait jamais ren-

---

<sup>17</sup> Judith Butler : *Le récit de soi*, Collection Pratiques théoriques, PUF, 2007.

<sup>18</sup> Il me faut insister cependant sur le point suivant : la traduction en français de ses divers travaux se poursuit, manifestant régulièrement de son souci constant de débattre avec l'œuvre freudienne, par exemple à travers *La vie psychique du pouvoir, Humain, inhumain*. D'autres traductions françaises sont à venir. Tout cela donne l'impression que se trouve accentué un peu plus l'écart entre d'une part la *queer* théorie et d'autre part la pratique du *queer sex*. Persiste cependant une constante : la difficulté de Butler à laisser travailler et à se laisser travailler par l'inconscient maternel. Il conviendrait aussi d'examiner plus avant le rôle et la place qu'elle attribue au corps.

contré son père. Enfant, il avait vécu fort heureux dans un étrange milieu maternel, celui de la prostitution, au milieu d'un univers essentiellement féminin dont il partageait la plus extrême intimité. Il se savait parfaitement porteur d'un sexe masculin qu'il parvenait enfant fort bien à oublier, persuadé qu'il était du *genre* féminin comme toutes les personnes de son entourage. L'adolescence et son cortège de modifications anatomiques et physiologiques initièrent son drame et la cause de ses tentatives de suicide à répétition puisqu'il estimait qu'il y avait maladresse : il se pensait (il se voulait, mais il était tellement plus simple pour lui de se penser que de se vouloir) de genre féminin, comme sa mère, et, de ce fait, exigeait une identité sexuelle anatomique féminine comme elle, donc réparation, donc opération, c'est-à-dire castration réelle et élimination de toute possibilité de perlaboration : le bistouri d'un chirurgien pris au piège de cette revendication me paraît toujours redoutable ! Pendant son séjour trop bref dans l'institution, l'épicentre de sa difficulté se manifestait par ses tentatives répétitives de castration par tous les moyens possibles à sa disposition : son sexe masculin qui s'imposait à lui en pleine adolescence était une incongruité absolue et haïe, à détruire, pour demeurer fidèle à un genre qui était aussi celui de sa mère. C'était le point de vue qu'il entendait maintenir et assurément le mot assignation lui aurait plu ; il lui aurait permis de faire l'économie de ce qui un jour lui serait apparu comme un souhait de soumission à cette mère construite par sa toute puissance, ce qui l'aurait conduit à penser en des temps ultérieurs son désir du désir maternel.

b) À vrai dire, ce qui est préoccupant est ailleurs, chez les extrémistes de ce même groupe *queer*. Cette fois-ci, les courants sexuels sont orientés consciemment vers un autre destin non plus dans le but de mettre en cause la seule identité sexuelle et l'identité de genre mais l'organisation du sujet en attaquant ces identités à l'aide du sexuel. Ce pro-

gramme est orienté vers la destruction et pourrait se trouver résumé dans cette phrase de David Halperin, un des penseurs contemporains du groupe : « La libération sexuelle a peut être libéré nos sexualités, mais elle ne nous a pas libéré de notre sexualité »<sup>19</sup>, ce qui rejoint le slogan de M. Foucault dans le «Gay savoir» : «Il ne suffit pas de libérer la sexualité, il faut aussi se libérer de la notion même de sexualité»<sup>20</sup>, et libérer le sujet de tout assujettissement à la sexualité, en visant encore et toujours le primaire, ce qui demeure une caractéristique de la pratique sexuelle de cette tendance du *queer sex*.

Un ouvrage récent publié aux PUF, sous la direction de J. André, intitulé *Les sexes indifférents*<sup>21</sup>, et dans cet ouvrage plus spécifiquement un chapitre rédigé par Christophe Dejours : «L'indifférence des sexes : fiction ou défi»<sup>22</sup> situe la question et précise la technicité fortement marquée de sado-masochisme par laquelle le projet de déssexualisation peut espérer trouver un début de réalisation. En effet les techniques évoquées sont extrêmement particulières telles par exemple celle du *fist fucking*, (le poing putain ou plus précisément le poing baisant, enculant) - «la seule invention vraiment nouvelle de notre siècle à l'artillerie sexuelle»<sup>23</sup>, une pratique inventée dans les années 1970, inscrite dans le programme de la queer culture, qui consiste à pénétrer vagin ou anus avec la main, l'avant bras ou avec le poing - dans le but avoué, je cite «de se servir du sexuel pour déstructurer et pour se débarrasser des, ou du moins dépasser les identités et les subjectivités qui selon Foucault sont immanquablement les sous-marins de la normalisation»<sup>24</sup>. Promu outil d'un véritable projet pervers de société, ces propositions techniques dépassent largement les organisations symptomatiques privées. «Contre le dispositif de sexualité, le point d'appui de la contre-attaque ne doit pas être le sexe désir, mais les corps et les plaisirs». Autrement dit : extraire le sexe de sa «dépendance historique de la sexualité» pour atta-

---

<sup>19</sup> David Halperin : *Saint Foucault*, éditions EPEL 2000.

<sup>20</sup> Michel Foucault : «Le gay savoir», *Revue H*, n° 2, automne 1996.

<sup>21</sup> Sous la direction de Jacques André : *Les sexes indifférents*, PUF, 2005.

<sup>22</sup> In opus cité Christophe Dejours «L'indifférence des sexes : fiction ou défi».

<sup>23</sup> David Halperin : opus cité.

<sup>24</sup> Idem.

quer violemment la topique narcissique à travers l'exacerbation des pratiques de l'autoérotisme, voire celles de l'autoconservation, mais n'est-ce pas aussi une manière de reconnaissance négative de la place prééminente du primaire ?

Véritable programme fanatique et régressif qui vise à atteindre le sujet dans sa différenciation à l'aide de l'outil sexuel, il prétend qu'il n'y a pas *une* différence des sexes, mais si je puis dire, simplement *des* différences sexuelles : c'est ainsi que s'exprime dans ce groupe le déni de *la* différence qui met à équivalence toutes les sexualités. Pour quelle finalité : éliminer l'idéal du moi, éliminer la sexualité féminine de la mère, sa sexualité infantile et *in fine*, comme dans tout programme fanatique, maîtriser et réorganiser le moi idéal. Le but : instaurer une mère imaginaire sans corps, sans sexe mais surtout, et c'est sa spécificité, sa nouveauté inquiétante et véritablement contemporaine, sans père, nouvelle vierge-mère et idole pour des temps modernes, madone de tous les fanatismes quels qu'ils soient. Imaginairement présente dans ces lieux collectifs spécifiques où s'exercent des pratiques ritualisées, comme autant d'exercices spirituels ascétiques voire mystiques, cette mère vide n'a plus rien à proposer pour organiser la violence phylogénétique. Désorganisatrice du sujet, figure de mort, elle est l'ombre de Narcisse qui tombe sur le sexe.

Si «vivre par la solution sexuelle» - l'expression est de Masud Khan - est une modalité d'existence privée et personnelle, tout bascule lorsqu'un programme très particulier pour le sexe se propose à la collectivité, en deçà de la différence des sexes, en deçà de la scène primitive et de l'angoisse de castration, en deçà de toute contrainte œdipienne qu'elle soit historique ou plus encore préhis-

torique, un programme qui pourrait bien être celui d'une «solution finale» pour le sujet sexuel et sexué...et pour la psychanalyse ?

Adorno écrit dans «La psychanalyse révisée»<sup>25</sup> : «Un des aspects de la dialectique du progrès est que plus on dissout d'idées en dévoilant leur caractère mythique, plus l'individu et la société sont menacés de régression totale». Faut-il en déduire que la psychanalyse serait allée trop loin en libérant à l'excès les capacités pulsionnelles ? Absurde. Certainement pas : à cette aune là, s'il s'y laissait aller, l'analyste tomberait dans le piège qui lui est tendu et occuperait rapidement la place du censeur invité à dire le vrai sur la moralité et la sexualité. Il cesserait à cet instant précis d'être analyste. Mais cet usage des courants sexuels qui font le narcissisme et a contrario cet autre usage des contre-courants sexuels pulsionnels qui peuvent le défaire nous encourage à reconnaître encore et toujours ce qui donne sa consistance et son originalité à la cure, l'épaisseur des conflits, non seulement entre les pulsions et le moi, non seulement à l'intérieur même du moi et de ses instances idéales, mais entre ce qui est devenu la libido narcissique et la libido pulsionnelle, ces deux organisations dépendantes du sexuel à des niveaux différents. Autant de conflits à l'œuvre dans cette «maladie sexuelle» qui caractérise l'humain, un beau titre pour le numéro 8 du *Fait de l'analyse*<sup>26</sup> : une maladie qui va et vient, ballottée entre courants et contre-courants, dont nous ne pouvons que souhaiter qu'elle conserve de beaux et longs jours devant elle. Il y va là de la responsabilité des analystes qui ne doivent pas oublier que si la pulsion, le sexe, sont liés à l'humanisation, pour sa part l'humanisation - sans cesse en devenir et à réinventer - est totalement dépendante de l'introduction du narcissisme et de sa conflictualité.

---

<sup>25</sup> Theodor W. Adorno : «La psychanalyse révisée», *penser/rêver*, Editions de l'Olivier, 2007.

<sup>26</sup> *Le fait de l'analyse*, numéro 8, *la maladie sexuelle*, Editions Autrement.

# *Introduction à la Journée des membres du 22 novembre 2008*

Sylvie de Lattre

Cette journée d'aujourd'hui se veut un temps fort du Groupe de travail sur l'institution que nous avons constitué, à la demande du Conseil après la dernière Journée des membres de janvier 2008. Ce groupe de 14 personnes, sociétaires et titulaires s'est formé spontanément à la suite de discussions informelles et amicales et a commencé à se réunir avant l'été.

Trois réunions ont eu lieu, et un sous-groupe, (Ph. Castets, F. Votadoro, F. Villa et moi-même) a été chargé d'organiser cette journée. Avant de commencer, quelques informations et précisions.

1<sup>er</sup> point : Pourquoi ce groupe ? Quelle est la démarche qui nous anime ?

2<sup>ème</sup> point : Où en est notre travail ? Quels sont les axes qui se sont dégagés de nos discussions ?

Et enfin, pourquoi, aujourd'hui, souhaitons-nous mobiliser la réflexion de tous, de l'ensemble des membres ?

1 - Pourquoi ce groupe ? Quelle en est l'origine ?

D. Widlöcher avait proposé à la discussion, pour la journée du 12 janvier dernier, un argument qui a été développé dans *Documents & Débats* sous le titre 'Lettre au Conseil'.

En voici les grandes lignes : «Les Institutions psychanalytiques, se sont toujours donné deux missions, la défense et le développement de la psychanalyse d'une part, la formation des psychanalystes, d'autre part. Or, dit-il, il y aurait à l'APF un déséquilibre entre ces deux finalités. Notre Association, je reprends sa formule, «fonctionnerait fondamentalement comme un institut de formation» et serait insuffisamment présente dans les champs du scientifique et du professionnel. Certes chacun d'entre nous a, individuellement, la liberté d'agir dans ces domaines et s'y emploie, mais il n'y a pas de réflexion ni de positionnement collectifs sur ces questions d'insertion dans l'environ-

nement professionnel, sur la place de l'APF hors de ses murs, université et monde du soin tout particulièrement.

Mais cette prévalence de la formation ainsi que la position centrale donnée à l'Institut de formation ont aussi des répercussions institutionnelles. Certaines sont bénéfiques, d'autres méritent réflexion.

Partant de l'idée que nos règles de fonctionnement n'ont pas toujours été celles que nous connaissons actuellement, il est nécessaire, dit-il, de faire le point sur leur évolution et les conséquences de leurs modifications. (F. Votadoro va développer longuement cette perspective tout à l'heure) D. Widlöcher pose ainsi quelques questions. Il interroge en particulier l'équilibre des fonctions et des responsabilités entre sociétaires et titulaires, entre l'Institut de formation et l'Association. Les fonctions de sélection et de formation comme le pouvoir électif, relèvent en fait de la seule responsabilité du Collège des Titulaires. Utilise-t-on, demande-t-il alors, toutes les potentialités des membres sociétaires ?

D. Widlöcher conclut cette *Lettre au Conseil* par le souhait qu'une réflexion approfondie sur la structure et le fonctionnement de l'APF puisse s'engager. Réfléchir, donc, avant d'envisager des actions concrètes. C'est bien l'objectif que s'est assigné ce groupe.

## **Quel a été notre parcours ?**

Trois réunions c'est peu. Deux, d'ailleurs, car la troisième, j'y reviendrai, a été consacrée à une interview s'inscrivant à la fois dans la préparation de cette Journée et dans le projet du groupe de recueillir une série de témoignages. Mais les quelque mois qui se sont écoulés depuis notre première réunion ont été un temps d'élaboration et notre manière même de poser les problèmes a évolué.

Voici les grandes lignes de ce début d'élaboration.

Première réunion, donc, début juillet, sans ordre du jour, juste une discussion spontanée dont la dynamique associative est en elle-même révélatrice de la démarche qui nous animait mais était encore loin de nous être évidente.

Les toutes premières questions qui ont surgi sont les suivantes :

Qu'est ce qui est analytique ? Qu'est ce qui est politique ? L'usage répétitivement fait du mot 'analytique' n'est-il pas abusif ? Un anathème circule facilement, implicitement le plus souvent : 'ce n'est pas analytique'. Que recouvre-t-il ? Ne serait-ce pas un 'mot-couverture' qui dissimulerait parfois des enjeux institutionnels, c'est-à-dire politiques, qui eux ne sont jamais abordés comme tels ? D'où le dégagement dans nos discussions d'une thématique complexe dont l'élaboration nous a semblé constituer un préalable pour la réflexion à venir : **l'intrication de l'analytique et de l'institutionnel**.

À distance il me semble que le fait que ce questionnement soit venu en premier est loin d'être anodin. Comme si, en effet, il était très difficile de réfléchir sur l'institution sans avoir immédiatement peur d'être en butte au jugement : 'ce n'est pas analytique', sans être contaminé, dans la volonté même de penser, par l'intériorisation d'une telle critique.

Dans une société d'analystes, dit-on et répète-t-on comme une mise en garde, il faut penser analytiquement. Certes, nous ne sommes pas une corporation professionnelle. Nous sommes, je crois, tous d'accord là-dessus et penser analytiquement constitue une exigence intérieure pour chacun d'entre nous. Nous sommes tous par ailleurs convaincus de la nécessité de maintenir et de transmettre la force d'une expérience et la rigueur d'une manière de penser qui nous ont constitués.

Faut-il pour autant que l'institution et les inévitables problèmes qu'elle rencontre ne puissent être abordés qu'à travers le prisme de l'analytique ? La complexité de l'intrication de l'analytique et de l'institutionnel, notamment en ce qui concerne le

curus de formation, renforce la difficulté de vouloir ou même d'oser s'interroger sur certaines caractéristiques du fonctionnement institutionnel et sur ses effets potentiellement négatifs. Comme si, peut-être, avec le risque de la critique et, *a fortiori*, de la remise en cause, se profilait celui d'être attaqué dans son identité analytique.

Cette intrication de l'analytique et des questions de pouvoir nous a fait associer, dans le fil des échanges, sur le problème de la place, du rôle et du statut des sociétaires. Quel est leur pouvoir décisionnel en tant que membres ? *Full member* de l'IPA, certes, mais aussi et d'abord, de l'APF. Pourquoi, alors, les sociétaires ne participent-ils pas à l'élection des nouveaux membres et à l'homologation des cursus ? À question concrète objections concrètes et discussion aussitôt limitée à quelques propositions tout aussi concrètes et peu convaincantes. La poursuite du débat nous a ainsi très vite conduits à penser que cette manière de poser le problème des fonctions des sociétaires ne pourrait prendre sens et se développer que si elle s'inscrivait dans une réflexion sur une problématique, plus vaste et insuffisamment interrogée, qui est celle des **rapports entre l'Association et l'Institut de formation**.

L'idée d'un déséquilibre entre les deux structures avait été constamment présente lors de la dernière Journée des membres à travers, nous l'avons vu, le constat d'une prévalence accordée à la formation et à un Collège des Titulaires cumulant les responsabilités de formation, de sélection et d'élection. **Comment alors, dans ce contexte de monopole, développer un espace associatif et une dynamique qui impliquerait, dans un projet collectif, l'ensemble des membres ?**

La question des relations entre titulaires et sociétaires s'est d'ailleurs imposée d'emblée dès le début de la deuxième réunion, la discussion oscillant entre un abord concret de la nature et de l'exercice du pouvoir à l'APF et la prise en compte de l'inévitable impact fantasmatique et projectif que le mot même de 'pouvoir' possède. Ne peut-on pas penser que le vrai pouvoir, dans les représentations implicites de chacun, c'est celui de la formation ? Et qu'une telle représentation fait précisément partie du problème que nous



soulevons, celui d'une dynamique associative insuffisante ? En d'autres termes, la fonction formatrice, détenue par les seuls titulaires et telle qu'elle s'exerce à travers les supervisions et l'activité du Collège des Titulaires, n'éclipse-t-elle pas dans l'imaginaire de chacun, qu'il soit membre, analyste en formation ou homologué, toutes les autres fonctions de l'institution : administratives, électives, enseignantes mais aussi celles que pourrait susciter une plus grande ouverture, collectivement assumée, sur le dehors ? Ce qui pose à nouveau la question de la prégnance de la représentation de 'l'institution formatrice' au détriment de bien d'autres représentations de l'Association qui pourraient, pourtant, être mobilisatrices pour l'ensemble de ses membres et pour ceux qui voudraient le devenir .

Être membre, oui, mais pour quoi faire ?

La relance d'idéaux associatifs pouvant avoir un vrai pouvoir mobilisateur et celle de la re-politisation de notre Association à travers la possibilité de débattre ensemble sur le fonctionnement institutionnel sont ainsi venues au cœur de nos discussions comme un début de réponse à cette question. Pouvoir débattre, échanger, discuter autour de thèmes qui nous concernent tous, n'est-ce pas déjà, en soi, un idéal associatif ?

Or l'un des problèmes qui est sans cesse revenu dans ces réunions (comme ailleurs), c'est celui des **aléas du cursus de formation**. Problème insistant, préoccupant mais qui n'est jamais vraiment abordé ni débattu par l'ensemble des membres de l'institution alors même que les questions de formation et d'enseignement devraient nous concerner **tous**, titulaires

comme sociétaires.

L'âge des candidats à la formation, l'importance et le non-statut du groupe des homologués, les interruptions de cursus, sont autant de faits qui nécessiteraient d'être pris en considération. Mais faut-il continuer à les penser en termes purement analytiques renvoyant à la liberté de chacun et aux problématiques personnelles ou peut-on accepter, **aussi**, d'y voir le symptôme de dysfonctionnements institutionnels, dommageables pour l'institution elle-même et son avenir, et qui restent

d'autant plus à interroger qu'ils ne sont pas reconnus comme tels. Ne faut-il pas réfléchir davantage sur la responsabilité de l'institution dans ce qui entrave, immobilise et parfois fait fuir ceux qu'elle a 'pris en formation' ? Là encore l'intrication de l'analytique et de l'institutionnel complexifie les problèmes en jeu et nécessite une volonté d'élaboration. C'est à ce titre qu'il nous a semblé capital d'inscrire notre travail de réflexion dans une perspective historique en faisant retour sur certaines périodes significatives de l'APF. En effet, notre conception de la formation ainsi que notre fonctionnement institutionnel sont historiquement le fruit d'une double réforme, celle de la suppression de la didactique en 1972 et celle de P. Fédida en 1989, qui a modifié les fonctions du Collège des Titulaires et le statut des sociétaires.

Quelle évaluation peut-on en faire aujourd'hui ? Comment penser l'inévitable écart existant entre des principes fondateurs ou des intentions rénovatrices et la réalité de nos pratiques ? Quelles sont les répercussions sur la vie et la dynamique de l'Association de ces modifications de nos statuts ? C'est avec cet objectif d'élucidation que nous avons commencé une série d'interviews auprès de ceux qui ont directement participé aux débats, projets et votes de cette époque. D. Widlocher, membre du Conseil de J.-B. Pontalis en 72 comme de celui de P. Fédida en 89, a été le premier à venir nous en parler.

Pour conclure la présentation de ce groupe de travail sur l'Institution.

On dit et on répète volontiers qu'il n'y a pas de 'bonne' institution pas plus qu'il ne saurait y avoir de 'formation idéale' et que, d'ailleurs, année après année, les mêmes problèmes et les mêmes questionnements font retour. À quoi bon, alors, sinon par naïveté ou utopisme, vouloir modifier quoique ce soit...

Mais la lecture attentive de *Documents & Débats* où s'inscrit et se transmet l'histoire de l'APF, montre bien que chaque décennie analytique a son histoire propre, se trouve confrontée à un état du monde, à un moment culturel et à un environnement qui lui sont spécifiques et que dès lors les problèmes rencontrés ne sauraient être superposables, ni dans leur impact sur la vie institutionnelle

ni dans les réponses à leur apporter. Chaque 'génération' de sociétaires et de titulaires a, du même coup, un désir d'idéal qui lui appartient et une responsabilité collective par rapport à la conception de l'analyse qu'elle cherche à soutenir et à transmettre. Qu'attendons-nous, alors, d'une journée comme celle-ci qui est actuellement le seul moment associatif dont nous disposons. Un débat précisément et une confrontation des points de vue qui puissent nous permettre de continuer à travailler en lien avec l'ensemble de l'Association et de ses divers courants de pensée.

Voici les principaux thèmes, je les résume, sur lesquels nous souhaiterions que le débat porte :

Premier thème, la difficulté de penser que constitue l'intrication de l'analytique et de l'institu-

tionnel et qui bloque actuellement toute interrogation sur la responsabilité de l'Institution dans les problèmes du cursus de formation.

Deuxième thème, celui des rapports entre l'Institut de formation et l'Association. Une question en découle : est-ce que la prévalence des fonctions de formation sur les autres finalités que peut se donner une société d'analystes ne limite pas l'implication effective des sociétaires ?

Troisième thème, la relance d'une vie associative et d'idéaux associatifs mobilisant l'ensemble des membres nous semble passer par une réflexion collective, d'une part sur les questions de formation et d'enseignement et d'autre part, sur notre positionnement par rapport à la place de l'APF dans le monde professionnel en particulier.

# *Réformer l'Institution analytique ?*

## *Une perspective historique*

Chaque nouveau Conseil, chaque nouveau membre appelé à exercer une charge au sein de l'Association, assume - prend part à - l'organisation, c'est-à-dire *une politique*, de la vie associative, des activités scientifiques et de formation, avec le souci de créer les conditions favorables au meilleur fonctionnement, en accord avec les idéaux de l'Association, dans tous ces domaines.

Cette tâche relève de l'impossible en tant qu'elle se situe au carrefour de trois impossibles : l'analytique, le pédagogique et le politique. C'est à plus d'un paradoxe qu'elle est confrontée : ainsi, alors que l'analyse personnelle se doit de demeurer «hors territoire», la transmission de l'analyse constitue la raison d'être essentielle de l'Institution, le cœur même de celle-ci. Or, le dispositif de la formation avec ses règles, ses échéances, ses enjeux institutionnels, ne peut prétendre à une quelconque maîtrise sur ce qui relève de la temporalité propre au travail analytique personnel, travail dont le mouvement est toujours singulier et imprévisible. La conflictualité à l'œuvre au sein de l'Institution contraint donc à une recherche incessante de compromis, d'équilibres fragiles, afin d'assurer la cohérence et la permanence nécessaires à la poursuite de l'entreprise.

Mais le souci de cohésion, de préservation d'une tradition - freudienne, en l'occurrence - ne doit pas conduire à négliger certains faits problématiques, reflets peut-être de *refoulés*.

C'est ainsi qu'à de multiples reprises, certains constats ont été rapportés. Il s'agit notamment :

- du nombre important d'analystes en formation non engagés dans le cursus ;

- du nombre d'«homologués» qui ne franchissent pas le «pas» du mémoire ;

- de la faible participation des membres sociétaires à la vie associative ;

- du faible intérêt des membres - hormis quelques uns - pour le devenir de la psychanalyse et celui de notre Association dans le monde actuel, à en juger par la rareté des réunions sur ce sujet.

Les questions relatives à ces constats semblent, à ce jour, insuffisamment abordées, peut-être parce que ces faits, jugés inévitables, sont souvent considérés comme relevant exclusivement d'une dimension analytique - transférentielle - individuelle à l'égard de laquelle il n'y aurait pas lieu que l'Institution intervienne.

On peut pourtant émettre l'hypothèse qu'une prise en compte plus approfondie de ces faits ouvrirait la voie à une élaboration porteuse de changement car la question est complexe et la réponse ne peut être simple.

Ainsi, pourrait aussi être interrogée, à travers les dispositifs<sup>1</sup> qu'elle met en œuvre, la responsabilité de l'Institution, certains de ces dispositifs pouvant produire un effet de frein, par exemple dans l'accession aux responsabilités pour les membres et analystes homologués.

Pour avancer dans cette réflexion, nous<sup>2</sup> avons choisi, dans un premier temps, de rechercher du côté de l'histoire de l'APF, histoire de ses origines et de ses moments fondateurs, les modèles de penser et d'agir toujours à l'œuvre dans la dynamique actuelle de l'Association.

---

<sup>1</sup> Par exemple :

- dispositifs organisant la communication, la verticalité et la transversalité dans les échanges, dans la prise des décisions ;
- le mode de traitement des transferts adressés à l'Institution ou à ses représentants ;
- les modalités décisionnelles concernant les choix dans le domaine scientifique, la gestion de la diversité, la promotion de la créativité, l'ouverture de l'Association sur le « monde extérieur », la qualité de la vie associative, etc...

<sup>2</sup> C'est-à-dire notre groupe dit «Groupe de réflexion sur l'institution».

Dans cette perspective, la «réforme de 1972» et ce qui en est dit dans *Documents & Débats*, représentait un passage obligé : l'étude de ces documents - dont nous recommandons la lecture *in extenso* - a été riche d'enseignements.

En voici quelques commentaires :

- La réforme de 1972 dite de «suppression de l'analyse didactique», «plus qu'une réforme - signale François Gantheret - est un acte fondateur». En effet, plus qu'une réforme il s'agit de «donner une forme» à un groupe décapité, miné par les conflits, qui va jusqu'à envisager la possibilité de «fermer boutique», comme le formule J.-B. Pontalis dans son rapport de président en 1972.

- Jean-Louis Lang commente le fait qu'aucune proposition ne semble alors pouvoir aboutir, même si le *statu quo* n'est satisfaisant pour personne.

- Un premier projet, celui de Anzieu-Berge de mars-avril 1968, relégué au second plan par les événements de mai 68, se trouve «enterré» définitivement à l'automne de la même année. Qu'y trouve-t-on ? : l'appellation «analyse didactique» disparaît, remplacée par celle de «analyse personnelle» réalisée avec un membre titulaire qui est libre de participer ou non aux discussions curriculaires concernant son patient-candidat.

- En mars 1969 sous la présidence de Jean Laplanche, le Conseil présente un projet qui va beaucoup plus loin du côté des réformes. Il n'aboutira pas non plus. Mais il sera le germe de celui qui va s'imposer en 1972, sous la présidence de J.-B. Pontalis :

- le principe numéro 1 de ce projet vise à «dégager l'analyse personnelle du contrôle de l'Institution» car «la responsabilité de l'engagement de l'analyse et l'appréciation de son cours, ne sauraient être directement du ressort d'une tierce instance» ;

- le principe numéro 2 stipule que la sélection des postulants à la formation porte sur «la capacité effective à mener des analyses» ;

- le principe numéro 3 énonce que «L'APF et notamment son Comité de sélection doit avoir pour

objectif de reconnaître, favoriser et développer les potentialités... du postulant».

«L'Institution cesserait donc d'intervenir au niveau de l'analyse personnelle, se réservant de valider ou non l'expérience engagée» mais elle jouerait un rôle actif à travers son Comité de Sélection en reconnaissant, favorisant les potentialités au candidat».

Parmi les «propositions» de cette motion, il était question d'une «liste de membres, titulaires et associés, en exercice à l'Institut de formation», parmi lesquels le postulant devrait choisir un analyste pour son analyse personnelle. Mais en ce qui concerne les cures supervisées, seules étaient valables les supervisions menées par des membres titulaires. Et les commissions de validation étaient également composées exclusivement de membres titulaires (au nombre de 3).

Un autre fait nouveau de ce projet, était qu'une première cure supervisée pouvait être entreprise et menée sans que le postulant n'ait de contact officiel avec l'Association, sans qu'il soit considéré comme un élève de l'Institut.

J'aborderai plus loin les dispositions de ce projet qui esquissent une véritable politique de l'enseignement.

Le projet de Laplanche n'ayant pas abouti, il résume ainsi son bilan à la fin de son mandat.

- «Si nous voulons maintenant jeter un regard sur l'ensemble des deux années du mandat de ce Conseil, ce sera pour rappeler que celui-ci s'était donné comme objectif de mettre à l'ordre du jour de notre réflexion certains problèmes fondamentaux concernant la formation, l'enseignement, et finalement la situation de l'analyse à notre époque.»

- «Sur ces thèmes, poursuit Jean Laplanche, le Conseil a tenté avec persévérance de susciter la réflexion et l'échange des points de vue. De nombreuses réunions du Conseil, en dehors de ses séances administratives, ont été consacrées à une réflexion plus fondamentale. Des réunions avec le Comité de sélection, des séances scientifiques, deux *Entretiens* sur quatre ont été portés sur ces problèmes. Le Conseil a créé et impulsé un organe

intérieur, *Documents & Débats*, destiné à favoriser l'échange des idées sur les problèmes fondamentaux posés par l'exercice et la transmission de l'analyse<sup>3</sup>

Le rapport du Secrétaire du Comité de sélection de l'époque (V. Smirnof) est plus explicite sur les difficultés que rencontre à ce moment-là l'échange d'idées. Je le cite :

- «... Le Comité de Sélection est actuellement le seul lieu de l'Association où les idées peuvent et même doivent être échangées, élaborées sur la base des connaissances théoriques, de l'expérience et de la pratique de l'analyse. Cela pourrait suffire à occuper ses membres».

(Mais). «Jusqu'ici le Comité de Sélection n'a pas pu s'appliquer réellement à cette tâche.»

- «... Des débats ont lieu. Les conflits apparaissent. Ces conflits sont tantôt d'idée, tantôt de personnes et à la longue les tendances, les conceptions et les entreprises des uns et des autres sont connues. Encore quelques débats, même un peu vifs, et elles seront reconnues. On sait ce qui fait la plus grande difficulté de l'analyse : tout est connu, même dans la dénégation, mais le reconnaître est une autre affaire.»

Plus loin il ajoute :

- «On doit noter aussi qu'actuellement plusieurs élèves autorisés à préparer le mémoire<sup>4</sup> ne l'ont pas encore présenté... le problème que posent ces retards reste entier... Quelque chose ne va pas quelque part. Une certaine insatisfaction règne chez les élèves que les membres de l'Association, et le Comité de Sélection n'entendent pas.»

C'est en juin 1972 que le rapport moral du Président suivant, J.B. Pontalis présente une «proposition de modification du Règlement intérieur concernant les cursus».

Il décrit ainsi la laborieuse gestation de cette proposition :

- «Du 27 septembre au 10 avril, sept réunions ont été tenues. Pour «avoir leur plein effet de processus, il eût fallu que des conditions soient satisfaites qui ne l'ont pas toujours été : constance des participants, respect de l'opinion et de l'expérience de

chacun, implication personnelle mais aussi, pour pouvoir risquer celle-ci, garantie d'être écouté plutôt qu'interprété dans sa propre mise en question.»

«Tout au long des deux années d'existence du précédent Conseil (Laplanche), la question avait occupé une place majeure...»

«Les membres du Conseil actuel avaient l'avantage de ne pas être liés par une homogénéité de vues sur ces questions ou par une conviction partagée qui risque toujours de cimenter un groupe dans l'illusion d'un juste combat. Ils ont tenté de sortir de l'impasse où nous nous trouvions l'an dernier. Cette tentative leur paraissait indispensable eu égard non seulement à la question du cursus mais à l'ensemble de l'activité de l'Association ; en effet, de plus en plus nombreux étaient, dans ce petit groupe que nous sommes, ceux que l'impossibilité de communiquer et d'être entendu invitait à se replier sur eux-mêmes. Rappelez-vous : nous envisagions de fermer boutique tout en ressentant que c'était absurde.»

Touchant le cursus, la procédure suivie, fut nécessairement longue et complexe pour que tous les membres puissent participer à l'élaboration du projet et en être responsables.

Dans son rapport, J.-B. Pontalis énonce clairement l'enjeu de cette réforme, qui au-delà de la modification du cursus est le choix d'un modèle de formation qui va identifier l'Association.

Je le cite :

«La rédaction du Règlement intérieur est statutairement du ressort du Conseil. S'agissant d'un problème d'une aussi grande portée que les modalités du cursus, il était exclu, aux yeux du Conseil, d'user de cette disposition statutaire pour imposer à l'Association un règlement dans lequel elle ne serait pas reconnue.

«Le Conseil, pour sa part, après vous avoir tous consultés, a maintenant fait son choix. Il vous appartient ce soir de ratifier ou non ce choix.»

Et pour bien montrer que «Société» et «système de formation» sont liés étroitement il ajoute :

---

<sup>3</sup> Nous sommes loin aujourd'hui de fournir un tel effort de réflexion. N'est-il plus nécessaire ?

<sup>4</sup> Nos actuels «homologués».

«... notre intention n'a pas été de substituer à la réglementation actuelle du cursus des modalités idéales. De même qu'il n'y a pas, en dehors des fantasmes individuels, de "bonne société" d'analystes, il n'y a pas de "bon" système de formation... Ce qui a été proposé à votre examen, ce sont un certain nombre de dispositions assez souples pour nous permettre de rester au plus près des exigences de la formation analytique.»

Le rapport de J.B. Pontalis ajoute qu'il se «propose de reprendre l'année suivante le problème de l'enseignement que la modification du cursus poserait dans des termes nouveaux.» (Nous y reviendrons).

La réforme du Règlement intérieur, adoptée à l'Assemblée générale le 12 juin 1972 par 18 voix pour, 3 contre et 2 abstentions répond à plusieurs préoccupations :

«1) Dégager, autant que faire se peut, l'analyse personnelle des interférences de l'institution...<sup>5</sup> L'analyse à visée de formation s'engagera, comme toute analyse, par accord avec l'analyste. Le Comité de sélection, qui se dénommera désormais Comité de formation, n'interviendra que pour statuer sur la demande d'entreprendre une analyse contrôlée.»

«2) Corrélativement, du côté de l'analyste, disjoindre la fonction de formation de la hiérarchie institutionnelle<sup>6</sup>.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Que :

«le "titre" d'analyste didacticien n'aura plus cours. Une liste d'analystes en exercice à l'Institut de formation sera établie annuellement par le Collège des titulaires, liste pouvant comprendre aussi bien des titulaires que des associés. Le candidat pourra - s'il le veut - choisir son analyste parmi ceux qui figurent sur cette liste.»

«Mais le Comité de formation ne s'interdira pas de prendre en considération tel cas particulier de demande d'admission au contrôle émanant d'un candidat dont l'analyste ne figurerait pas sur la liste des «analystes en exercice à l'Institut de formation.» L'extra-territorialité de l'analyse du candidat se trouve ainsi particulièrement affirmée.»

Pour ce qui est des contrôles, introduction d'une instance tierce en ouvrant

«la possibilité, pour le contrôleur comme pour le contrôlé, de témoigner de leurs contrôles auprès des membres du Comité de formation (parce que) l'expérience du contrôle peut être soumise, plus légitimement que l'expérience de l'analyse personnelle, au questionnement d'une instance tierce.»<sup>7</sup>

Enfin ce qui deviendra l'homologation du cursus :

«4) Faire de la validation de la formation avant la présentation du mémoire, un temps effectif : évaluation de tout un parcours... le Collège des titulaires... prend plus nettement ses responsabilités en donnant à «l'élève "quitus" de sa formation une fois ses contrôles terminés.»

Inutile de dire que cette réforme adoptée en 1972 qui consacre la suppression de l'analyse didactique, ne dissipe pas complètement les conflits qui la précèdent. Plus tard, certaines initiatives semblent vouloir atténuer sa portée. À deux reprises, en 1980 et en 1992 ; Jean Laplanche en 1980 et François Gantheret en 1992, vont monter au créneau pour défendre les "acquis" de la réforme 72, contre ce qu'ils considèrent comme des remises en cause. En 1980 Jean Laplanche réagit à une décision du Comité de formation d'adresser un courrier à chaque candidat récemment admis, pour leur signifier que l'APF exige qu'ils continuent leur analyse pendant leur premier contrôle. Jean Laplanche considère qu'il est inadmissible que l'Institut intervienne ainsi sur l'analyse du candidat et il adresse un texte à *Document & Débats* dans lequel on peut lire :

«Dans notre pratique institutionnelle coexistent deux "philosophies" opposées quant à la formation : l'une visant à restituer au maximum son autonomie à l'analyse personnelle ; l'autre qui continue à considérer cette analyse comme une pièce intégrée dans un dispositif complexe.»... intra-institutionnel.

---

<sup>5</sup> Voici le principe essentiel, la pierre de touche, de la réforme : la cure personnelle doit rester hors du territoire institutionnel, ce qui implique que les transferts qui se déploient dans ce dernier doivent être traités autrement que dans la cure.

<sup>6</sup> Pour bien séparer la fonction formatrice de la fonction politique ?

<sup>7</sup> Expérience - analytique - de la cure, et expérience - analytique - du contrôle sont ainsi bien différenciées.

Et il fait appel à la mémoire : « aurait-on oublié ce qui aurait été acquis en 1971 ? » c'est-à-dire le socle même de l'identité de l'APF ? Il dit :

« Une chose me paraît remarquable : cette association veut ignorer son identité ; et la façon la plus catégorique d'ignorer son identité, c'est de refouler son histoire. Trois exemples : l'Association n'a jamais collecté et publié les documents concernant sa fondation, c'est-à-dire la scission de 1963-64... Second exemple : la plupart de nos membres, surtout les associés et élèves, ignorent même dans ses grandes lignes, ce qui s'est joué autour de la formation dans les années 1969-71, aboutissant à notre cursus actuel<sup>8</sup>. Comment une société d'analystes peut-elle, de façon aussi systématique, vouloir ignorer sa propre histoire ? Sans doute pour éviter les conflits de personne... Mais n'y a-t-il pas autre chose à tirer de l'histoire ? Spécialement dans les trois circonstances que je mentionne, où ce qui est en jeu est très exactement notre conception de l'analyse. »

Il rappelle et précise :

« Ce qui a été acquis en 1971 :

« 1°) La suppression de l'analyse didactique. ... Ce point n'est pas une concession à un libéralisme mou. Il témoigne d'un radicalisme par rapport à la conception de l'analyse. C'est par là que nous ne nous situons pas à mi-chemin entre SPP et Ecole Lacanienne, car l'une comme l'autre finalisent étroitement l'analyse personnelle par rapport à l'obtention d'un produit fini conforme aux idéaux de l'institution.

2°) Une procédure toute nouvelle de validation des contrôles...

En troisième lieu Jean Laplanche mentionne sa propre conception de la hiérarchie institutionnelle et du rapport titres/fonctions<sup>9</sup>. Je le cite :

« Une liste des contrôleurs ("liste des analystes en exercice à l'Institut de formation") révisable annuellement, et transversale<sup>10</sup> par rapport à la hiérarchie titulaires-associés. En fait, et cela est profondément regrettable, cette possibilité pour un associé d'être reconnu comme contrôleur reste totalement ignorée. Regrettable, car la distinction titulaire-associé prendrait ainsi un tout autre sens. Les titulaires ne sont pas de "meilleurs analystes" ni de "meilleurs contrôleurs" ; ce sont des collègues qui ont fait l'objet de deux votes (et non d'un seul et qui, à travers leur fonction de cooptation de nouveaux membres, sont les garants d'une certaine stabilité de notre physionomie en tant que groupe. »<sup>11</sup>

Le texte de Jean Laplanche révèle dans l'après-coup, de façon on ne peut plus claire, - je le cite - : "Ce qui s'est joué" dans les années 1969-1971 ; c'est-à-dire le choix identitaire de "notre conception de l'analyse" (bien au-delà d'une simple "modification du cursus").

Cette "conception de l'analyse" qui fonde l'identité de l'APF, il ne la situe pas "à mi-chemin entre la SPP et l'Ecole lacanienne", mais nettement différenciée de l'une et de l'autre.

"Différenciation" et "prise de distance" qui semblent devoir être toujours affirmées pour soutenir l'identité de l'APF, dans son rapport aux autres institutions.

C'est François Gantheret qui intervient en 1992 pour défendre à nouveau l'« acte fondateur » de 1972 réagissant à des propos qui marquent un infléchissement de l'extra-territorialité de l'analyse personnelle. Des propos qui remettent en cause l'admission de candidats issus de divans étrangers à l'APF. Dans un texte que François Gantheret publie dans *Documents & Débats* sous le titre *20 ans après*, il écrit :

---

<sup>8</sup> Qu'en est-il aujourd'hui ?

<sup>9</sup> Mais cela ne fait pas partie des « acquis » de 1972.

<sup>10</sup> Ici la « transversalité » apparaît comme une garantie supplémentaire par rapport à une verticalité, une asymétrie renforcées par le cumul des fonctions. La fonction de formateur est disjointe du titre. Celui-ci est ainsi associé à l'exercice du pouvoir dans l'Institution. Pouvoir administratif, électif, de représentation sur les décisions qui concernent l'ensemble des membres et analystes en formation. La fonction de formation semble devoir être préservée d'une collusion avec le politique potentiellement dommageable. Ainsi le traitement des transferts dans l'Institut de formation va dans le sens d'une mobilité, d'une orientation vers les idéaux communs et contre leur cristallisation autour de la personne d'un maître.

<sup>11</sup> Le Collège des Titulaires est crédité ainsi d'une fonction d'autorité politique collectivement assumée. La cohésion reposerait sur le renoncement des membres, en tant qu'individus ou en petit groupe à s'imposer aux autres au sein de l'Institution. Le collège des Titulaires n'est pas confondu avec l'Institut de formation.

«Je me propose ici, dans un premier temps, d'examiner la disposition adoptée en 1972, ses enjeux sa signification... Dans un second temps, de l'évaluer vingt ans après, de voir comment nous continuons à nous y reconnaître et quelles considérations peuvent éventuellement prétendre troubler cette reconnaissance d'identité.»

Car le Conseil, composé de Pontalis, Rosolato, Widlöcher, Mmes Lagache et Anzieu et Laplanche comme Président sortant, qui l'avait soumis au vote des membres, «...estimait que *"s'agissant d'un problème d'une aussi grande portée que les modalités du cursus, il était exclu aux yeux du Conseil d'user de cette disposition statutaire pour imposer à l'Association un règlement dans lequel elle ne se serait pas reconnue"*.

François Gantheret poursuit :

«Il s'agissait donc, explicitement, de se reconnaître, c'est-à-dire d'une question d'identité de l'APF.»

«... Le texte - et surtout la conception de la formation psychanalytique qu'il portait - ne tombait pas, en 1972 *ex abrupto*. Il était l'aboutissement de discussions qui se poursuivaient explicitement depuis 3 ans, et en fait venait concrétiser, donner forme à ce qui attendait de l'être depuis la séparation d'avec Lacan et la formation de l'APF. À cette époque, en 1964, l'APF se séparait de ce dans quoi, sur des questions essentielles, elle ne se reconnaissait pas. En 1972 elle faisait aboutir les traits essentiels dans lesquels elle s'identifiait. En ce sens, 1972 n'est pas, comme on a pu le dire, une réforme : mais, après coup, comme il convient, un acte fondateur.»

«Cet acte prenait donc la forme de dispositions relatives aux modalités du cursus de formation... Mais, comme on le verra, et comme il ne saurait manquer, s'agissant de questions de fond et non seulement d'aménagement technique, c'est bien d'une conception de l'analyse qu'il s'agit»

Il renouvelle donc les propos que Jean Laplanche tenait en 1980. Cette conception de l'analyse est aussi - pour François Gantheret une éthique de l'analyse car - dit-il :

«l'entreprise, visant à un gain de liberté psychique, qu'elle prétend être, ne peut être soumise à aucun

autre encadrement que celui qui permet la mise en jeu de la méthode analytique, à savoir le cadre de la cure. Toute ingérence extérieure ne peut s'exercer qu'aux dépens de cette entreprise... Une éthique de l'analyse, donc, et qui est un élément majeur de l'identité de l'APF. Toute identité a, forts ou légers, ses moments critiques ; ainsi se prouve qu'elle doit en l'esprit de chacun, et à tous moments de la vie d'un individu se refonder, se réaffirmer en sa permanence. Une identité n'est pas en effet un ensemble homogène et stérilisé, mais la forme liée, et qui se révèle viable et d'une relative stabilité, d'éléments conflictuels organisés par cette liaison. Toute menace d'effraction venue de l'extérieur ranime les conflits, menace de déliaison, demande un temps de ré-élaboration.»

Le moment auquel se réfère François Gantheret est celui où l'on s'interroge sur les conséquences de l'admission de candidats venus de divans étrangers : est-ce que l'admission de candidats venus de divans étrangers ne prive pas l'APF de la mise en œuvre d'un lieu reposant sur la «filiation» ? Dans la mesure où cette problématique de la «filiation» constitue pour François Gantheret une rémanence<sup>12</sup> de ce qui avait été supprimé en 72, François Gantheret dénonce une position qui serait bien le témoignage «... que l'analyste n'a pas renoncé à sa proposer comme porteur des traits de l'objet idéalisé. De l'analyse au contrôle, il y a l'espace d'un deuil, difficile à faire ; encore faut-il, pour en assurer le procès que les "formateurs" eux-mêmes s'y affrontent, continûment.»

Et il conclut :

«Nous avons bien - et comment en irait-il autrement ? à refonder sans cesse notre identité APF. À redonner un tour vivant à ce que nous affirmons comme notre conception de l'analyse et qui, sans cette remise au feu, se réifie en masque. Ceci ne peut se faire sans un débat de fond, auquel tous sont associés. »

Quelle est l'actualité de ces propos ? Nous y reviendrons...

#### La réforme 72 et l'enseignement

Le rapport de J.B. Pontalis de 1972 annonçait l'intention du Conseil de reprendre le problème de

---

<sup>12</sup> Représentation résiduelle de données ayant - théoriquement - été effacées ou supprimées.



l'enseignement "que la modification du cursus poserait en termes nouveaux". Le problème de l'enseignement était posé à cette époque par le Secrétaire du Comité de formation - Roger Dorey - de la façon suivante :

«La conception que nous avons de l'analyse, de la formation, du fonctionnement d'une société psychanalytique etc... aurait pu prendre comme terrain privilégié de discussion la question concrète, pratique, immédiate de l'enseignement dans notre Association... Que nous investissions peu les activités d'enseignement et de formation, c'est aussi le sentiment qu'expriment nombre d'élèves qui souhaiteraient voir notre Association définir clairement sa politique de Formation et la concrétiser en un certain nombre d'activités suffisamment variées et structurées. Le vœu est exprimé que soient mis sur pied des séminaires de technique psychanalytique, des activités cliniques : présentations de malades, consultations, discussions de cas et aussi un enseignement théorique de base.»

«Je sais toutes les réserves et les interprétations qui peuvent être faites devant une telle demande mais je sais aussi qu'on ne peut pas honnêtement l'écartier, la renvoyer à l'analyse personnelle de chacun.»

À Propos de la "demande des élèves" et d'une politique de l'enseignement, Roger Dorey signale deux positions opposées. L'une d'elle considère que :

«dans les activités d'enseignement, bien que l'aménagement de la situation et le contrat soient fondamentalement différents, (de la cure) il n'est pas du tout surprenant d'y voir s'y reproduire des phénomènes que l'on voudrait sans doute bien naïvement limiter à la situation fauteuil-divan. La pulsion épistémophilique, ressort essentiel dans la cure, trouve ici un champ d'investigation particulièrement favorable. L'analyste, sujet supposé savoir, se voit contraint de livrer ce que précisément il ne possède pas. Le meilleur qu'il aura à donner de lui-même de sa pratique, restera tou-

jours foncièrement insatisfaisant au regard de l'ampleur de la demande qui lui est adressée<sup>13</sup>

«...se voulant conséquent avec lui-même, il étend à la situation d'enseignement les principes au nom desquels il dirige la cure et considère que cet enseignement est une tâche impossible, voire inutile ou même néfaste<sup>14</sup>. Le radicalisme de cette position n'est naturellement pas partagé par tous. Certains considèrent en effet que quoi qu'on en dise, il existe bel et bien un certain savoir psychanalytique qu'il est indispensable pour un élève d'acquérir et ceux qui ont des responsabilités de formation se doivent de transmettre. Avec toute la souplesse nécessaire on peut ainsi concevoir un programme minimum qui constituerait en quelque sorte la formation psychanalytique commune de base.»

On pourrait ranger ici, proches de cette «seconde position», les propositions de Jean Laplanche sur l'enseignement en 1969. Propositions non retenues - elles avaient au moins le mérite de reprendre la question à bras le corps - il envisageait :

1 - un niveau d'Enseignement propédeutique organisé par l'Institut et ouvert à d'autres qu'à des candidats analystes, chaque enseignant étant libre de déterminer son auditoire et ;

2 - un enseignement réservé aux élèves inscrits à l'Institut, après validation d'un premier contrôle, enseignement où les élèves sont véritablement pris en charge par l'Institut...

3 - le premier contrôleur pouvait être amené à jouer en même temps le rôle de conseiller d'étude, orientant le candidat vers tel ou tel enseignement mais s'il considérait ce rôle de conseiller incompatible avec la relation de contrôle il pouvait envoyer pour conseil le candidat - par exemple - à un membre du Comité de l'enseignement !

En ce qui concerne le mémoire :

«Le mémoire devrait être préparé avec l'aide d'un conseiller de mémoire membre titulaire».

---

<sup>13</sup> Cette position semble confondre la demande formulée dans le «territoire» de l'enseignement avec celle adressée au sujet supposé savoir dans celui de la cure (dans la conception lacanienne). Cure que par ailleurs la réforme de 1972 veut préserver de toute ingérence..

<sup>14</sup> La conception lacanienne non seulement fait l'impasse sur la notion de contre-transfert (ou transfert de l'analyste) mais tend à superposer, à confondre, les territoires, les dispositifs. Ainsi l'analyste peut être en même temps analyste, superviseur et enseignant du même analysant-supervisé-élève. Bien entendu les pulsions épistémophiliques et d'autres sont à l'œuvre - heureusement - dans le terrain institutionnel. Qu'est-ce qui pourrait amener à n'écouter que l'infantile dans les demandes formulées par les élèves ? Celles-ci - telles que Roger Dorey en rend compte - semblent par ailleurs très concrètes et trouvent à cette époque un écho dans les propositions de Jean Laplanche.

Jean Laplanche pouvait être un intraitable défenseur de l'extra-territorialité de l'analyse personnelle, sans pour autant se dégager d'une responsabilité vis-à-vis de la prise en charge de l'enseignement des candidats. Rappelons que pour lui en - 1969 - le Comité de formation devait «avoir pour objectif de reconnaître, favoriser et développer les potentialités du postulant».

Entre les deux positions que décrit Roger Dorey, il y avait une place - selon Roger Dorey - «pour édifier un enseignement-formation étroitement lié aux activités de recherche et qui constituerait une des principales raisons d'être d'une association psychanalytique.»

Mais le rattachement de l'enseignement à l'activité scientifique risquera de poser d'autres problèmes, que nous ne pouvons que soulever ici.

À la Journée des membres de 1993, Hélène Trivouss Widlöcher reprend cette question de l'enseignement en citant Roger Dorey qui en 1972 «constate les difficultés au sein de notre institution des échanges à ce sujet.»

Son témoignage en tant qu'élève de 1967 à 1980 me semble pouvoir restituer le point de vue des analystes en formation à l'époque où a lieu la réforme en 1972.

«... l'enseignement jouit d'une réputation suspecte : trop dogmatique, trop phobique, trop informel, trop éclectique et surtout trop séducteur portant en lui la menace du fléau de l'endoctrinement, danger majeur des scissions... Le mot enseignement était devenu un mot tabou, porteur d'une idéologie répressive, universitaire... Comme il n'y avait aucune place faite aux écrits lacaniens, j'allais capter cet enseignement ailleurs, au séminaire de Lacan, ou à ceux de l'Ecole Freudienne. J'étais alors habitée par une intense curiosité par rapport à l'objet théorique interdit, et une non moins intense culpabilité.»

«Apprendre à lire Freud, à l'endroit et à l'envers - côté manifeste et latent, il me semble que c'est ce à quoi j'ai été initiée dans ces années-là, ainsi qu'à la lecture de quelques auteurs étrangers, de la Nouvelle Revue...»

«Pour apprendre à parler le langage de l'APF, pour oser intervenir lors des réunions scientifiques, pour apprendre à écrire le langage conceptuel propre à l'APF, nous faisons des groupes d'élèves à l'abri

des maîtres, cherchant à trouver nos moyens d'appui à distance et par rapport à l'idéal du Moi collectif de l'institution.»

«Pour passer les barrières des autorités d'alors, nous pensions qu'il y avait des sujets à fort potentiel négatif qui, s'ils nous intéressaient, devaient se négocier hors de l'institution : il touchaient à :

- l'enseignement de la technique analytique : (on devait d'ailleurs dire plutôt la pratique, le mot de technique faisait esprit SPP),

- la question de la psychanalyse des enfants : (il valait d'ailleurs mieux utiliser le terme de psychothérapie d'enfants), éliminer l'observation directe, et parler de l'infantile ou de sexualité infantile,

- la question de la psychose - aucun enseignant de l'APF, ne semblait particulièrement s'y intéresser et d'ailleurs le modèle de la névrose était notre référent pour penser la psychanalyse freudienne.

Au-delà du climat d'une époque, ce témoignage m'a semblé rendre compte de la rencontre d'un analyste... en formation avec l'Institution formatrice - de la confrontation problématique entre un individu en train de construire sa propre identité en tant qu'analyste et l'«Identité APF».

Hélène Trivouss Widlöcher s'essaye à définir cette «Identité APF».

Elle avance la construction suivante :

«Fondés par leur rupture avec Lacan, et marquée dans l'après-coup par cet acte fondateur, les analystes de l'APF, à travers leur ambivalence vis-à-vis de l'homme Lacan, ses écrits, sa pratique, ont progressivement donné une sorte de style, ambigu mais reconnaissable, style qui les cimenter sous leurs divisions (...) la difficile connaissance de ce style, propre à l'APF, la découverte d'un style personnel, conditionnent l'entrée au titre de membre sociétaire ; je pense que ce style est l'obscur objet du désir des élèves et qu'il fonctionne comme idéal du moi de l'institution.»

Comme ce témoignage le confirme, la question de l'enseignement à l'APF est - elle aussi - tributaire de la problématique des origines de notre Institution. Son «identité» est encore engagée lorsqu'il lui faut définir une politique de l'enseignement. Entre l'ombre de «l'Enseignement de Lacan», avec son séminaire et ses exégèses qui entretien-

nent le culte du maître, et le mépris pour un autre modèle - dit anglo-saxon - considéré comme trop scolaire, l'APF semble avoir du mal à se déterminer autrement que par le refus. Des deux positions opposées dont Roger Dorey rend compte, l'une formule une théorie de l'enseignement coextensive d'une théorie de la cure d'inspiration clairement lacanienne, l'autre qui semble - selon les documents - mieux répondre à la demande formulée par les élèves, présente l'«inconvenient» d'évoquer un peu trop l'enseignement «ipéiste». À la différence de la cure de formation et des supervisions (qui sont l'objet de la réforme de 1972) le rapport de J.-B. Pontalis, je le rappelle propose de «repandre le problème de l'enseignement ultérieurement». L'opposition conflictuelle entre les deux positions, que décrivait Roger Dorey, ne sera pas, me semble-t-il, dépassée mais «résolue» par la solution que Roger Dorey laisse entrevoir. Croyant bien faire, le rattachement de l'enseignement au scientifique, n'aurait-il pas produit un allongement de l'étape de formation ? Non pas parce que celle-ci serait plus poussée - ce qui pourrait très bien se défendre - mais parce que l'enseignement «étroitement lié» au «scientifique» ne favoriserait pas une progressivité plus structurante dans la connaissance ? Qu'est-ce qui se passe lorsque l'analyste en formation se trouve confronté aux développements plus avancés de la production scientifique sans posséder les «connaissances théoriques de base», sans les outils critiques suffisants ? Et si par ailleurs le format de certaines activités scientifique risquait de favoriser l'idéalisation et la passivité au lieu de promouvoir l'engagement et la participation active ?

On peut penser que c'est surtout à propos de l'enseignement (plus que par rapport à l'ensemble la formation) et en rapport à l'«Enseignement» de Lacan et son contenu (que le transfert) - positif et négatif - au maître, avait continué à opérer.

En 1969-1972 la suppression de la didactique était un étendard qui permettait de faire d'une pierre deux coups : contre Lacan et sa conception de la didactique comme seule analyse pure, vraie, et contre l'IPA et sa conception jugée trop conformiste. La réforme (ou refondation) de 1972, réussit à contenir une certaine violence fratricide. L'instauration de la paix des braves, le dégagement d'une voie propre, allaient permettre le

déploiement d'une considérable énergie créatrice, la mise en acte d'un projet collectif porté par de jeunes analystes dans la force de l'âge qui allaient emporter la reconnaissance de ce qui deviendra le "modèle français" : une psychanalyse à la "française" débarrassée des turpitudes lacaniennes et des conformismes ipéistes.

Je n'aurai pas le temps de m'étendre sur la dette de l'APF vis-à-vis de l'IPA, qui fera en sorte que l'APF reste toujours en son sein. Cette "gratitude" aurait joué un rôle dans la cohésion de l'APF. Car ceux qui n'étaient pas d'accord avec «la réforme» pouvaient se reposer sur la garantie d'une appartenance à un tiers-IPA.

Mais la réforme de 1972, en intronisant une «conception de l'analyse» ne vient-elle pas fixer «quelque chose» qui agirait tel un paradigme dans l'histoire des connaissances ? Est-ce à dire que d'une part, il ouvrirait un champ propice à la recherche et à la création, mais que simultanément - comme tout paradigme - il écarterait tout ce qui le remet en cause ? Un paradigme APF qui est plus qu'un paradigme d'ordre scientifique, dans la mesure où il est producteur de tabous, d'interdits de parole, voire d'interdits de penser : faut-il y reconnaître une dimension transférentielle, les restes non élaborés des transferts des «fondateurs», une sorte de généalogie des transferts ?

Le rapport à cette sorte de «paradigme APF» n'est pas le même pour les fondateurs, c'est-à-dire ceux qui l'ont librement choisi, et pour les analystes des générations suivantes. Comment celles-ci pourront-elles se réapproprier leur héritage ?

La période 69-72 correspond à une époque où l'intérêt pour l'analyse et les demandes d'analyse sont à l'apogée, et les listes d'attente s'allongent.

Lacan a fait sa proposition sur «la passe» en 1967 et en 1969, en désaccord avec cette proposition, certains de ses élèves le quittent pour fonder le 4<sup>ème</sup> Groupe. Le numéro 1 de la revue *Topique* expose leurs arguments en faveur de l'extraterritorialité de l'analyse, c'est-à-dire contre l'analyse didactique version Lacan.

En 1969, lorsque Jean Laplanche, alors Président de l'APF, formule son projet, il est quadragénaire, tout comme J.-B. Pontalis, lorsqu'il concrétise la réforme. Comment se fait-il que nos aînés soient

arrivés à la «maturité analytique» nettement plus tôt que nous ? La suppression de la didactique y est-elle pour quelque chose ? Est-ce le système de formation tel qu'il s'est mis en place en 72 qui ne favorise pas une évolution plus rapide ?

Nos aînés auraient omis de nous transmettre cette capacité à grandir «analytiquement» plus rapidement ? Est-ce le fait d'avoir eu très tôt à se débarrasser de leur maître qui les a amenés à devenir «adultes» plus rapidement ?

«Ce que tu as hérité, gagne-le ! » dit Goethe cité par Freud. L'héritage n'est pas négligeable, mais il peut être encombrant. «*Entre le bénéfice et la dette* (c'était le titre du texte d'Hélène Trivouss Widlöcher que je citais ci-dessus) il y a la transmission d'une mission, d'un style, d'une identité.

Comment les «héritiers» devraient-ils s'y prendre pour préserver une identité, mais une identité vivante, ouverte au monde et au renouvellement, d'autant plus que les générations actuelles sont confrontées à d'autres pratiques, à d'autres interrogations, à d'autres urgences, à de nouveaux défis, à d'autres résistances ?

L'identité de l'APF trouve son assise dans une «conception de l'analyse» qui lui est propre. Les textes de Jean Laplanche et de François Gantheret ne semblent pas avoir été contredits à ce sujet. Cette «conception» telle qu'elle se dégage dans les textes écrits est en même temps d'ordre éthique et d'ordre théorique.

Sur le plan éthique<sup>15</sup>, la «conception» de l'APF marque une rupture avec la personne et l'agir de Jacques Lacan, alors que sur le plan théorique, idéologique aussi, l'héritage des idées lacaniennes - notamment le «retour à Freud», le Freud de la première topique - semble avoir fait l'objet d'un profond remaniement, d'une élaboration personnelle, de la part des fondateurs de l'APF.

En créant une Institution analytique, scientifique et de formation, les fondateurs souhaitent rétablir une

tradition freudienne, transmission qui ne serait pas une simple reproduction du passé. Cela n'implique pas moins une filiation et une généalogie qui vont relier les générations autant que leurs productions.

L'adhésion à cette «conception de l'analyse» est ce qui assure la cohésion de l'Association. Son «identité» est une forme suffisamment stable, reconnaissable, résultant d'un équilibre de forces qui est conservé de façon à assurer sa permanence. Mais n'existant pas de façon isolée et du fait de son mouvement même, elle a besoin pour sa préservation d'un constant renouvellement. C'est le sens que François Gantheret donnait au mot refondation.

Dans cette identité, la dimension éthique, essentielle au pacte fondateur, ne peut qu'être conservée, protégée des forces de dévoiement. En revanche, sur le plan scientifique ou associatif les modèles de penser, les formes d'organisation, devraient pouvoir rester ouverts à l'inédit et au changement. C'est ce qui semble être le contenu, l'esprit des textes historiques ici commentés. C'est dans cet esprit que nous souhaitons poursuivre la réflexion autour des faits signalés au début.

#### Documents cités :

Roger Dorey : «L'enseignement et la formation, une manière de paradoxe», *Documents & Débats*, n°3, mars 1971 ;

Jean Laplanche : «Rapport moral du Président, 10 mai 1971», *Documents & Débats*, n° 4, novembre 1971 ;

J.-B. Pontalis : «Rapport moral du Président, 12 juin 1972», *Documents & Débats*, n° 6, septembre 1972 ;

Annexe - modification du règlement intérieur : *Documents & Débats*, n° 6, septembre 1972 ;

---

<sup>15</sup> Cette dimension éthique, composante essentielle de la «conception de l'analyse» de l'APF marque le point de rupture avec la personne de Lacan et au-delà vise à préserver le gain de liberté psychique de l'analysant (analyste en formation) vis-à-vis de tout analyste qui n'aurait pas renoncé « à se proposer comme porteur des traits de l'objet idéalisé » (F. Gantheret). Ceci semble valoir pour tout rapport asymétrique au sein de l'Institution : superviseur-supervisé, enseignant-élève, relation hiérarchique. Et puisque les pulsions narcissiques ne sont jamais définitivement écartées et font retour souvent de façon insidieuse, il serait nécessaire de re-lie de refonder sans cesse.

Victor Smirnoff : «Rapport des activités du Comité de sélection», *Documents & Débats*, n° 6, septembre 1972 ;

Jean Laplanche : «À propos de la réunion du 17 mars 1980 sur les problèmes de la formation», *Documents & Débats*, n°17, avril 1980 ;

François Gantheret : «Vingt ans après», *Documents & Débats*, n° 39, 2<sup>ème</sup> semestre 1992 ;

Hélène Trivouss Widlöcher : «L'enseignement de la psychanalyse entre le bénéfice et la dette», *Documents & Débats*, n°42, 1<sup>er</sup> semestre 1994.

## *Résumé succinct de la discussion*

Philippe Castets

Remarque liminaire : il est impossible, à distance, de rendre compte de manière développée de la discussion. Cela d'autant plus que, en dépit de l'appel lancé par les organisateurs de la journée, très peu de ceux qui sont intervenus leur ont adressé une reprise écrite de leurs propos. Ils ont pourtant été nombreux à participer à cette discussion qui a été nourrie et vive.

Tout au plus pouvons nous dégager un certain nombre de thèmes, nécessairement intriqués, et tenter de résumer d'une manière inévitablement réductrice les débats auxquels ils ont donné lieu.

Premier thème : retour sur l'histoire de l'APF.

Il est remarquable que ce thème, bien qu'il soit assez cursivement évoqué dans le texte introductif à la matinée, a été le premier à être repris, et avec une passion prolix. Le regret a été formulé par plusieurs qu'il ne reste pas de traces des vifs débats auxquels a donné lieu la réforme de 1972. De même à propos de la réforme de Fédida en 1989 ou autour du texte de Gantheret, parlant, en 92, de « refondation » au sujet de la première.

L'idée a été avancée que tout fondation est violente et que, s'il s'agissait de cela, il convenait d'agir et pas de seulement parler. À quoi fut objecté que l'objectif, plus modeste, était de découvrir et interroger notre histoire afin de nous l'approprier. Quelqu'un a ajouté que cela pouvait contribuer à défaire des positions de « croyance ».

À propos de la violence, certains ont donné témoignage de celle qui se déchaînait entre des membres fondateurs dans les premières décennies de l'association. Celle-ci faisait que certaines interrogations ne pouvaient que rester sans réponse. Ainsi : pourquoi ni Anzieu ni Granoff ne pouvaient-ils être présidents ? La violence, l'une de nous l'a souligné, « est constamment à l'œuvre, même dans la convivialité » et le débat suppose d'en assumer le risque.

Deuxième thème : la fonction de l'Institution et l'articulation « analytique » / « institutionnel » ou politique.

Une fonction principale de l'institution est d'abord rappelée : la légitimation qui vise à « encadrer des mouvements incestueux » qui tendent à se déployer en tous sens. Mais c'est dire aussitôt le conflit irréductible entre l'analyse et son « administration ».

Un des aspects de ce conflit tient en ceci que la nécessaire stabilisation d'une institution fait qu'elle tend à sa préservation, possiblement aux dépens de l'analyse. Peut-être peut-on comprendre comme tentative de déjouer ce risque la prévalence donnée à la formation au sein de l'APF. Telle est du moins une tendance que certains déplorent, qui fait que nous négligerions de nous intéresser à ce qui est extérieur à l'analyse (en particulier l'impact des neuro-sciences, du développement des psychothérapies dans notre monde culturel).

Un autre aspect concerne la nature du « pouvoir » dans l'institution ; celui-ci, soutient l'un de nous, « c'est d'abord (celui) du transfert » ; à quoi il est objecté que parler ainsi laisse négligée la dimension proprement sociale-politique de l'institution. Il apparaît à plusieurs membres que la « transversalité » de nos échanges gagnerait avec le développement des lieux de rencontre et de discussion. Toujours dans ce registre, plusieurs déplorent que les initiatives soient généralement prises « du haut vers le bas ». Mais, répond l'une de nous, notre discussion ne témoigne-elle pas que « quelque chose est en route » ?

Troisième thème : les statuts dans l'institution et les aléas du cursus.

Curieusement, alors que c'était un point important de la lettre de D. Widlöcher largement repris par S.

de Lattre, il a été relativement peu question du dit «malaise» des sociétaires dans la discussion. Serait-ce un faux problème, comme le pensent certains, selon qui, plus que le statut, importent la personnalité de chacun ainsi que le désir et la capacité à trouver place en prenant la parole ? Ou bien le questionnement s'est-il trouvé à la fois déplacé et modifié en amont, à propos des « homologués » ? Ce sujet a été largement repris.

Y a-t-il lieu de leur donner un statut, créant ainsi une troisième catégorie de membres ? Mais il y a à cela au moins un obstacle, d'ordre juridique. Ne peut-on trouver telle ou telle autre forme de reconnaissance ? Qu'en est-il du devenir des « homologués » ? Comment comprendre que beaucoup

s'en tiennent là ? Mais, dit quelqu'un, cela peut être un choix délibéré.

Sur ces points, des positions très divergentes s'affirment : pour les uns, il ne faut pas surestimer le phénomène ; pour d'autres, cela relève de la liberté de chacun et il faut se demander s'il cette question intéresse les collègues concernés ; pour d'autres encore, cela n'est pas une affaire personnelle et l'institution ne peut pas l'ignorer. Quelqu'un propose que le mémoire soit déplacé comme condition d'accès au titulariat.

Ainsi la discussion a été très ouverte et s'est conclue avec le souhait que le mouvement dont elle témoigne trouve une suite ; la décision, inédite, d'essayer d'en rendre compte, va dans ce sens.

## *On n'y écoute Rien. Récits.*

Fafia Djardem

Elsa commence son analyse, une année après le décès de son père. Elsa a l'impression qu'elle «*piétine dans sa vie, qu'elle a un caillou dans le pied*», à cette évocation je remarque que le proverbe chinois qu'elle cite est incomplet ; il manque la deuxième partie de ce proverbe, que j'ai entendu le matin même sur France Inter «*celui qui marche avec un caillou dans son soulier, ne regarde jamais les étoiles*.» Cette coïncidence ne peut tout de même pas être inconsciente ? Traduit-elle, déjà, une résonance transférentielle pour ce projet de cure ? Elle poursuit, pour dire sa tristesse, profonde ; son père reste omniprésent jusque dans les instants d'intimité qu'elle peut vivre avec son compagnon. Elsa a 28 ans, elle est metteur en scène. Elle devrait se réjouir qu'un théâtre lui ait acheté sa dernière adaptation de Boule de Suif, mais cette reconnaissance reste vaine.

Elle consacre les deux séances préliminaires, au récit de ses deux années passées en lettres hypokhâgne et khâgne, deux années restées sans suite... Elle me dit : «*Peut-être n'était-ce que le prolongement du désir paternel ?* » Lors de sa première séance, son récit est émaillé de références littéraires et de noms d'écrivains sur lesquels elle s'appuie pour décrire le vécu d'illégitimité, qu'elle a éprouvé durant cette parenthèse de deux ans... Ses impressions restent fortes : elle se sentait différente, *décalée*, alors que les autres élèves semblaient *portés* par un sentiment d'appartenance ; ils étaient tous fils ou filles d'universitaires, fils ou filles de... Tout lui était étranger jusqu'aux injonctions péremptoires des professeurs qui pouvaient leur dire «*Allez dans la bibliothèque de vos parents, vous y trouverez le volume 3 de La Recherche du Temps Perdu !* » Même si j'avais conscience que son récit, teinté d'archétypes, m'était délibérément *servi*, j'étais déjà embarquée dans un mouvement d'empathie ; je retrouvais des émotions anciennes,

parfois je pouvais précéder ses conclusions. À peine suis-je étonnée, lorsque, avec des mots soigneusement choisis, elle exprime sa honte et décrit la tension de son corps qui soudain se liquéfie ; elle vient de se souvenir : elle est en cours de littérature, une élève se lève, pour lire un passage de sa dissertation où elle y fait référence au *Verrou* de Fragonard. Elle n'a jamais entendu parler, jusque là, de Fragonard. Elle me livre : «*s'être cramponnée pour éviter le mouvement intérieur violent d'exclusion qu'elle a senti pouvoir l'éjecter de son siège, pour la plaquer au mur. Pour voir cette femme, elle se retourne - lentement - et se trouve face à une femme très belle, debout, sûre d'elle-même. C'est une réfugiée, afghane, qui a merveilleusement traversé sa culture métissée.*»

Cette conclusion, qui sonne comme une chute, différente de celle attendue, «*afghane*» en se décrochant du flot sonore rectiligne qui fonctionnait jusque là, crée un effet de surprise. Mais à peine cet étonnement surgit-il, qu'aussitôt il disparaît.

Dans l'intervalle des deux séances, je découvre le tableau de Jean-Honoré Fragonard, *Le Verrou*, qu'il a peint vers 1777 : l'atmosphère est celle d'une chambre du 18<sup>ème</sup> siècle, dans un clair obscur - à droite, dans le halo de lumière éblouissante il y a deux amants - leurs bras tendus, vers le haut et à droite, cherchent fébrilement à fermer un verrou - la main de l'amant est la plus proche du verrou - le reste du tableau est dans la pénombre et dans ce reste se perdent : un lit à baldaquin - des drapés, rouges sombres - une table de chevet, posée dessus, une pomme - des ombres... On est intrigué, que va-t-il se passer ? Va-t-il la jeter sur le lit ? Ou vont-ils s'y jeter, ensemble ? À première vue, c'est un tableau classique qui se présente comme étant l'étape pour deux amants entre deux moments : les préliminaires dans le lit défait et, le



moment où ils ont *quelque raison* de fermer le verrou. Fragonard a-t-il voulu peindre ce moment intermédiaire, l'entre deux, l'assomption du désir ?

Lors de la séance préliminaire suivante, elle évoque Daniel Arasse qui, m'apprend-elle, a été normalien. Elle pense, avoir vu un de ses livres, posé sur le bord de mon bureau, lors de sa première séance. Elle vérifie - il y est encore ! - Elsa croit se souvenir que Daniel Arasse a fait une analyse du *Verrou* de Fragonard, dans ce livre, intitulé *On n'y voit rien, Descriptions*. Je pense à ce moment-là qu'elle se trompe, le verrou est dans *Histoires de peintures*. Cette référence, de même que celle de la réfugiée sont-elles prises dans un mouvement séducteur ? «*Séduction*», «*Apparences*» sont des signifiants qui émaillent son récit alors qu'elle dit s'en défendre. Elle a déjà cité Baudrillard, que je sais être l'auteur d'un ouvrage sur la séduction.

La cure se poursuit sur le divan ; aussitôt l'énoncé de la règle fondamentale, elle décrit... Je l'écoute se promener dans mes paysages familiers, ceux de mon enfance, que je redécouvre, elle est sur les plages de Bray Dunes ; elle entre dans le casino, celui que Duras a décrit dans *Le ravisement de Lol V Stein*. Lors d'une fin de séance, elle dit parfois se demander si elle a pu subir des violences sexuelles et ne plus s'en souvenir, ne plus se souvenir de rien, est-ce possible ?

Une autre séance, elle évoque un projet professionnel, qui serait de parvenir à travailler avec une compagnie allemande où chaque comédien est aussi son propre metteur en scène. Un travail de mise en scène où le quatrième mur, soit ce rideau invisible qui sépare les deux scènes et délimite le contact avec le public, est aboli. Elsa évoque ses échecs. Elle n'a pas réussi l'entrée au conservatoire, au deuxième tour. Rétrospectivement, elle réalise *qu'elle s'était mise hors sujet* en présentant Nora, personnage d'*Une maison de poupée* d'Ibsen, alors que le répertoire des œuvres à présenter ne comprenait que les œuvres classiques françaises.

Après quelques semaines, un rêve dont elle me fait le récit : «*J'arrivais ici - toutes les portes de cette pièce s'ouvriraient sur d'autres pièces - ici c'est le*

*centre d'une maison, une maison privée - un jardin immense - des ouvertures qui donnent sur d'autres pièces encore, des portes, des boiseries. J'étais là et vous aussi comme une maîtresse de maison - accueillante, comme pour un dîner. Je crois qu'il y avait une autre personne... Le rêve s'arrête là.*» À partir de ce rêve, Elsa associe à d'autres lieux, à la maison du dix huitième siècle de son enfance, ce rêve s'ouvre sur d'autres pièces qui (nous) restent donc à découvrir. Ce rêve, où elle est l'invitée (où elle s'est invitée ?), a ouvert à une autre écoute. Tout se passe comme si ce récit avait engendré une différence de perspective. Ce rapprochement, dans ce rêve transférentiel, a paradoxalement induit un éloignement et introduit un écart ; ce que le déroulement associatif ultérieur va confirmer et renforcer. Ce rêve en me mettant en garde, trop proche, trop accueillante, un rêve d'avertissement en quelque sorte, crée un dégagement, un décentrage.

Dans «*Conseils aux médecins*», conférence de 1912, Freud apparaît prudent face aux médecins qui constituent son auditoire. Il leur précise que pour s'adresser à eux il s'appuie sur une longue pratique faite d'expériences qui se sont faites à ses dépens ; il fait sans doute référence ici à la théorie de la séduction - et non la séduction - qu'il a abandonnée le 21 septembre 1897 *par* une lettre à Fliess, opérant ainsi une rupture qui a permis l'émergence d'une écoute nouvelle : celle de la réalité psychique qu'il fait correspondre au temps de la cure. Il tient à leur transmettre quelques conseils, et précise qu'il existe des règles techniques qui régissent et structurent la pratique analytique. Et surtout, il tient à les sensibiliser au *seul but commun* de toutes ces règles, quelles que soient ces règles (parmi elles : l'attention flottante, la prise de notes...) : l'analyste doit s'imposer le pendant de ce qui est imposé à l'analysé avec l'énonciation de la règle fondamentale. Il doit y avoir écho entre les dires du patient qui correspondent à tout ce qui lui vient à l'esprit, sans la censure qui éliminerait je cite Freud «*toute objection logique et affective*» et l'écoute de l'analyste - ici seulement interprétative, on n'est qu'en 1912 - écoute non sélective, à même de pouvoir entendre «*tout ce que l'inconscient dissimule*. Comment parvenir à ce niveau d'écoute ? Contrairement à une précédente affir-

mation, Freud reconnaît que l'analyse de ses propres rêves ne suffit pas, et faisant référence à l'école de Zurich il précise que l'analyste doit se soumettre, je le cite à «une purification psychanalytique», soit une cure, qui viserait à filtrer ce qui pourrait faire obstacle à toute réceptivité, à toute perméabilité.

Curieusement Freud, dans ce texte, choisit le téléphone pour figurer la relation analytique. Est-ce parce que le parterre auquel il s'adresse est constitué de scientifiques ? Est-ce parce que la récente découverte de Bell et Edison a encore une aura magique ? Cette métaphore lui permet de faire une analogie entre l'inconscient de l'analyste et un récepteur qui pourrait recevoir «tous les dérivés de l'inconscient du malade qui parviennent jusqu'à lui» pour reconstituer un inconscient par le biais des associations. Freud propose là une analogie entre l'inconscient du psychanalyste et «l'instrument» réceptif du téléphone. Écouter, c'est croire ! ? ! ?

Et on ne peut qu'être surpris de constater qu'il n'utilise à aucun moment les termes oreilles, ouïe, écoute. Pourquoi ? Freud veut-il impressionner son auditoire en mettant en relief des qualités techniques de l'inconscient exigibles chez tout analyste ? Freud veut-il utiliser la même langue en quelque sorte que ses auditeurs dans un souci stratégique de convaincre et transmettre ; comme il l'a si souvent fait en utilisant des métaphores populaires ou des mythes, en passant par ce qui est commun entre les hommes, pour en souligner ce qui les dépasse.

Ou plus simplement, en omettant d'utiliser le mot oreille, Freud affirmerait-il par là qu'en la matière on n'écoute pas avec l'oreille ; l'analyste écoute avec son inconscient. Ce serait «écouter avec la troisième oreille», selon la poétique métaphore de Theodore Reik, ami de Freud, dont les travaux sur l'écoute sont une véritable mine d'informations.

En 1932, dans sa 30<sup>ème</sup> conférence, *Le rêve et l'occultisme*, Freud pour qui ces nouvelles conférences contribuent à une révision critique de ses concepts, refait un détour par la télépathie comme il l'avait déjà fait en 1922, dans *Rêve et télépathie*. Il utilise comme en 1912 la métaphore

du téléphone, ici pour définir la télépathie ; télépathie qui ne peut fonctionner entre deux personnes que lorsqu'il existe une condition implicite et nécessaire soit «*Que le récepteur de la nouvelle porte un fort intérêt émotionnel (à la personne émettrice)*». La communication quasi instantanée se fait par «*une perception visuelle ou auditive, dans ce dernier cas donc comme si elle avait été avertie par téléphone, ce qui n'a pourtant pas été le cas ; il s'agit en quelque sorte d'un pendant psychique de la télégraphie sans fil*».

Comme en 1922, Freud écarte les liens possibles entre rêve et télépathie, mais il introduit l'hypothèse d'une possible transmission de pensée immatérielle. Il fait un lien implicite entre les conditions d'apparition de celle-ci et la relation de transfert entre patients et analystes. «*Devant l'évidence des faits, se courber*» c'est, pour lui, une posture nécessaire pour la science, ici pour la psychanalyse. Il doit accepter d'abandonner le passage par la concrétude du téléphone **et admettre le processus télépathique qui «consisterait en effet en ce qu'un acte psychique d'une certaine personne suscite le même acte chez une autre personne. Ce qui se trouve entre ces deux actes psychiques peut aisément être un processus psychique où le psychique se transpose à un bout et qui, à l'autre bout se transpose à nouveau dans le même psychique». Y a-t-il ici la proposition par Freud, proposition ambiguë, d'un inconscient commun entre analyste et analysé ?**

Cette évidence lui fait faire le grand saut puisqu'il émet l'hypothèse qu'il subsisterait à l'arrière plan une transmission psychique, équivalente à la télépathie, un reste d'une communication archaïque d'avant le signe, d'avant la communication par les organes des sens.

Les traces de cette communication originale seraient repérables dans la croyance des enfants qui imaginent «*que leurs parents connaissent toutes leurs pensées*» ou dans celles des adultes, ceux qui croient «*à l'omniscience de Dieu*». C'est peut-être cette hypothèse qui le conduit aussi à étendre l'espace psychique, qui n'est plus seulement opposé à un espace extérieur mais peut correspondre, à un espace plus vaste. Et dès lors dans les deux espaces, le corps physique peut s'estom-

per et le corps pulsionnel peut se matérialiser comme il le proposera dans *Abrégé de psychanalyse*.

En 1937, dans *Constructions dans l'analyse*, Freud poursuivant sa réflexion sur cette communication particulière entre l'analyste et l'analysé décrit un dispositif, dont l'architecture particulière serait la seule configuration opérante pour permettre l'écoute analytique. Il fait à nouveau appel à la métaphore théâtrale, qu'il a déjà convoquée pour le transfert, dont le surgissement serait analogique à l'embrasement du feu sur la scène. Il installe cette fois-ci une dissymétrie : dissymétrie, qui dès lors est constitutive de toute situation analytique ; pour lui «*C'est un fait fondamental*» lors de l'analyse, ce travail analytique se fait à «*deux personnages*», de part et d'autre de «*deux pièces entièrement distinctes*», sur «*deux scènes séparées*». Cette dissymétrie n'est pas conçue pour donner lieu à un dialogue et il est difficile de qualifier cette relation particulière ; pour Fédida, qui a aussi souligné cette dissymétrie, le terme de communication serait aussi impropre. Le registre de chaque pièce y est régi par la frustration et l'abstinence et dans ce dispositif chaque personnage a un rôle et une place attribués. Placé au devant de la scène, sous les feux de la rampe, l'acteur principal, l'analysé, est chargé de se remémorer un texte vécu et refoulé. L'analyste, quant à lui, se trouve en arrière plan, dans les coulisses ( ? ), de l'autre côté de la scène. C'est le souffleur, l'homme de l'ombre, qui a ce rôle au théâtre où l'usage moderne de ce mot s'applique à une personne qui pallie les défaillances de mémoire des acteurs en leur soufflant leur rôle. Le souffleur peut aussi désigner celui qui suggère en conseillant ou en instiguant. Je retiens aussi la définition du *Litré*, plus proche de notre sujet, où le souffleur est «*l'appareilleur dans le domaine du bâtiment, (celui qui est) chargé de surveiller le transport et la pose des pierres*.» Cet étrange souffleur a la charge de souffler le texte oublié, mais aussi de repérer les indices qui ont échappé à l'oubli pour construire, plus précisément reconstruire, le texte de référence *en image fidèle... et image complète dans toutes ses parties essentielles*. Il doit organiser sa perception, comme si sa vie en dépendait, tout autant que celle de l'acteur. Mais à la différence du théâtre, le

rôle du souffleur ici s'inverse - il ne possède pas le texte de référence - il est supposé le découvrir pas à pas, soufflé par l'analysé. Il le découvre et en a l'intuition en même temps que le patient, à l'allure de l'amble. L'analyste et l'analysé iraient d'un même pas, l'un emboîtant le pas de l'autre, en même temps, de part et d'autre *de deux pièces entièrement distinctes et sur deux scènes séparées*. Et comme au théâtre, un coup de théâtre peut soudainement interrompre le cours des événements, dans un après-coup, et provoquer ainsi un effet de brillance. C'est la croyance en l'analyste qui permettrait ainsi aux ressorts de l'intrigue de se révéler dans un soudain **tout devient clair**. Cette croyance tirerait sa force dans la source infantile mobilisée dans la cure.

Les décors de cet étrange théâtre, déjà installés en 1913 dans *Le début du traitement*, doivent obéir à «*un cérémonial imposé*» auquel Freud dit tenir : «*Je tiens à ce que le malade s'étende sur le divan et que le médecin soit assis derrière lui de façon à ne pas pouvoir être regardé*.» Ce cérémonial contribue à renforcer la séparation entre les deux scènes ; pour empêcher la vision de l'expression du visage de l'analyste qui se laisse aller à ses pensées inconscientes, expression qui peut influencer sur l'analysé en donnant des indications qui pourraient être interprétées ou faire modifier ses dires. C'est le maintien de ce cérémonial contraignant qui permet d'éviter : «*Toute immixtion du transfert dans les associations du patient et d'isoler le transfert de telle sorte qu'on le voit apparaître à l'état de résistance à un moment donné*». La séparation des deux lieux, est la seule représentation opérante à même de mettre en relief l'activité constructive de l'analyste. Cette séparation intensifie le paradoxe de cette communication, dans la situation analytique de la séance, situation où pour Fédida, «*les protagonistes ne sont pas à proprement parler des interlocuteurs*» car l'analyste n'est pas dans la même scène. *C'est l'extériorité radicale* de la place de l'analyste qui garantit l'approche *objectivante* de la construction. Fédida fait redoubler cette dimension paradoxale en y ajoutant une rupture, je le cite «*rupture - certes féconde - rupture dont le contre-transfert ouvre le sens et la portée et place donc toute parole dans l'analyse devant son propre vertige à ne pas*

*savoir ce qu'elle dit ni à qui elle s'adresse.» C'est une rupture topographiquement circonscrite, située dans des territoires étrangers où l'analyste, à une place d'étranger est sur une scène étrangère, pour Fédida l'analyste est dans une place qui est «rigoureusement extérieure à la scène du patient mais d'où il perçoit la figure de l'absent, véritable destinataire de la parole qui lui parle».*

Freud a donc décrit les bâtiments et les décors qui instaurent le cadre de l'écoute analytique. Mais Freud n'a rien dit des moyens dont dispose «le souffleur». Y a-t-il un guide pour écouter et intervenir ? Freud, on ne peut que s'en étonner, n'a pas consacré un chapitre ou une conférence dans ses écrits au concept de «l'Ecoute», il l'a abordé en marchant au gré de ses rencontres avec ses patients et avec ses collègues.

Je vais emboîter le pas de Freud, si j'ose dire, et poursuivre par l'écoute du rêve d'Elsa. Je vais l'utiliser, de la même manière que Freud a fait usage du rêve, avec un parti pris *arbitraire*, c'est-à-dire comme *équivalent d'un acte psychique plein de sens et de valeur*. J'ai voulu écouter ce rêve comme on écoute des séances, un rêve qui serait le précipité de séances.

Dans ce rêve je suis dans la scène, avec elle, ce qui me situe paradoxalement en spectatrice, en voyeuse et je suis aussi auditrice ; spectatrice et auditrice, cela me rend complice. C'est dans ce jeu de miroir, ou plutôt de ce jeu de miroir, d'une proximité incestueuse, que je suis mal à l'aise. Je suis spectatrice interdite (dans tous les sens du terme, effroi et objet interdit), dans une scène où je suis bel et bien avec elle. L'empathie a contribué, jusque là, à maintenir serrés des fils, illusoire, de communauté ; communauté de transfert qui s'est établie en plongeant ses racines dans les premières sources d'expérience infantiles, ce que Freud dans *L'interprétation des rêves* précise ainsi : «L'essence profonde et éternelle de l'homme est constituée par les impulsions issues de l'enfance, préhistoriques : c'est là que le poète compte réveiller ses auditeurs.» A-t-il fallu aller si loin dans l'enfoncement, pour alors pouvoir se dégager ? Comme l'indique Freud dans *Remémoration, Répétition et Perlaboration*, un temps de perlaboration des résistances est nécessaire pour accéder

aux pulsions refoulées qui alimentent ces résistances. Alors que je le sais, je devais m'y attendre, j'ai été surprise par ce souffle transférentiel, encore une fois. Tous les éléments de son récit me représentent, le corps du cabinet y est éclaté, j'y retrouve les couloirs, les boiseries, les portes... dans le rêve «je suis l'analyste qui la reçoit chez elle.» Le leurre consisterait à croire que c'est une scène où l'analyste y tient une place, le rêve l'inviterait ainsi à regagner sa place. Les associations de ce rêve transportent Elsa vers un autre jardin, le parc de La tête d'or, et vers «des maisons qui font rêver. Comme dans les magazines, La maison de Marie claire.» Elle se souvient des élèves en classes préparatoires «des gens habitaient des maisons comme ça.» Cette association fait venir dans la dénégation, des éléments de honte, de dévalorisation et de discrimination sociale. Elle se souvient de «son père qui venait à la fin des représentations et se comportait mal, saoul, comme toujours.» Elle évoque peu sa mère, insiste sur la belle maison du 18<sup>ème</sup> «équivalente à celle là» (Cette dernière évocation m'interroge, cette traversée de scènes serait-elle l'indice d'une résistance ?). Elle précise : «Si elle avait été rangée, moins bordélique, c'était imprésentable.» Cette évocation la conduit «à la liquidation des biens de son père» actuellement en cours, elle associe avec les dettes qui «la rendent folle elle qui ne supporte pas d'avoir la moindre dette, pas même x euros» (le coût de sa séance). Je me sens prise au dépourvu, les restes diurnes apparaissent emmêlés dans les associations confuses, je l'entends me dire : «La veille elle a dîné chez son oncle paternel où elle y a rencontré sa grand-mère avec qui elle partage le goût de la littérature» «Une figure de Faust» et elle associe avec ce père prolo à l'alcool triste : «Il buvait le matin, dans le café, pas le whisky à l'apéro» ; un père qui se transformait à l'arrivée de sa propre mère «C'était assez puissant pour l'empêcher de boire pendant deux jour».

Comme Freud l'a précisé dans *Révision de la théorie du rêve*, «Après avoir écouté calmement, sans mettre à propos notre réflexion en mouvement», dans un premier temps je mets de côté le texte manifeste qui à première écoute et pris dans le transfert apparaît aussi clair, bien que cocasse, pour la rêveuse que pour moi. Les images cen-

trales, «l'hôtesse et l'invitée», réfléchissent *des forces sensorielles perceptives*, l'ensemble des éléments du rêve paraît congruent et la tonalité est chargée d'émotions. J'ai le sentiment que dès qu'elle nomme les objets, le *tableau (du rêve) se dénature*, le rêve se dénature, perd de son charme ; la nomination des objets les rend *vulgaires*. Pour faire rêver, les objets doivent rester sans vie et les êtres ne doivent pas témoigner de leur nature charnelle. Cette vulgarité pourrait aussi se loger dans, ce qui ne peut qu'intriguer un profane, dans le dire de ces deux femmes : que font-elles ensemble ? Ne font-elles que se parler ? L'une l'analysée et l'autre l'analyste pourraient n'être que deux amant(e)s. Dire ce dire, inconvenant, a un effet de *grossissement*. La vulgarité réside dans *l'a priori* que ce qui est écouté c'est précisément l'entendu, les mots s'écrasent. Invitée à associer, la rêveuse va de l'ensemble du rêve, au détail. Elle se *dégage du texte manifeste en détachant son attention* et elle associe ensuite sans ordre chronologique. Elle repart de l'issue, le passé ? Le jardin, pour refaire le chemin en arrière vers l'ouverture du rêve, à son entrée dans le centre de la maison. Est-ce que commencer par la fin de la visite sans s'y arrêter, indiquerait sa résistance du côté de l'hôtesse et de l'invitée ? Ses associations permettent un dégagement du rêve, en même temps qu'elles permettent un dégagement de la scène. Elles décondensent et éclairent autrement les différents éléments du rêve, par un déplacement dans d'autres espaces-temps. Les associations permettent d'approcher les pensées latentes, et par de multiples allusions, elles orientent sur le père. Dans les éléments du rêve, à la fin du récit, il apparaît dans la pénombre, une ombre dans un doute, c'est un détail. Le «je crois», s'écoute, «je suis sûre». Lorsqu'elle évoque sa honte sociale et ses affects ambivalents, en enfance, l'analyste entend le désir cœdipien, infantile. Les deux langues différentes sont perçues par une écoute flottante, régressive, une écoute en enfance, comme le *regarder en enfance baudelairien*, par un écouter en *nouveauté*. La langue de l'analysée flottante, comme le chiffre absolu, chiffre flottant en mathématiques, n'a ni signe positif, ni signe négatif ; chaque mot s'écoute dans un absolu égal suspens.

Son évocation du récit met en pièces la texture du rêve, et elle peine à vouloir retrouver les sensations, l'éprouvé d'étrangeté, l'épaisseur particulière. On pourrait presque dire que ses associations, au contraire, contribuent à tisser une étoffe, à approcher une consistance en défaisant le travail, de condensation, de déplacement et d'inversion du rêve au sein des objets, au sein même de la trame du rêve. Et poursuivre dans le même fil en disant que c'est au prix de cette perte créatrice du rêve que les associations (ré) orientent vers l'essentiel du rêve, ici l'ombre. Cette ombre représenterait-elle l'innommable ? Au sens de Daniel Arasse dans *Histoires de peintures*. Dans ce livre, Daniel Arasse semble nous dire que pour voir l'innommable dans le tableau de Fragonard, il a fallu qu'il regarde *Le Verrou* comme l'analyste écoute un patient ; c'est-à-dire en prenant son temps, en prenant du temps. Arasse marque d'abord un temps d'arrêt, à l'instant où il a été surpris par la perception d'une anomalie, analogique au même arrêt que produit l'effroi face à l'interdit ; et dès lors ce qui l'intéresse ce sont les disproportions, l'hétérogénéité, l'incongruité du tableau. Il semble affirmer que ce sont les anomalies qui permettent la lecture du sens d'une œuvre. La vue et l'ouïe se conjuguent, Arasse dit être «appelé par un tableau». Il faut un certain temps d'observation avant de pouvoir (re)marquer des anomalies, *il faut vouloir voir* comme on pourrait dire vouloir écouter analytiquement. Il regarde *Le Verrou*, il l'observe et peut seulement ensuite s'arrêter sur les objets : autour des deux amants, les oreillers se précisent être des seins «*pointes vers le haut*», le sexe de la femme s'offre dans les formes du lit «*belle fente allant vers l'obscur*», le lit avance un genou, la métaphore du sexe masculin apparaît, «*cela ne fait aucun doute*» pour Arasse, dans l'épaisseur *du drapé*. L'œil et l'oreille de l'historien d'art, de l'analyste ? sont excités et désirant, les objets s'animent, et paraissent se métamorphoser, se transfigurer. Les associations de Daniel Arasse parviennent à démasquer chaque objet qui était parvenu à recouvrir l'innommable, innommable que je peux, à mon tour, voir : la chaise renversée à les jambes en l'air, le verrou devient le sexe féminin..., le rouge sombre... Obscur. La lumière braquée sur les deux amants est aveuglante, alors

que l'obscurité donne à voir. Pour Daniel Arasse ces objets recouvrent un Rien, Res, la chose. Ils sont le tout du désir, à l'arrière plan du tableau. Les objets procèdent par effet de couverture qui serait à rapprocher de la fonction du souvenir-couverture, fonction recouvrance de ce qui insiste à se dire. Leurs déformations par le travail du rêve, liées aux effets de forces contraires qui s'interposent à l'émergence du désir, renforcent cet effet. Dans ce rêve «l'hôtesse et sa convive» fonctionnent comme un *trompe l'œil*, une *façade* ; le sens est seulement approché en s'éloignant d'elles et en se rapprochant de l'ombre, mais il n'y a pas de traversée de la surface du rêve. L'ambiance «Marie claire» semble être la traduction de la langue du désir en une langue plus policée, plus consensuelle, plus civilisée...

Chaque objet du rêve *présente* d'autres figures mais aussi *les représente* ; par ces deux fonctions différentes et complémentaires, il tente d'approcher la fonction d'accomplissement de désir. Les objets n'incarnent pas le désir, ils le médient, l'ombre n'est pas le père. Cela contribue à produire le malaise de ce rêve, cela contribue à intensifier les motions érotiques dans *Le Verrou*. Dans la séance l'écoute de l'analyste, tantôt se détache de l'objet, tantôt s'y cramponne pour s'en éloigner de nouveau, non rectiligne, plutôt «incurvée», «en arc de cercle» pour épouser les formes de circulation des associations de l'analysée en «flux» et «courbures» et en concordance avec les formes de circulation de l'inconscient de l'analyste. Cette «élasticité» est une représentation ferenczienne de l'écoute. Imre Hermann, dans *La psychanalyse comme méthode*, reprend la description de la forme de

l'écoute pour en souligner la mise à l'épreuve de l'analyste. L'écoute du désir - souterrain - peut sidérer l'analyste, ou à l'inverse, le faire devenir bavard. «Jacasser» selon une expression souvent employée par Elsa, pour parler d'elle, en se dévalorisant. Ce serait une réponse défensive de l'analyste, en miroir, qui fait écho aux bruits ambiants. On pourrait dire que «l'hôtesse et sa convive» sont immergées dans le bruit des objets, «*représentants d'une foule désignés par élection*» ; alors que l'ombre, à peine chuchotée, est dans un «Y'a Rien à écouter» - impératif. Le silence - voix immatérielle - de l'analyste, en écoute des associations s'oppose à tout ce bruit, à cette excitation de surface. L'analyste s'oppose, parfois au prix d'une lutte intérieure désirante, pour préserver silence et calme intérieur qui font rebondir la parole de l'analysé, l'entraîne à parler vers l'inconnu, l'amène à risquer la traversée de la surface... vers les profondeurs.

Après avoir verrouillé ce texte, l'instant qui a suivi, j'ai repensé à cette jeune femme afghane qui au lieu de citer *Le Verrou* aurait tout aussi bien pu évoquer... le *Monochrome bleu* de Klein (I.K.B), tableau dont Klein a pu dire que le bleu, à l'opposé des autres couleurs «espaces pré psychologiques»... «Qui permettent des associations d'idées concrètes», le bleu rappelle tout au plus la mer et le ciel (soit) le plus abstrait dans la nature tangible et visible.

Dans ce cas, l'écoute d'Elsa aurait-elle été toute autre ?

Et si, l'écoute n'avait pas fini de faire parler d'elle.... ? !

## *La séduction des sirènes*

Bruno Reboul

***"Pour se préserver des Sirènes, Ulysse se boucha les oreilles avec de la cire et se fit enchaîner au mât.***

***Or, les Sirènes possèdent une arme plus terrible encore que leur chant,... c'est leur silence. Il est peut-être concevable, quoique cela ne soit pas arrivé, que quelqu'un ait pu échapper à leur chant, mais sûrement pas à leur silence. Mais Ulysse, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'entendit pas leur silence ; il crut qu'elles chantaient et que lui seul était préservé de les entendre ; il vit d'abord distraitement la courbe de leur cou, leur souffle profond, leurs yeux pleins de larmes, leur bouche entrouverte, mais il crut que tout cela faisait partie des airs qui se perdaient autour de lui. Mais bientôt tout glissa devant son regard perdu au loin ; les Sirènes disparurent littéralement devant sa fermeté, et c'est précisément lorsqu'il fut le plus près d'elles qu'il ignora leur existence.***

***Peut-être, encore que la chose passe l'entendement humain, peut-être a-t-il réellement vu que les Sirènes se taisaient et n'a-t-il fait que simuler, pour leur opposer, et aux dieux, l'attitude que nous avons dite, comme une sorte de bouclier."***

(Kafka traduit par Vialatte)

C'est dans un court texte daté du 23/11/1917 dans le cahier G que Kafka nous propose cette interprétation de la rencontre d'Ulysse avec les sirènes. Ce texte est une sorte de parabole qui nous permet d'ouvrir la question du silence dans la cure. La psychanalyse n'est pas une communication au sens traditionnel, elle instaure une rupture qui permet de se recentrer sur son monde intérieur. Le silence qui inaugure la situation analytique ouvre à la régression topique, à la perlaboration, à l'élaboration ; mais aussi à la frustration et à la réaction thérapeutique négative. Le silence de l'analyste

invite à la parole et sollicite la liberté de dire du patient, c'est une aire de liberté, et de créativité qui peut aussi déclencher de l'anxiété et de la persécution.

Le silence qui inaugure l'ouverture de la parole est un espace. C'est le silence de l'analyste qui réoriente l'écoute sur le monde intérieur du patient. Il va permettre d'ouvrir une illusion quasi hallucinatoire, celle de retrouver, de vivre les expériences affectives passées. Il s'agit de pointer cette dimension d'illusion au sens de l'enfant qui joue et fait comme si son scénario imaginaire était réel, et de la laisser dériver jusqu'à l'hallucinoire. L'hallucination renvoie à la réalisation du désir dans le rêve mais c'est le même processus qui conduit au délire psychiatrique en cas d'inflation d'emballlement du désir et de perte de la réalité.

Dans cette interprétation de l'*Odyssée*, Kafka prolonge Homère et nous montre qu'au-delà de la séduction de la rencontre, il y a un désir absolu prenant racine dans la psyché d'Ulysse qui est révélé par le silence des sirènes. Cette parabole me semble être une métaphore du transfert. Parfois la rencontre se situe entre séduction et résistance avec le risque majeur que représente l'écoute du désir pour le patient. Les oreilles sont à la fois orientées vers l'extérieur, mais aussi vers l'intérieur. «Les oreilles sont dans le champ de l'inconscient les seuls orifices qui ne puissent se fermer». (Lacan). Malgré la cire, Ulysse va entendre, sans pouvoir en identifier l'origine. Cette écoute analytique, c'est une ouverture et une sollicitation vers une espérance de jouissance absolue, vers la toute puissance infantile d'avant la loi. Le silence de l'analyste, c'est aussi la présence maternelle d'avant le langage, la préoccupation maternelle primaire qui crée un espace suffisamment fusionnel pour recevoir les affects et traiter les besoins psychiques de l'autre avant le langage. Si le cadre est

parfois contrainte et frustration, le silence peut être concomitant d'une présence totale, un amour sans faille. Dans un deuxième temps, la déception prendra des formes différentes et devra s'orienter vers un équilibre entre principe de plaisir et de réalité plutôt que vers un mouvement persécutoire (**persécuteur ?**) voire paranoïaque. Peut-être, et ce serait l'hypothèse que je voudrais discuter avec vous, qu'une partie de la réaction thérapeutique négative serait à comprendre comme les effets induits par les espoirs démesurés sollicités par le dispositif mis en place. L'emballement hallucinatoire du transfert aurait parfois cette dimension de persécution, d'amour déçu qui alimente les attaques et la destructivité au sein de l'analyse.

La surprise et l'incrédulité apparaissent souvent lors de premières rencontres avec des patients souffrants qui nous demandent un soin et à qui nous proposons de parler en associant librement. La passivité de l'analyste peut être vécue au départ comme une négligence, un abandon, ou au contraire avoir un effet de séduction, déçue par le silence telles les sirènes pour Ulysse. Ensuite, l'investissement de cette écoute prendra des formes différentes modulées, structurées par le transfert. Comme le montre Kafka la dimension hallucinatoire vient remplir ce silence, c'est la force du transfert : ***Il crut qu'elles chantaient et que lui seul était préservé de les entendre.***

Au cœur de la dimension hallucinatoire du transfert, il existe une crainte de l'emprise et un noyau de persécution, les sirènes sont éminemment dangereuses. Elles sont autant sollicitées et espérées que source de peur pour Ulysse comme pour nos patients. L'autre représente un danger de dépossession, de détournement. Le silence permet à l'analyste de construire ses interprétations à partir des images mentales ; le silence permet également aux patients d'interpréter l'analyste.

La déception par rapport à l'attente mobilisée peut être immense : une part des réactions thérapeutiques négatives, ou même des transferts négatifs trouvent leurs sources directement à partir de la place transférentielle à laquelle le thérapeute est situé. La résistance chez Ulysse est très nette, il se fait attacher et boucher les oreilles, malgré tout, un mouvement interne va se produire

qui va le détourner provisoirement de sa route puis il continue son propre chemin en réussissant à ne pas être capté, mais en étant changé profondément par cette expérience de confrontation à son désir.

Lorsqu'un patient est rencontré au décours d'une crise existentielle, la mise en place d'un soin analytique se heurte à différentes résistances et peut être autant du côté de l'analyste que du patient. Mais le terme soin est-il approprié ? Il y a une part de quiproquo dans cette question du soin en analyse. Je tiens à ce terme si on peut entendre le soin comme ce qui va résulter du changement produit par l'écoute. Il s'agit sans doute pour chaque analyste et pour chaque patient de découvrir la force du lien qui se construit à partir de la parole et de l'écoute, de s'y laisser prendre et de pouvoir aussi s'en déprendre. Dans ce lien, avant même qu'il soit qualifié de transférentiel, l'autre est mis à une place particulière ; il s'agit toujours de répéter pour isoler et mettre à jour les liens affectifs primaires et infantiles. Cela bien sûr, nous le savons, les patients, souvent, le savent aussi et pourtant cela reste une découverte dans chaque cure. Les ressentiments et les attaques sont à la mesure des attentes, des espoirs. La parole peut mobiliser l'analyste, l'exciter dans le sens d'une séduction, d'un intérêt pour le discours, pour la découverte d'un nouveau patient, puis arrive la déception devant l'aggravation symptomatique et la lassitude devant la répétition. Le commencement de l'analyse peut susciter un flot de pensées associatives d'images ou d'interprétations, ou laisser un doute : ce patient est-il capable de me parler vraiment ? Il me répète la description d'une réalité sans affect, il n'est pas présent dans sa parole. Avec certains patients ou à certains moments, c'est le vide qui s'impose en nous et il devient difficile de rester psychiquement vivant, le vide et le négatif s'imposent, la pensée se blanchit. C'est alors un silence mortifère qui abrase le discours et ceci tant du côté de l'analyste que de l'analysant. Un sentiment de persécution peut se profiler plus ou moins précocement et faire obstacle à l'instauration du cadre où se déploie dans le transfert. Un danger se profile pour la cure si ce noyau paranoïaque ne peut être dissous par l'interprétation. Ces réactions persécutrices (**per-**



**sécutrices ?)** ou ce transfert paranoïaque sont probablement une forme de réactions thérapeutiques négatives. Il faudrait peut-être distinguer la haine dans les transferts négatifs qui sont la réminiscence des traumatismes et la répétition d'une violence ressentie enfant de la réaction thérapeutique négative. Celle-ci correspond plus à l'aggravation des symptômes provoqués par la culpabilité inconsciente, le besoin de punition, et le masochisme.

«La reconnaissance de cette instance (conscience morale) nous permet de comprendre le délire d'être remarqué ou, pour mieux le dire, le délire d'observation qui apparaît avec une telle netteté dans la symptomatologie des affections paranoïdes mais peut aussi se produire comme affection isolée ou bien de façon sporadique dans une névrose de transfert.»<sup>1</sup>

L'hostilité transférentielle s'installe, Freud y a été soumis avec Fliess, mais aussi avec le départ de Dora, ou avec les reproches de Ferenczi pour ne donner que quelques exemples. Parfois, à d'autres moments, la parole du patient se déploie, prend sens et dénoue symptômes et répétitions. La nécessité de la parole apparaît au patient, au fur et à mesure que les identifications dont il est construit apparaissent. Il s'agit d'entendre les passagers clandestins qui sont portés en soi en reconnaissant les identifications et leur force d'incarnation ou d'attraction. C'est ce mouvement de déprise des identifications qui passe par la reconnaissance des désirs d'autrui et des *imagos*, et ouvre vers plus de liberté. L'écoute et le silence favorisent une amplification de ces mouvements.

Le discours intérieur de l'analyste, l'attention à ses perceptions, à ses images internes, à ses mouvements psychiques, permet d'introduire le décalage fondamental de l'écoute et de débusquer ce qui nous agit et ce qui nous anime. C'est cette double écoute centrée à la fois sur le patient et sur ce qui vient de nous, qui nous permet de perlaborer cette véritable croix qu'est le transfert (d'après l'expression de Freud). Dans l'écoute, la difficulté est de savoir ce qui nous accroche, à

quoi sommes-nous sensibles ? Au sens, à l'affect, au signifiant, ou à une forme d'analogie et de lien de continuité qui nous fait entendre un fil rouge inconnu. L'analogie permet de relier des temps, des espaces différents, clivés et pourtant liés ; et à travers tout cela, d'accéder au sexuel infantile. La capacité à accueillir les patients échoue parfois du fait de la force hallucinatoire d'un transfert éprouvé comme un danger et alors la scène prend feu, la fuite est la seule solution. «Alors que le transfert est parole réminiscente souffrant d'une impossible remémoration du passé fuyant qui la hante, comment parler du transfert en retrouvant avec ce mot ce qu'il veut désigner d'occulte et d'étrange, son insaisissable mouvement de déplacement des lieux, son aspect pluriel, son œuvre de masques constamment mobiles, ses affects incertains ? »<sup>2</sup>

L'analyste, comme le patient, est dans l'attente de retrouver le familier qui n'est pas le même pour l'un et pour l'autre. L'analyste peut rechercher la théorie connue, l'analysant redit ses constructions, explicatives de son histoire. À quel moment est-il possible de se laisser entraîner à quitter le déjà connu, vu, compris pour écouter du nouveau, de l'étrange de l'inédit ? Quelles conditions sont nécessaires, spécifiquement pour que la rencontre ait lieu dans chaque analyse ? L'adaptation du thérapeute est-elle possible, nécessaire, pour advenir à une sécurité suffisante, pour désamorcer ces mines ? Mais jusqu'où et à quel moment le processus est-il menacé par ces adaptations ? S'agit-il pour l'analyste «de faire le mort» pour reprendre l'expression de Lacan ou d'induire des mouvements vivants. Avec le risque que cette induction alimente la suggestion et la directivité.

C'est aussi la révélation que derrière le plus bruyant des symptômes se cache une vérité ignorée par le sujet. Freud a su lâcher les certitudes et les théories anciennes pour expérimenter et pour construire un savoir nouveau et étrange. Il passera progressivement de l'investigation des symptômes vers celle d'un processus psychique. Entre les études sur l'hystérie et Dora ; Freud nous précise que la technique psychanalytique a

---

<sup>1</sup> S. Freud : *OCF*, T XII, p. 239.

<sup>2</sup> P. Fédida : *Le site de l'étranger*, p. 125.

connu un bouleversement fondamental. À cette époque, le travail partait des symptômes et se donnait pour but de les résoudre l'un après l'autre. «J'ai depuis lors abandonné cette technique, parce que j'ai trouvé qu'elle était totalement inadéquate à la structure si fine de la névrose... je laisse maintenant le patient déterminer lui-même le thème du travail quotidien»<sup>3</sup>... L'écoute silencieuse, c'est une révolution qui débusque le plus fugace, le plus fragile de l'être humain, la partie de soi à peine perceptible, qui doit être refoulée et inconsciente pour dompter le pulsionnel et pour permettre à la socialisation de s'effectuer. Au début, Freud recherche les traumatismes sous hypnose et avec une insistance et une pression destinée à combattre le refoulement. Emmy von N lui dira «ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas» puis Freud conclut par «il ne faut pas lui demander toujours d'où provient ceci ou cela mais la laisser raconter ce qu'elle a à dire. J'y consens et elle poursuit.» Il reste attentif aux lacunes du discours, au chaînon manquant, au déplacement, et à la polysémie des mots. C'est à partir de Dora qu'il peut théoriser le transfert et comprendre dans l'après-coup ce qui a provoqué sa fuite. Si, depuis les débuts, Freud a su écouter, il a été dans les débuts un thérapeute qui prenait position, qui expliquait et défendait ses théories face à ses patients. Dans ces débuts, il s'agissait de les forcer à révéler le souvenir pathogène, leur secret, c'était l'énigme à résoudre et il y avait alors une dimension d'enquête prépondérante.

La recherche du connu, de ce que l'on croit posséder est parfois souvent une résistance au vécu d'inconnu tant du côté de l'analysant que de l'analyste. La place des théories questionne, leur rôle reste discutable l'analyse doit-elle confirmer la théorie ? Ou doit-elle pour chaque patient se recréer avec les variations de son psychisme et l'originalité de son transfert ? La nouveauté de Freud, la découverte de la sexualité infantile comme traumatisme et son rôle dans la genèse des symptômes, doit être pour chaque analyse, une nouvelle découverte avec sa dimension de surprise et d'inconnu. Freud conseillait les ana-

lystes tout en se méfiant de l'utilisation de ses directives «Mais je fais bien de donner ces règles à titre de conseils et de ne revendiquer pour elles aucun caractère d'obligation inconditionnelle... L'extraordinaire diversité des constellations psychiques... permettent qu'une démarche d'ordinaire justifiée reste à l'occasion sans effet, tandis qu'une autre habituellement fautive conduit telle ou telle fois au but»<sup>4</sup>

La relation entre Freud et Fliess, apparaît comme un paradigme de la relation transférentielle, avec des mouvements affectifs opposés. La théorie Freudienne accepte d'être remise en question par l'expérience clinique, se modifier et se construire dans la rencontre avec l'autre, en intégrer cette autre découverte fondamentale qu'est le transfert. La théorie de Fliess demande une adhésion à ses croyances et impose la confirmation de ses théories par la réalité. La tentation de la solution paranoïaque reste un risque auquel Freud a échappé en s'éloignant de Fliess, mais Fliess lui a montré des signes de cette tendance. Sa tendance paranoïaque a peut-être été alimentée ou accentuée par la relation avec Freud. Si Freud ne souhaitait pas que sa correspondance avec Fliess fut connue, c'est sans doute par crainte d'une assimilation ou d'une contamination au système de pensée de Fliess. On trouve par exemple dans la lettre 112 une tentative de Freud très poussée pour faire rentrer ses hypothèses dans les calculs de Fliess, il tente de nombreuses formules et écrit : «il est intéressant de voir que le calcul par sommation successive ne donne rien, et cela que l'on inclut ou non dans le calcul la période utérine.» L'écoute que Freud a trouvée chez Fliess lui a permis de construire sa théorie. Fliess a été mis à cette place de pouvoir écouter et recevoir. C'est l'amitié nécessaire pour pouvoir livrer des hypothèses, il fallait un engagement affectif, une ressemblance, l'illusion d'une communauté de pensée, et l'attribution d'un savoir chez l'autre. La relation de Freud avec son ami Fliess est de l'ordre du transfert. «Je l'ai beaucoup aimé autrefois» lettre de Freud à Abraham le 3 mars 1911. Freud met Fliess dans la position du sujet supposé savoir.

<sup>3</sup> S. Freud : *OCF*, T. VI, p. 126.

<sup>4</sup> S. Freud : «Sur l'engagement du traitement», *OCF*, T. XII, p. 163.

L'intensité de ce lien va apparaître dans la rupture. La relation se dégrade avec l'éclosion d'un noyau de persécution chez Fliess. Freud s'en dégage mais garde une rancœur et un sentiment d'injustice. «J'ai réussi là où le paranoïaque échoue» lettre à Ferenczi 6 octobre 1910 le paranoïaque qui échoue c'est Fliess.

L'affaire du plagiat est exemplaire de cette éclosion. Freud est accusé par Fliess d'avoir communiqué ses idées sur la bisexualité ce qui aurait permis à Weininger d'écrire un livre sur ce thème «On peut juger du bien fondé de ce factum par le fait que moi-même, ami de Fliess durant de longues années, suis accusé d'avoir fourni à Weininger et Swoboda le renseignement (obtenu grâce à mes relations avec Fliess) qui a servi de base aux publications qu'ils n'avaient pas le droit de faire. Ce mouvement de persécution de Fliess fait suite à une relation forte au cours de laquelle Freud a initié son travail d'autoanalyse.

L'amitié entre Freud et Fliess reposait, dans sa phase intensive, à partir de 1893, sur un projet chimérique commun : le projet d'une nouvelle théorie sexuelle, développée dans sa signification pour la biologie, la psychologie et la théorie des névroses, dans laquelle Fliess traiterait le côté organologique et Freud le côté psychologique. Ce projet grandiose resta pour l'essentiel à l'état de chimère, un rêve éveillé scientifique commun. On peut y voir l'expression d'une relation intellectuelle en symbiose. À partir de l'été 1897, Freud fit passer à l'arrière-plan ce rêve éveillé au profit de l'Interprétation des rêves qui se limitait presque exclusivement au domaine psychologique. À la même époque, Fliess se mit à mathématiser sa doctrine des périodes considérée initialement d'un point de vue chimique<sup>5</sup>.

La différenciation et l'autonomie peuvent-elles se construire en dehors de ces mouvements qui peuvent être interprétés comme une attaque ou un meurtre du père, ou comme une séduction entre père et fils ? Cette dynamique relationnelle peut être paradigmatique de certaines cures, d'autant que le transfert est agi et ne peut rester au niveau

de l'interprétation. Ces mouvements paranoïaques peuvent être très destructeurs et mobilisent beaucoup d'énergie. Ils correspondent aussi à une régression et à une perte par rapport à un bénéfique en termes de sécurité relationnelle, ce sont des moments difficiles où l'analyste est vécu comme hostile. La perception positive disparaît. Ils peuvent parfois être dépassés et modulés mais souvent sont à l'origine de rupture et d'arrêt du traitement. «Il s'agit de se défendre contre l'arrogance d'une personnalité brutale et de bannir du temple de la science de mesquines ambitions personnelles»<sup>6</sup>. Le sentiment de dépossession et de vol psychique peut souvent apparaître ou rester en filigrane dans les analyses. Le conflit va naître du refus de Fliess concernant une interprétation «celui qui lit dans les pensées ne lit chez l'autre que ses propres pensées». «Mais tu veux ignorer la valeur de mes découvertes !» C'est la découverte que la coopération est impossible, l'idéalisation tombe et l'amitié est brisée. La rancœur chez Fliess va alimenter ce sentiment de vol de la propriété intellectuelle ; la réaction négative qu'il aura envers Freud sera aussi une façon de garder un lien. C'est après un temps de latence que la paranoïa de Fliess se déplace sur Freud. L'éloignement a lieu en 1901, les attaques concernant la responsabilité de Freud dans le plagiat ont lieu en 1904. Il semblerait, d'après l'article de Schröter, que Fliess était persuadé que Freud avait l'intention de l'assassiner au bord de l'Acchensee. À cette époque, octobre 1902, Weininger se suicide brutalement, son livre *Sexe et caractère* eut du succès en dépit ou grâce à son imprégnation d'antisémitisme et d'une haine des femmes.

Les interprétations de la paranoïa du président Schreber prendraient aussi racines dans le comportement de Fliess. Il paraît évident que les reproches de plagiat adressés à Weininger et Swoboda concernent Freud. Il existe une dimension persécutrice du transfert (*RFP*, p. 1315) qui est à l'œuvre d'une manière plus ou moins active dans nombre d'analyse. L'écoute est-elle persécutrice du fait même du transfert et de l'espoir fou que celui-ci suscite ? Comment désamorcer

---

<sup>5</sup> Michael Schröter : *Essaim*, numéro 11.

<sup>6</sup> S. Freud : *Correspondance avec Fliess*, p. 249.

cette bombe à retardement d'autant plus puissante qu'elle est inaccessible directement et parfois très longue à repérer ?

Voici une anecdote racontée par Alain de Mijolla, il rapporte l'expérience de Maryse Choisy : Freud lui livre une interprétation sur le secret de sa naissance dès la 3<sup>ème</sup> séance. L'intimité de la patiente est dévoilée, elle vérifie et trouve confirmation mais «je ne revins jamais plus à la Bergasse. Jamais plus. Freud était un sorcier. Il voyait à travers moi. J'en avais peur. J'avais pris tellement peur que pendant 10 ans, je traversais sur l'autre trottoir dès que je voyais un psychanalyste». Ce fait souligne l'intensité des réactions quand la confrontation avec une partie de son inconscient a lieu.

Pour des patients qui dans leur enfance ont eu des relations violentes et douloureuses avec autrui, la limite atteinte dans le travail d'analyse se constitue dans ce moment où la différenciation se fait jour où la désillusion tombe, où l'incompréhension s'installe. La répétition est dangereuse, trop réelle et réalimente le traumatisme plutôt qu'elle ne le dénoue ; une patiente me disait : «Ce n'est pas possible que je sois tombée sur le seul analyste de Lyon qui ressemble à ma mère, vous êtes réellement comme elle».

Dans la cure suivant les moments, l'analyste et l'analysant laissent le travail s'installer au niveau de la narration des événements de vie ; au contraire à d'autres moments, ce sont les mouvements destructeurs, les affects bruts qui envahissent le champ et évoquent la deuxième topique. Le changement de niveau est concomitant de modifications en terme transférentiel. Après la lune de miel et l'espoir de se voir transformé par la dimension cathartique de la parole, vient la pensée que finalement l'analyste est comme les autres, et même pire que mon père, mon beau-père. L'histoire alors se dissout et perd son fil conducteur au niveau de la narration, les traumatismes et leurs reconnaissances ne permettent pas la résolution de certains symptômes.

Les récits cliniques s'estompent chez Freud à partir de 1920, tournant de la deuxième topique, peut-être le parallèle avec la littérature est possible

avec l'arrivée de Kafka, de Beckett, de Ionesco ; et dans la peinture avec le cubisme ou l'impressionnisme. C'est-à-dire une recherche sur l'impossibilité de vivre, «sur la tentative de communiquer quelque chose qui n'est pas communicable et d'expliquer quelque chose qui n'est pas explicable.» Cette rupture du récit dans la littérature, comme la transformation de la figuration dans la peinture sont un peu l'équivalent de l'au-delà du principe de plaisir et de l'énigme du masochisme.

Les mots en ouvrant sur les chaînes signifiantes perdent leur sens initial. Le récit perd son orientation dans le temps : présent, passé et avenir sont mélangés. La manière dont Anzieu est accompagné, habité par Beckett nous montre comment la littérature peut servir de théorie, de boussoles permettant de s'orienter dans certaines cures. C'est dans ce théâtre, avec cet auteur, qu'il reconnaît des facettes de l'âme humaine qui jusque-là n'avait pas trouvé à se représenter. Anzieu nous rend compte de son expérience transférentielle avec Beckett. Un exemple «Il ne reste plus que boues et ténèbres, à travers lesquelles rampe le narrateur, ventre nu protégé par un sac pitoyable contenant ses maigres provisions»... Extase au négatif, non plus celle de la libido, mais la joie mauvaise du masochisme primaire, du triomphe des pulsions mortifères, du principe de Nirvana sur les principes de plaisir et de réalité<sup>7</sup>. Il puise chez Beckett la description d'une relation de couple symbiotique, domination-soumission, attachement-douleur, amour-persécution et fait un lien interprétatif avec l'allusion au furoncle, à l'anus douloureux et humiliant qui a mené Beckett au bord de la décompensation. Le cheminement, l'accompagnement par une œuvre permet d'accéder à des représentations et de s'appuyer sur un tiers, c'est une médiation. La lecture, comme l'écoute intime des patients résonne avec notre propre intimité, il s'agit sans doute de reconnaître l'effet produit en nous par le discours d'un patient, et comment la lecture, le souvenir d'un texte, peut aider à structurer une pensée, une présence. Comment intégrer et réagir à la détresse ou à la réussite, à l'amour et à la haine quand elle est agie dans le transfert. La mise à jour de la destructivité,

---

<sup>7</sup> D. Anzieu : p. 172.

par une écoute autorisant la haine et la violence, doit être possible tout en la contenant dans le champ du langage. Le maniement est délicat et les explosions en termes de passions amoureuses ou haineuses peuvent déboucher sur des mouvements destructeurs puissants.

Dans la conception de l'effet thérapeutique, on retrouve deux niveaux de représentation du contenu de l'inconscient : dans la première topique, l'inconscient est rempli de désir et de souvenir juste refoulé et en attente d'élaboration. Ensuite les représentations inconscientes disparaissent pour laisser place aux motions pulsionnelles du ça. L'appareil psychique n'est plus dirigé par le sens mais régi par la répétition de forces destructrices. Les patients présentent les deux niveaux mais souvent l'accès se fait plutôt dans l'ordre inverse ; la présentation initiale est marquée par la destructivité, la narration et l'historisation apparaît secondairement.

Quelques éléments à propos d'une analyse d'une jeune femme, Sophie, pour qui une grande partie du travail a consisté à élaborer et intégrer des impressions et des réminiscences.

Une patiente est habitée par des personnages de son histoire, de son passé, à la manière d'un acteur qui ne pourrait pas sortir de son rôle. Elle est envahie par la voix de sa mère, par la violence extrême de son père, par ce qu'elle appelle la folie de cette famille. L'analyse la dérange, l'oblige à descendre en elle. Elle ne veut pas se déposer de tous ces personnages qui l'habitent, mais qui dans le même temps l'empêchent d'avoir une unité. Pour elle la folie, c'est la multiplicité des identifications qui la compose, identifications à la partie souffrante ; à la douleur ou à la violence de chacun. Les grands-parents, les oncles et les tantes alimentent sa vie interne, elle revit et elle porte leurs caractères et leurs traumatismes. Elle est prise dans certains lieux, notamment chez elle, dans un dialogue qui la parasite, l'empêche de travailler. Les bruits extérieurs sont insupportables, les bruits de la ville font résonner en elle les bruits entendus dans la chambre des parents... Elle est habitée par une réalité passée perceptive «mon silence renferme toutes les femmes de mon passé les autres parlent en moi à travers moi». Elle revit par une répétition

obsessionnelle les traumatismes et les constructions du passé ; «j'étais obligée d'obéir à mon père, il voulait me dresser contre lui c'est un malade du bruit.» Elle ressent pendant des années une intolérance à tous les bruits sans pouvoir distinguer les bruits extérieurs et internes : ses voix. Elle met plusieurs années pour parler de son monde interne avec la terreur d'en être dépossédée, de le perdre.

L'analyse pour Sophie permet de passer différentes étapes. Dans un premier temps les fantasmes, les émois vont produire des symptômes psychiques graves, elle a été anorexique, avant le début de la prise en charge. Elle en garde un vécu persécutoire de son corps avec, à certains moments, des confusions entre son tube digestif, sa fonction de rétention et d'expulsion et sa sexualité. Elle a été prise dans des angoisses psychotiques incommunicables qui l'enferment dans un monde peuplé d'impressions non mentalisables et encore moins communicables. Elle reste mutique pendant 30 à 40 minutes pendant les séances mais très progressivement elle m'entrouvre une porte sur son monde imaginaire. Elle me dit répétitivement ne pas aimer l'analyse, la subir, me détester, elle développe une relation à l'analyse, un transfert, où haine et attachement se partagent à part égale, sans faire le lien avec la relation à son père. La temporalité est particulière, elle ne livre que des éléments de sa réalité perceptive faite de réminiscences de scènes atemporelles. Le refoulement est particulier pour elle ; le passé est présent avec une grande acuité. Le présent est d'un accès plus difficile, source de censure. Le conflit avec son mari a mis des années à pouvoir se formaliser alors qu'il était présent depuis le départ. Elle était en dette par rapport à lui mais les attaques étaient indirectes. Il devait lui fournir l'argent dont elle avait besoin, il s'y refusait dit-elle, et cette relation insidieusement se dégrade avec des frustrations énormes. Elle n'a jamais pu/voulu gagner de l'argent, la position d'artiste était toujours la justification absolue, elle ne voulait pas se perdre elle-même. Je pense au théâtre de Beckett et à la manière dont Anzieu a été accompagné par cet auteur, au travail de Kafka, c'est-à-dire à des auteurs qui permettent une représentation de l'archaïque et probablement d'une certaine partie

de l'inconscient. Avec cette patiente, les réminiscences sont revécues, toujours au présent, elle illustre comme le dit si bien J.-B. Pontalis «ce temps qui ne passe pas». Elle décrit longuement les personnages de sa pièce, qu'elle épure et déleste de toute narrativité. Cette absence de narrativité rend plus aiguës les émotions, plus violents les rapports humains. Il y a une adresse mais de quel ordre ? J'ai longtemps l'impression d'être plus confronté à une répétition, à une duplication plutôt qu'à un discours adressé.

Dans un premier temps, ce monde est un monde de violences archaïques et de bruits extérieurs qui la pénètrent, la violent, la terrorisent. À cette période, la circulation routière était intolérable, la perception d'un bruit de chaudière l'ébranlait physiquement. Il faut plusieurs années pour que ces perceptions angoissantes puissent être reliées à des souvenirs de scènes primitives ressenties comme des attaques, et auxquelles elle participe auditivement. Les scènes sexuelles sont mélangées aux scènes de disputes entre les parents. C'est la prise de conscience de la présence de la sexualité dans ces scènes qui permet un apaisement et un investissement des représentations de son espace mental. Elle s'engage ensuite dans une compulsion à représenter dans des domaines artistiques, mais d'abord dans l'infra verbal, comme si ce qui est en elle ne peut encore être mis en mots. Elle investit le mime et suit de nombreux stages et formations dans ce domaine. Artistiquement, elle s'intéresse ensuite aux clowns et cherche toujours à mettre en scène le tragique et le comique d'une enfance douloureuse. Elle reste prise dans un monde imaginaire qui a dû être pour elle une alternative au délire. Dans cette phase-là, elle se met à parler d'une manière assez énigmatique et déstructurée avec des images fortes de son passé ; elle parle des personnages de son enfance qui restent vivants en elle. Elle bascule dans l'écriture théâtrale. Les séances sont alors pendant plusieurs mois organisées autour des personnages qu'elle cherche à mettre en scène, personnages loufoques, violents, hypersexués. Elle parle de sa mère et de sa soumission à la tyrannie de son mari. Elle évoque très longuement le *Livre à ma mère* de Cohen et travaille son lien maternel, mais avec une complicité qui laisse

de côté le père. Je connais la violence et la haine ambivalente qu'elle entretient avec son père, père qu'elle m'avait fait penser tyrannique mais qui était alors absent de son discours. J'interprète en miroir avec elle en lui disant qu'il y a aussi la *Lettre au père* de Kafka. Je n'anticipe pas les effets de mon intervention qui sont accentués par la richesse interprétative du texte. Elle peut apporter un matériel nouveau, reconnaître la place et la violence du rapport avec son père et se dégager dans les mois qui suivent de son mari, qui était à une place œdipienne paternelle. Mon intervention et ma référence à ce texte lui ont permis à ce moment-là d'accéder à la figuration de la violence et de l'emprise de son ressenti pour ce père.

Le père a renoncé, pense-t-elle, à vivre une vie de plaisir et de bohème pour être avec la mère. Ce renoncement, elle en fait la source de sa violence, de sa castration à lui, et la sienne. Elle le hait, mais avec ambivalence.

La remémoration est chargée de résistances, dans le sens ou les ruminations et les souvenirs sont obsédants, partiels mais très aigus. Son mode de remémoration évoque plus une mise en acte qu'une perlaboration. «Hier j'ai perdu contact avec la réalité. Je suis rentrée chez mon mari. J'étais dans une tourmente. Il n'est pas rentré. Je ne veux plus être ça. La réalité ce n'est que des décors de cinéma. C'est un bateau qui largue les amarres. J'ai peur qu'il me quitte et pourtant c'est moi qui suis partie. Peut-être que le choix est entre vivre et fantasmer. Il s'agit de coucher par écrit les voix et ce que j'entends en moi». L'ampleur de ces voix la détourne de toute histoire narrative. «Il faut les laisser parler. Les mots se bousculent dans ma tête, ça ne fait pas sens. Je suis malade. Pourquoi les mots ont-ils un tel impact sur moi ?» Elle me dit alors que l'analyse finalement c'est une histoire d'amour ; elle tombe amoureuse et vit une histoire passionnelle avec un homme qu'elle rencontre peu de temps après sa décision de séparation.

L'interprétation en introduisant et en reconnaissant ce père tyrannique fonctionne à plusieurs niveaux. Ce texte de Kafka est une interprétation qu'il nous donne de son œuvre, cette angoisse de l'arbitraire, de la contrainte : «*De ton fauteuil tu gouvernais le monde. Ton opinion était juste, tout autre*

était folle, extravagante, anormale... Tu pris à mes yeux ce caractère énigmatique qu'ont les tyrans, dont le droit ne se fonde pas sur la réflexion mais sur leur propre personne. C'est du moins ce qui me semblait». L'articulation entre rêve, imaginaire, compulsion à représenter et investissement de la réalité se met en place dans l'analyse. Dans cette lettre, il y a entre autre une tentative pour se déprendre de l'influence et de la peur créées par la relation au père. Cette lettre, ce retour, autobiographique, peut servir de grille interprétative pour une partie de l'œuvre de Kafka en servant de pont entre des textes énigmatiques et une histoire d'enfant traumatique. L'interprétation vient parfois à l'analyste lorsque celui-ci ressent le besoin d'un rapprochement psychique. Pour tenter d'éviter que le patient se sente abandonné, ou que la persécution s'installe. Il s'agit de renouer un lien et de sortir d'un enfermement narcissique et ouvrant sur la réalité historique sur un travail de reconstruction.

Elle peut alors parler pendant les séances d'une manière plus narrative. Elle reconnaît la violence qu'elle a ressentie dans le lien avec son père, et l'emprise tyrannique qu'elle a subie et revécue à certains moments dans son lien avec moi. Cela lui permet de faire un pont entre ses impressions et ses images internes et son histoire, en s'appuyant sur un texte fort qui ouvre à la représentation et qui sert de tiers vis-à-vis de moi. Pour Sophie, la déprise de son père passe dans un premier temps comme pour Kafka par un investissement aliénant à l'écriture et pour elle par une dépendance à un homme qu'elle déssexualise et instrumentalise. C'est à la suite du retour de cet *imago* paternel et de la reconnaissance de la nature du lien que des changements vont intervenir. L'enfermement vécu tant du côté de sa vie personnelle que dans sa relation à l'analyse va pouvoir s'entrouvrir.

Elle avait renoncé à son histoire pour être une épure, dans un mouvement esthétique, au prix de la vie. Si à l'adolescence le choix anorexique lui avait fait désertier son corps pour investir l'intellect, ensuite le chemin qui permet le réinvestissement est passé par un corps porteur d'un discours adressé à l'autre dans le cadre uniquement d'une revendication artistique. Elle peut réinvestir la réalité. Elle se résout à affronter l'état du monde

extérieur et à reconnaître une partie de ses désirs. Elle abandonne une rêverie, elle reconnaît l'insatisfaction profonde dans son couple et prend la décision de se séparer, qu'elle n'avait pas pu prendre depuis des années. Elle fait une rencontre amoureuse, s'engage dans une relation passionnelle. C'est un retour à la première topique, dans le sens de la reconnaissance des vécus traumatiques infantiles et pour elle une avancée, un retour dans une vie relationnelle. C'est aussi un agir contre-transférentiel en lien avec des mouvements transférentiels multiples comme les identifications qui la constituent. Malgré la dimension répétitive évidente, le risque de passage à l'acte est toujours présent. Ce qui se reproduit dans le transfert le fait pour échapper au déjà vu, au déjà su. Elle abandonne la position d'Antigone, idéaliste et provocante, pour trouver une position féminine plus tempérée, plus dans l'échange. Antigone a été ainsi une figure très présente en moi sans que je n'en dise rien, elle représente ce noyau que j'hésite à qualifier de paranoïaque, et qui peut se situer aussi du côté de l'idéal, de la justice et de la vérité. Pour elle, cette position a des effets délétères, elle lui fait refuser longtemps tout compromis vis-à-vis du fait de gagner sa vie, la question de l'argent ne doit pas intervenir dans ses choix. Elle refuse un monde dont les règles, notamment en termes de travail et de circulation d'argent, sont une contrainte inacceptable. Elle refuse la soumission aux règles pour défendre une pureté, un idéal adolescent. Cette position la maintient dans une marginalité sociale, en restant dépendante de son mari dans un semblant d'adaptation. La fin ou l'interruption provisoire de l'analyse se rejoue au moment où elle concrétise la rupture avec son mari, et où elle commence une histoire amoureuse. Alors que la sexualité avec son mari a toujours été présentée comme sans intérêt, anecdotique et subie, elle vit enfin une relation satisfaisante.

C'est la guérison par l'amour dont Freud nous parle dans *Pour introduire le narcissisme*. «L'on pourrait se satisfaire de cette issue si elle ne comportait tous les dangers d'une dépendance accablante envers ce sauveur.» Toute la question est de déterminer si sa capacité à tomber amoureuse est une fuite ou une ouverture et une capacité à s'engager et à assumer un choix affectif.

Elle renonce en partie aux excitations internes et à leurs traitements hallucinatoires pour investir la réalité extérieure. Le danger psychique va s'atténuer, la vie devient possible en dehors d'une

page blanche ou d'une scène de théâtre. Elle accepte alors en partie de vivre sa vie et de ne pas la passer à répéter les réminiscences qui la hantaient.



# *Entendre/Ecouter : l'étrange détour*

Dominique Suchet

## «Mal nommer les choses ajoute au malheur du monde»

(Attribué à Albert Camus)

Dès qu'un patient parle à un analyste sa parole est détournée. Cet homme en s'asseyant face à moi pour un premier entretien sait d'une certaine façon qu'il s'est déjà engagé sur la voie d'un changement. Il dit qu'il veut que ce soit autrement, il ne veut plus souffrir autant, il souhaite retrouver un état de bien-être personnel et relationnel qu'il pense avoir perdu depuis la rupture affective qu'il vient de subir. Il se plaint de toutes ses relations sociales et professionnelles peu satisfaisantes, tandis que ses relations familiales lui paraissent être un bon soutien dans la vie. Il remarque qu'il a toujours eu des relations serrées avec sa mère. Il sait qu'elle a un souci exagéré pour lui. Il regrette quelques aspects embarrassants de cette protection, qui le conduisent à se sentir parfois coupable vis à vis d'elle lorsqu'il a des initiatives qui pourraient lui déplaire. C'est un sentiment irrationnel qu'il critique et que d'ailleurs il peut mettre de côté pour agir selon ses envies. Tout bien considéré il juge que ce souci est le signe réconfortant d'une famille unie où tous sont très attachés les uns aux autres. Après un moment, étonné de mon silence, sans doute déçu il dit : «je pensais que vous feriez des liens».

L'écoute de l'analyste est silencieuse, son abstention introduit un décalage dans les repères habituels et évidents de la parole de relation. L'étrangeté de la situation agit comme un micro-traumatisme qui relance une activité créatrice théorisante. Ce jour-là pour mon patient c'est une théorie familiale comme autrefois, on peut l'extrapoler, se formèrent ses théories sexuelles infan-

tiles et leurs romans familiaux. Mais la situation sollicite également une résistance contre ce mouvement associatif, une résistance qui trouve ses ressources dans la recherche du familier mis à mal. Si bien que tout conduit celui qui demande un traitement à lutter, avec la même force, contre l'instauration de ce traitement. Il peut le faire en demandant des aménagements le lui rendant «naturel», c'est-à-dire familier, ce sera d'abord en demandant des réponses ou en sollicitant le dialogue d'une conversation. Il appartient à l'analyste de (je cite Freud) «relever le défi et de prendre la résistance à bras-le-corps». <sup>1</sup> Il le fait en maintenant ces caractéristiques-là de l'écoute, abstinent et silencieuse, celles qui ouvrent une perspective mutative en conférant un caractère étrange à la situation.

## L'analyste entend une parole dans laquelle il écoute des mots.

La parole du patient est le terrain de déploiement du conflit entre dévoilement et résistance. Les mots du patient reprennent le conflit par leur double nature de signification et de refoulement. Certains d'entre eux prennent une valeur psychique particulièrement forte en se liant à des traces mnésiques inconscientes de réalisation de désir. Ces mots se détachent sur le fond continu du discours à la manière, dans un rêve ou un souvenir, d'un détail excessivement net, *überdeutlich*. <sup>2</sup> C'est ainsi, par exemple, que l'analyste ne peut qu'entendre dans le déploiement de la parole, le surgissement du mot «lien» où se réactualise *in situ* la force vivante d'un désir infantile entr'aperçu. Même s'il faudra le détour de la cure, si elle s'engage, et du transfert pour formuler une interprétation, l'analyste peut percevoir dès une première

<sup>1</sup> S. Freud, : (1913) «Sur l'engagement du traitement», *OCF P XII*, PUF, Paris, 2005.

<sup>2</sup> S. Freud : 1899, «Des souvenirs couverture», *OCF P III*, PUF, 1989 ; et S. Freud, 1900, «L'interprétation du rêve», *OCF P IV*, PUF, 2004, p. 319-561.

rencontre la qualité particulière d'un signifiant, sa position de frontière entre chose et mot, là où se mêlent présentation (*dachstellung*) et représentation (*vorstellung*), répétition et remémoration, monde métonymique de la perception et mode métaphorique des signes linguistiques.

Je vais envisager l'écoute comme un acte psychique de séance et voir comment sa compréhension peut être saisie selon le paradigme du travail du rêve organisé sous l'égide de la sexualité infantile et de la remémoration. Cela m'amènera à poser la question du statut de la parole et des mots, seuls outils à notre disposition. Et enfin à me demander comment la destructivité prend sa place dans l'écoute en séance.

#### Première question : Mot ou signifiant ?

Je garde le terme de signifiant tout en pensant que le joli mot de «mot» serait plus proche de la façon d'écouter. Je le garde tout en pensant qu'il peut quelques fois s'enrichir d'adjectifs qui lui donnent une qualité infra verbale. Ce que, par exemple Didier Anzieu avec les signifiants formels ou Guy Rosolato avec les signifiants de démarcation, ou encore Jean Laplanche avec le signifiant énigmatique ont proposés pour dire que les mots sont à la fois porteurs des vestiges du lien à la mère et dans une relation métonymique avec cette satisfaction hallucinée et aussi porteurs du décalage radical par rapport à cette immédiateté par la dimension métaphorique, paternelle du langage. Tout cela est inclus dans *mot*, quand on n'oublie pas que (je cite) l'«on meurt de prétendre à l'idée avant d'avoir été aux choses». C'est ce qu'écrit le poète Charles Ramuz<sup>3</sup> dans son *Journal* et que Georges Favez<sup>4</sup>, un des fondateurs de l'APF, cite. Donc l'analyste entend une parole et son écoute en égal suspens réserve une possibilité pour chaque mot ou chaque signifiant de devenir étrange, *überdeutlich* et de témoigner de son statut de sang mêlé.

Tous les mots sont susceptibles d'être de telles formations psychiques. Les mots ou aussi les formules

langagières, les tics de langage ou les paroles incongrues. La clinique est riche de ces exemples. Ernst Lanzer, l'homme aux rats, dès les premières séances (en 1907) surprend Freud<sup>5</sup> par l'usage d'un «Aber» interjection conjuratoire qui pourrait se traduire par «mais» ou «non, mais». Plus tard la prononciation du mot se modifiera se rapprochant d'un mot de la théorie que Freud était en train de conceptualiser : *Abwher*, (défense), et Freud l'écouterait au-delà des explications rationalisantes du patient. Il entendra dans cette modification l'alliance de la réalisation d'une satisfaction transférentielle hallucinatoire avec la réactualisation d'un fantasme de la sexualité infantile. L'écoute en égal suspens détourne donc tous les mots de leur signification, ceux du patient et aussi ceux, personnels et intimes de l'analyste. Pour l'analyste, circonvier le familier, se laisser déranger n'est pas à proprement parler laisser survenir un transfert inconnu, mais ce serait plutôt permettre l'imprévu des modalités de sa survenue. L'état de disponibilité propre à son attention laisse la possibilité à un certain vacillement de son moi, provoqué par la surprise de mots singuliers, quelques fois jusqu'alors *inouïs*, (entendre *Aber/Abwher* autrement) qui sollicitent en lui des représentations inattendues. Ces représentations nourrissent l'alternance de progrès dans la pensée (la processualité) et de régression propre à son activité psychique. Ecouter c'est accepter la surprise de se *perdre de vue* et, que du même surgisse un autre point de vue. Il y a toutes sortes de façons d'éviter la surprise. Préférer l'officiel, le conventionnel, le théoriquement attendu, le méthodologiquement banal, le conforme, le rituel, l'habituel, le normal, le machinal, le traditionnel, et alors l'appétence pour le familier transforme la situation analytique extraordinairement subversive, en une situation ordinaire et convenue. Au fond chaque fois que l'écoute silencieuse et abstinent de l'attention en égal suspens abandonne la surprise qui l'invente et se laisse organiser par la technique ou conditionner par la théorie.

---

<sup>3</sup> Charles-Ferdinand Ramuz, (1878 - 1947), *Journal*

<sup>4</sup> G. Favez : *Psychanalyste où es-tu ?*, l'Harmattan, 1999.

<sup>5</sup> S. Freud : (1907), «L'homme aux rats, le journal d'une analyse», PUF, 1974 et S. Freud (1909), «Remarques sur un cas de névrose de contrainte», *OCF P IX*, PUF, 1998

**La psychanalyse s'invente comme méthode d'écoute. La «cure de parole», le souligne Dominique Clerc, est «Écoute de la parole»<sup>6</sup>**

En 1922 Freud écrit deux articles pour l'encyclopédie de Max Marcuse le *Lexique de science sexuelle* qui a comme sous-titre : «Encyclopédie de la sexologie humaine en tant que science de la nature et de la culture». L'un de ces deux articles, simplement intitulé «Psychanalyse» commence ainsi : «Psychanalyse est le nom 1) d'un procédé pour l'investigation des processus psychiques, qui sont à peine accessibles autrement ; 2) d'une méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fonde sur cette investigation ; 3) d'une série de vues psychologiques acquises par cette voie qui croissent progressivement pour se rejoindre en une discipline scientifique nouvelle.»<sup>7</sup> Presque par définition il y a plus qu'une relation triangulaire entre le procédé d'investigation, c'est-à-dire la technique, la méthode de traitement et la théorie. Il y a un véritablement entremêlement.

Freud poursuit cet article d'une vingtaine de pages en rappelant le passage historique depuis les méthodes pré-analytiques (catharsis, hypnose) jusqu'à la méthode et à la science analytiques avec sa règle technique fondamentale de libre association. Ce passage s'est fait parce qu'il a écouté les paroles de ses patientes ou aussi le récit de leur traitement par Breuer, ce qui n'est pas sans intérêt à noter si on voulait réfléchir à propos d'un autre entrecroisement, celui de la formation de l'analyse et de la formation des analystes. Les modalités de l'écoute sont organisées avec le concours que les patients apportent à la technique d'investigation ; Anna O (Bertha Pappenheim) pour la libre association et sa compréhension de la *Talking cure* une *cheminey swiping* selon ses mots ; Emmy von N. pour la règle de l'attention en égal suspens avec son injonction «Ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas ! ». La méthode fondée sur le couple libre association-écoute en égal suspens provoque un processus, le transfert, qui a la particularité de mettre la méthode à l'épreuve, voire en péril, quand la libre association se stérilise ou que l'écoute se fige par

exemple. La mise à l'épreuve de la méthode provoque toujours un vacillement du moi, que ce soit chez le patient ou chez l'analyste. Ce vacillement a deux voies d'issue soit une voie de progrès, processuelle, de création associative relancée chez le patient ou, chez l'analyste, d'une activité de construction/interprétation théorisante. Soit une autre issue, défensive, qui en ce qui concerne l'écoute et l'attention de l'analyste peut être le recours aux prescriptions techniques (rappel du cadre) ou à des explications théoriques, alors importées et non créées. La théorie psychanalytique s'est déduite de là, de cette écoute particulière dans laquelle s'intriquent méthode et technique. Ses piliers (le mot est de Freud) que sont l'hypothèse des processus psychiques inconscients, la reconnaissance du refoulement et de la résistance, et enfin la sexualité infantile avec le complexe d'Œdipe en acquièrent leur force. Ces fondamentaux métapsychologiques, constants et immuables constituent la théorie, la langue de la psychanalyse. De leur origine ils gardent le caractère de n'être pas seulement des concepts théoriques, mais d'être aussi les conditions nécessaires de l'expérience de l'analyse. On ne peut renoncer à eux ou bien seulement partiellement les admettre, choisissant une partie, rejetant une autre. «On commence par céder sur les mots et on finit par céder sur les choses.»

**Les piliers de la psychanalyse**, d'autres fois appelés les schibboleths de la psychanalyse, sont réaffirmés tout au long de l'œuvre. Freud y ajoute explicitement, en complément évident, le rêve. En effet avec le rêve, son travail et son interprétation, on a l'entrecroisement le plus fort de l'investigation de la méthode et de la théorie, il est le point fondamental de la doctrine psychanalytique. Céder sur les mots, céder sur les choses, c'est céder sur le rêve. Historiquement d'abord, on sait que c'est sur l'appui auto analytique de sa propre vie onirique que Freud a conceptualisé autant la méthode que les premières théories de l'appareil psychique. Puis, au fil des étapes souvent critiques de la découverte qui n'est pas sortie toute armée de son esprit, lorsque le doute s'intensifie, chaque fois c'est

---

<sup>6</sup> D. Clerc : «L'écoute de la parole», *La cure de parole*, RFP, 2007, n°5, PUF.

<sup>7</sup> S. Freud : (1922), «Psychanalyse» et «Théorie de la libido», *OCF P XVI*, PUF 1991, p. 181-208.

sur le rêve, ses mécanismes, son interprétation et ses implications théoriques qu'il prendra appui<sup>8</sup>. Il ne manquera jamais de rappeler à ses collègues, (Stekel, Adler, Jung...) lorsque ceux-ci s'éloignaient trop des fondamentaux de la psychanalyse, qu'au bout du compte il jugeait la dissidence<sup>9</sup> sur l'abandon de la conception psychanalytique du rêve. Dans un dernier rappel des schibboleths de la psychanalyse, vers la fin de l'œuvre en 1933 dans «La nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse» alors qu'il s'engage à réviser la doctrine du rêve<sup>10</sup> (c'est le titre de la conférence à laquelle je me réfère), il les réaffirme et ajoute que c'est sans doute ce qu'il y a de plus caractéristique et de plus particulier dans la psychanalyse, quelque chose qui rend la doctrine du rêve si précieuse et qui n'a pas de contre partie dans le reste de toute la science analytique. Et, précise-t-il, dont l'emploi seul peut décider qui peut devenir un adepte de la psychanalyse et se dire psychanalyste, ou qui reste définitivement dans l'impossibilité de la concevoir. Il dit aussi que c'est ce qu'il y a de plus inacceptable. Il y a quelque chose d'étrange à concevoir que des mécanismes psychiques inconscients, les processus primaires qui président à la formation du rêve comme à celle du symptôme sont au cœur de toute vie psychique ; étrange d'accepter qu'ils tirent leur pouvoir du caractère d'être de frontière, à la fois pulsionnel et aussi symbolisé, et qu'ils utilisent largement à leur fins toute les formations psychiques, y compris du langage. Finalement, si pour le public profane la difficulté pour admettre la psychanalyse réside dans ce que Freud nomme la vexation psychologique<sup>11</sup> provoquée par la révélation que *le moi n'est pas maître dans sa maison* avec une vie pulsionnelle jamais entièrement domptée, avec des processus psychiques eux-mêmes incon-

scients accessibles seulement par le biais d'une perception incomplète de leur déformation, on peut dire que pour les psychanalystes la *difficulté* est ailleurs, elle s'est déplacée dans le rêve et la place qu'il réserve au mot.

### **Théoriques ou ordinaires, les choses ont un nom - les mots -.**

Le rapprochement que je propose entre écoute, interprétation et théorisation repose sur la prévalence d'un processus psychique traductif, ainsi que Laplanche fidèle au texte freudien le souligne. Il s'en déduit une analogie : interprétation, écoute et théorisation consistent à «traduire un mode d'expression qui nous est étranger, en un autre avec lequel notre pensée est familière.»<sup>12</sup> Dès les lettres à Fliess l'appareil psychique est défini par une superposition de strates. Les traces mnésiques connaissent des retranscriptions et des réordonnements successifs. Des retranscriptions en série s'étalent depuis la perception jusqu'à la conscience de pensée. Dans cette progression seule la troisième transcription, celle qui fait appel aux signes linguistiques, est possiblement consciente. L'écoute de l'analyste a la même épaisseur avec une série de strates depuis un moment de transcription par sa valeur de perception, jusqu'à un acte de transvaluation et de nomination par sa valeur théorisante et interprétative. C'est en cela qu'elle peut être considérée, tout au moins par analogie, semblable au travail du rêve qui conduit par étapes successives et remaniements les pensées du rêve au contenu du rêve, puis à son récit. L'écoute est un semblable mouvement entre un pôle hallucinatoire de perception dont rendent compte les images et perceptions *überdeutlich*, et un pôle de représentation que sont les constructions de séance ou métapsychologiques.

<sup>8</sup> S. Freud : (1933), «XXIX<sup>e</sup> Leçon Révision de la doctrine du rêve », *OCF P XIX*, PUF 1995, p. 87. «Pour moi-même (la doctrine du rêve) fut le point d'appui solide en ces temps difficiles où l'ignorance de l'état des faits dans les névroses ne cessait de frapper de confusion mon jugement inexpérimenté».

<sup>9</sup> S. Freud : (1914), «Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique», *OCF P XII*, PUF 2005, p. 101, où dans une critique virulente faite à Adler il démontre que si Adler n'a finalement rien compris à la psychanalyse, ni au refoulement en en faisant un jeu sur les mots c'est qu'il n'a, au fond, rien compris au rêve et à son travail. De ne pas saisir l'importance décisive du refoulement, de l'inconscient et de la sexualité dans le travail du rêve conduisit Adler et ensuite de la même manière conduisit Jung à confondre le rêve avec les pensées de rêve latentes.

<sup>10</sup> S. Freud, (1933), «XXIX<sup>e</sup> Leçon Révision de la doctrine du rêve», *OCF P XIX*, PUF 1995, p 87-111.

<sup>11</sup> S. Freud : (1917), «Une difficulté de la psychanalyse», *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985, p. 173-187.

<sup>12</sup> S. Freud : (1913), «L'intérêt que présente la psychanalyse», *OCF P XII*, PUF 2005, p 95-125.

**L'écoute a besoin d'un cadre pour s'installer. Le premier historiquement, minimum, fut un mot.**

Tout en procédant aux actes théoriques successifs qui donnèrent leurs noms métapsychologiques aux événements de la vie psychique, Freud a commis l'acte historique de nommer la nouvelle science. À la lecture de l'article de *l'Encyclopédie* on voit que cet acte fut décisif. Le mot «Psychanalyse» s'est imposé, par nécessité comme pour pouvoir poursuivre une avancée théorico-clinique qui venait de sortir des limbes de la catharsis et d'une vision dégénérative héréditaire de l'hystérie. La nouvelle technique exigeait un nom propre non seulement parce qu'elle modifiait les modalités du traitement et qu'elle changeait le point de vue sur les symptômes, mais aussi, et surtout, parce qu'elle entraînait le médecin dans des relations au malade tellement nouvelles que pour poursuivre, dit Freud, il a bien fallu donner à cette activité un nom autre. Pour pouvoir continuer à écouter de cette façon particulière il avait fallu que ce mot «psychanalyse» soit posé. Il fut un cadre premier et minimum qui avait décalé le dispositif médical spéculaire de l'observation médicale en un dispositif de parole. Nommer rompt la fascination.

On peut y voir le modèle d'un acte interprétatif : Nommer ouvre la parole.

Nous en trouvons le cheminement dans cet article de vulgarisation de 1922. Après avoir rappelé qu'il avait été obligé de dénommer la psychanalyse, Freud poursuit son propos, l'élargit et donne alors une deuxième définition légèrement différente de celle en trois points qui avait ouvert le texte. Cette nouvelle définition vient, de fait, comme lorsqu'après une interprétation dans une cure les associations du patient légèrement en décalage de l'interprétation de l'analyste viennent la confirmer et relancer le processus associatif en se rapprochant du fantasme inconscient. Dans cette deuxième définition la psychanalyse est définie comme un art de l'interprétation, un art de la parole donc. Elle se fixe comme tâche en écoutant le patient de découvrir sa vie psychique incons-

ciente en la percevant (la devinant dit Freud, plus tard il dira en la construisant) à travers les récits de rêve, d'actes manqués ou de symptômes qui se manifestent dans les idées incidentes. Dorénavant l'écoute est radicalement mise en avant. Le changement de cadre concerne le patient bien entendu et l'obligation qui lui est faite de libre association dans son discours avec les conséquences régressives propices aux manifestations des expressions de la sexualité infantile inconsciente déformées par le refoulement. Mais le véritable changement est pour le médecin devenu psychanalyste. Celui-ci peut s'abandonner lui-même à sa propre activité d'esprit inconsciente tout en maintenant un état d'attention en égal suspens. Il évite la réflexion et la formation de représentations d'attente conscientes. De ce qu'il entend, il devrait ne rien mémoriser de façon particulière, et ainsi laisser la surface de son esprit, sensible, susceptible de capter l'inconscient du patient avec son propre inconscient.

*Dans ce texte, et dans l'histoire, nommer la psychanalyse interprète l'activité d'écoute de l'analyste, souligne sa caractéristique d'acte psychique qui obéit à une autre modalité importante du travail psychique : le détour. Ecouter, nommer, interpréter se font par un détour.*

**Premier détour : dans une langue étrangère**

Le mot *psychanalyse* «psychoanalyse» apparaît dans un article écrit en français<sup>13</sup> en discussion explicite avec l'héritage de Charcot. À mi-parcours de ce que Laplanche a appelé *La première théorie des névroses*. La formulation de la construction/interprétation qui germe dans l'écoute se fait de la même façon, toujours dans une langue étrangère. Daniel Widlöcher<sup>14</sup> avait proposé de parler d'interprétation entre guillemets pour rendre compte d'un des aspects de l'énoncé propre à l'interprétation, qui paraît toujours venir de l'extérieur, de l'étranger, dans une langue si ce n'est étrangère au moins étrange et qui cependant trouve sa place dans l'enchaînement des pensées, à la manière d'une citation en langue étrangère mise entre guillemets dans un texte écrit.

<sup>13</sup> S. Freud : (1896), «L'hérédité et l'étiologie des névroses», *OCF P III*, PUF 1989, p. 105-120.

<sup>14</sup> D. Widlöcher, «L'interprétation entre guillemets», *NRP*, n°23, *Dire*, Gallimard, 1981, p. 263-278.

Écouter, c'est détourner les paroles du patient à l'étranger. Elles se transposent dans la pensée de l'analyste, son langage intime. Par son associativité, sa co-pensée (D. Widlöcher), son discours intérieur (J.-C. Rolland), sa pensée rêvante (J.-B. Pontalis), elles sont, là, transvaluées et se fondent en un langage autre. La force de la transposition, on le sait, est celle du transfert : «la répétition transférentielle agit sur le médecin comme sur tous les autres domaines de la situation présente» explique Freud dans «Les conseils au médecin»<sup>15</sup>, elle agit aussi sur sa pensée associative et l'investit. Par sa caractéristique «en égal suspens» aucun élément du discours n'étant privilégié, tous peuvent être retenus comme des restes diurnes et venir à la rencontre de matériaux de sa mémoire bien particulière. Les matériaux recrutés sont marqués par la régression de l'activité de pensée de l'analyste. Ils se détachent sur des associations venues de l'ensemble de l'histoire de la cure, et aussi de son histoire analytique et encore de son histoire personnelle. Alors qu'un profane pourrait penser que l'écoute clinique opère une transcription des paroles du patient dans le langage d'une théorie détachée et objectivante, les analystes savent que les paroles écoutées en séance sont comme revêues. C'est vraiment comme pour la formation du rêve, à la différence près que les régressions formelle et temporelle restent inachevées, à la frontière de l'hallucinoire. Mais comme pour le travail du rêve cette transposition fait feu de tous bois. Tout dans les paroles du patient peut prendre le statut de reste diurne, qui entendu, sollicite en retour les mots, les images des nos «arrière-pays», les «cinquièmes saisons» de nos esprits. L'écoute possède les caractères des deux faces du travail du rêve. L'une régrédiente, proche de l'élaboration du rêve et l'autre progrédiente, proche de sa reprise dans un récit. Pour le premier aspect, l'écoute traite à la même enseigne les paroles entendues et celles venues par transposition dans les associations internes de l'analyste. Elle va à la rencontre des manifestations incrustées dans le

tissu fait du tissage des fils des deux discours. Ces manifestations sont les points nodaux<sup>16</sup>, les mots sur-nets, dont l'épaisseur tient à leur procédé de fabrication, celui des processus primaires du travail du rêve, condensation, déplacement, figurabilité.

«Une pression du pied met en mouvement mille fils,  
Les navettes vont et viennent à vive allure,  
Les fils glissent sans qu'on les voie,  
Un seul coup donne mille liaisons.»<sup>17</sup>

(Vers du *Faust* de Goethe cités par Freud dans *l'Interprétation des rêves*)

L'enchevêtrement de la parole du patient avec celle, interne, de l'analyste est découpé selon des lois différentes de celles de la grammaire ou du vocabulaire. L'écoute entend par assonance, fragmentation ou recomposition, effectuant un travail semblable à celui du rêve fabricant des néologismes, «Norekdal» ou «Autididasker» par exemple. Ce faisant elle produit à son tour des mots, quelques fois jugés mots d'esprit, obéissant aux mêmes mécanismes, lesquels mécanismes permettent de manifester un sens caché. Au reproche qui lui est fait de présenter un rêveur trop spirituel Freud répond que l'usage immodéré que semble faire le rêve des jeux de mots, ou des jeux de syllabes, est une nécessité économique : le chemin direct pour exprimer le désir étant fermé ; il lui reste la "chimie de syllabes".<sup>18</sup> «L'effet y'au de poêle»<sup>19</sup> ne se décrète pas, il s'impose.

Le mot ainsi construit prend une autre valeur, une autre signification. Quelques fois en redire un à voix haute suffit à le marquer d'étrangèreté. Souligner le mot «liens» fait entendre qu'il se trouve au carrefour de plusieurs registres. Il est bien sûr l'expression d'une angoisse et d'un désir actuels du patient dans ce moment d'un premier rendez-vous, des prémisses d'un mouvement transférentiel qui dit l'attente. Il est aussi le signe de la pénétra-

<sup>15</sup> S. Freud (1910),

<sup>16</sup> S. Freud : (1900), «L'interprétation du rêve», *OCF P IV*, PUF 2004, p. 325.

<sup>17</sup> Ibidem p. 325.

<sup>18</sup> S. Freud : (1905). *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Gallimard, 1988.

<sup>19</sup> F. George : *L'effet y'au de poêle de Lacan et des lacaniens*, Hachette Essais, Paris, 1979.

tion, sur la scène de la rencontre, de la névrose infantile et des contours qu'elle peut ou qu'elle pourra donner, dans le transfert, à une sexualité infantile absolument inaccessible autrement. Entendre l'accident de langage, le lapsus minimum donne de l'épaisseur au temps. «Ici et maintenant» se charge d'ailleurs et autrefois. Mais cette écoute introduit également une topique, une perspective de lieux différenciés et infère l'inconscient. La part de promesse d'inconnu du mot, son «ombilic» selon le mot de Freud pour dire ce qui relie au non connu, cette promesse est le signe d'un conflit jamais éteint qui se produit aux frontières des territoires différents de l'inconscient et du champ perception/conscience, et aussi aux frontières du moi aux prises aussi bien avec le surmoi qu'avec le ça. Mais, de tout cela on ne peut rien dire, rien interpréter, juste grader une sorte de représentation d'attente que le plus souvent on croira oublier et qui reviendra plus tard à la surface de la conscience. Intervenir sauvagement serait le choix de la voie directe. Ce serait une intervention sans le détour du transfert, sans le détour de la cure, sans le détour de l'écoute.

**Second détour : dans le temps, la mise en latence.**

L'article écrit en français dans lequel, en 1896, apparaît le mot «psychanalyse» et dans lequel l'écoute de l'analyste est définie comme fondatrice de la situation, énonce une autre nouveauté : la sexualité du passé supplante l'hérédité. Le pas est important, parce que cette étiologie repose entièrement sur une évolution de la sexualité humaine en deux temps séparés par une période de latence, qui fait que le souvenir agira par l'action posthume d'un traumatisme sexuel passé. L'énonciation de la théorie de la temporalité psychique spécifique, l'après-coup, était apparue l'année d'avant dans *l'Esquisse*. La retranscription dans l'écoute obéit à la même temporalité. On entend avant ce qui vient après. Ce qui fera écrire à Freud dans un de ses derniers textes qu'il nous appartient de restituer ce que nous voulons

obtenir,<sup>20</sup> ou ce que Winnicott<sup>21</sup> saura si bien explorer dans les cures difficiles quand il s'agit pour le patient, étayé sur une défaillance de l'analyste, d'éprouver, pour s'en souvenir, ce qui n'a pas encore eu lieu en lui, parce que lui, le patient n'avait pas, en lui, de lieu pour que se passe ce qui lui arrivait. Durant leur mise en attente, dans le détour de l'écoute, les mots sont soumis aux mécanismes subjectifs de l'analyste, d'oubli, de refoulement, d'investissements, surinvestissements, contre-investissements, ceux qu'il a déjà peu ou prou affrontés ou éprouvés depuis son analyse personnelle puis sa formation. Cette mise en latence est la véritable chance pour que la cure devienne une occasion de transformer après-coup en remémoration, la répétition du patient quand elle se manifestera dans le transfert.

Ce deuxième aspect, progrédient de l'écoute, celui qui engage le processus, exige l'attente, impose la retenue, il provoque le ralentissement. Un mot entendu ainsi, est un peu comme une première trace, la promesse d'un frayage à venir. Il n'est pas le chemin. Il est comme les premiers pas de l'homme qui ouvre une route dans la neige vierge. Varlam Chamalov<sup>22</sup> commence de cette façon ses *Récits de la Kolyma* :

« Un homme marche en tête...des trous noirs irréguliers jalonnent sa route...Sur la piste étroite et trompeuse ainsi tracée avancent cinq à six hommes. Ils ne posent pas le pied dans ses traces mais à côté. Parvenus à un endroit fixé à l'avance, ils font demi-tour et marchent de nouveau de façon à piétiner la neige vierge, là où l'homme n'a encore jamais mis le pied. La route est tracée. Des gens, des convois de traîneaux, des tracteurs peuvent l'emprunter. Si l'on marchait dans le pas du premier homme, ce serait un chemin étroit, visible mais à peine praticable, un sentier au lieu d'une route, des trous où l'on progresserait plus difficilement qu'à travers la neige vierge. »

Le chemin est celui de l'association de mot avec d'autres mots qui vont être entendus juste à côté,

<sup>20</sup> S. Freud : (1937), «Construction dans l'analyse», *Résultats, idées, problèmes*, II, PUF, 1985.

<sup>21</sup> D. W. Winnicott : *La crainte de l'effondrement et autres essais*, Gallimard, 2000, p. 211-212.

<sup>22</sup> V. Chamalov : *Récits de la Kolyma*, Verdier, 2003. Varlam Chamalov (1907 1982) écrivain poète russe survécut à vingt deux années de goulag.

juste un peu différents chargés d'autres significations et d'autres refoulements parce qu'ils auront subis d'autres transpositions, et qui ouvriront par cet entrelacs transformateur, la voie à l'accès aux traces mnésiques.

J'en propose une illustration avec la séquence d'une cure déjà évoquée ailleurs. Ce moment se situe après plusieurs années d'analyse, alors que la résistance s'accroît. La patiente déçue associe avec le désir contrarié de son père qui ne voulait que des garçons qui réussissent. Elle peut retrouver les interprétations de la répétition d'un désir infantile œdipien, mais aucun changement véritable ne se produit. Le récit d'un rêve où elle se voit «comme un pantin tenu par des fils» va être décisif. Les premières associations avec «tenu» vont dans le sens de l'enjeu narcissique : la vie ne tient qu'à un fil. Mais ce signifiant va se révéler suffisamment polysémique pour être l'étayage de représentations des relations d'objet avec le désir fantasmatique d'être (re)tenu. Par la force du transfert le conflit se déplace sur l'activité de parole en séance, et «être retenu» ou «tenu par un fil» sont relayées par une autre expression voisine, «garder le fil». La patiente est saisie d'effroi par la perception de la contiguïté des pensées propre à l'activité de libre association. Dans cette circonstance l'analyste, dépositaire des instances idéales, est sommé de «garder le fil». Cette expression «garder le fil» est donc, d'une part au service de la résistance et de l'opposition à la survenue d'imprévu, mais elle va s'avérer être d'autre part au service de l'expression du désir inconscient et en ce sens être une ouverture progrédiente. Comme on le sait depuis *Gradiva*, le refoulé revient dans et derrière l'instance refoulante.<sup>23</sup> Ensuite la patiente eut un autre rêve venu ponctuer ce moment de perlaboration de la différence des sexes où «un fil, comme un cordon, y est le sexe érigé d'un garçon». L'avancée vers l'interprétation du désir inconscient s'est faite par l'avancée chaotique de la juxtaposition de mots, à la manière de la juxtaposition des traces dans la neige du récit de Chamalov : «Tenu» «retenu» furent des signifiants remarquables mais c'est «fil» qui acquit la qualité particulière d'ouvrir sur le fantasme inconscient. Plus tard en retrouvant

mes souvenirs des premiers entretiens de cette patiente je me suis souvenue qu'elle avait demandé une analyse, pour «se détacher» ou «se séparer» de sa famille. Dans les signifiants «se détacher», «se séparer» l'expression de son désir avait été mise en réserve. En eux un signifiant premier «fil» se dissimulait, méconnu, insaisissable, qui n'a pu être retrouvé qu'après que des rêves soit venus à sa rencontre, poussés par la force du transfert.

Il y a une complication avec les mots dans leur relation à la chose, et leur double fonction de signification et de refoulement. Ils sont traversés par les deux courants : faire disparaître la chose ou la faire exister. Quand la chose est, au bout du compte, l'objet premier et le désir qu'il anime, faire exister la chose à travers le mot c'est garder clandestinement, à travers le mot donc, un lien sensoriel à l'objet de la satisfaction et à la satisfaction, la faire disparaître est le pouvoir culturel de la force refoulante des mots. Cela donne la qualité particulière du mot «lien», du mot «fil» ou du mot «*abwehr*» de l'homme aux rats. Chaque fois le patient invente le mot, c'est à dire le trouve et le crée dans un même temps et il n'est sans doute pas utile de résoudre le paradoxe. Freud pensait qu'Adler avait rompu avec la psychanalyse le jour où il avait décidé de trancher le lien paradoxal entre culture (civilisation) et refoulement, et en abandonnant le refoulement, bien évidemment.

**«Mal nommer les choses ajoute au malheur du monde» aurait écrit Albert Camus.** Freud pensait qu'avec *psychanalyse* il avait bien nommé la jeune science. Du mot il gardait tout. En 1918 dans «Les voies de la thérapie analytique» il explique que par analogie avec le travail du chimiste il est juste que *psychanalyse* évoque le démontage, la décomposition, et aussi le travail d'extraction d'une substance fondamentale rendue méconnaissable par sa liaison avec d'autres éléments. «Quand nous interprétons un rêve, dit-il, (j'ajouterai quand nous écoutons le discours entremêlé de la séance) nous procédons de telle façon que nous négligeons le rêve (le discours) en tant que tout et rattachons l'association aux éléments du rêve (du discours) pris un à un».

---

<sup>23</sup> S. Freud : (1907), *Le délire et le rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Gallimard, traductions nouvelles, 1986, p. 173.



Jusqu'à présent j'ai proposé de considérer que l'écoute analytique obéissait aux lois du travail du rêve. Il convient donc de considérer maintenant que le travail du rêve de l'écoute analytique s'allie à un travail de décomposition détail par détail, à un travail de deuil.

L'écoute analytique analyse, elle fractionne, décompose et ne tient pas ou peu compte de la façade de présentation des mots. C'est le procédé de la psychanalyse : décomposer, trouver les matériaux inconscients rendus méconnaissables par leur présentation, négliger la présentation totalisante et préférer les détails, les éléments isolés d'où partent ensuite les associations. Il y a un au-delà à la positivité de l'écoute. On ne peut pas la définir seulement dans cette positivité d'activité soumise au seul travail du rêve, orientée vers la remémoration et la levée des amnésies infantiles. Mais, parce qu'elle est analytique, qu'elle décompose et fractionne, l'écoute touche à la mort, touche au mort. J'emprunte la formule que Pierre Fédida réservait au rêve. La mort est silencieuse seule la vie est bruyante, si bien que parler d'une clinique de l'écoute analytique est presque une aporie. Non seulement parce que tout discours sur l'écoute, qui constituerait une clinique de l'écoute, se heurte à la faiblesse foncière des processus secondaires pour rendre compte d'un acte psychique soumis aux processus primaires, mais aussi parce que nous n'avons accès qu'à la face d'activité de liaison de l'écoute, à sa part de travail de rêve, à celle qui se présente par les constructions ou les interprétations, à celle qui conduit à la remémoration chez le patient, celle qui est orientée par l'hallucination de la satisfaction. Cette face fallacieuse provoque toutes les définitions de l'écoute analytique en tant qu'activité contenante, ou de transformation, ou de fonction maternelle. Mais l'autre face, la part d'activité de déliaison reste impensable. Elle œuvre silencieusement au bord des mots, elle les détaille. Nous avons le recours de la percevoir, sur le bord, le bord des mots dans l'attention donnée à leur prononciation, à leur déformation ; mais aussi sur le bord des séances, ou encore sur le bord des cures à leur début ou, *in extremis*, à leur fin : quand l'attention

en égal suspens découpe les mots, c'est-à-dire quand elle entend plus la répétition dans des processus de modification, que la remémoration dans des contenus. Elle entend en eux le silence qu'ils renferment. Le paradigme du travail du rêve exige un complément.

**Je prendrai pour exemple, et pour finir, l'écoute du mot *abw̄her* de l'homme aux rats.**

Ernst L. l'utilise en tant que formule de protection, mot magique qui sert à éloigner les injonctions et les sanctions liées aux vœux de mort envers sa dame ou son père. Dans le cas publié Freud analyse le mot comme on l'a vu, (de la même façon qu'il le fait pour la prière *Gleisamen*) dans le sens de l'expression transférentielle de son désir et de la résistance. Il dit simplement que la cure est utilisée de façon abusive et délirante pour renforcer une formule de défense. Pour cette défense là, pourtant, il y a une autre voie d'analyse que l'on peut repérer au fil de la lecture du *Journal*. Cette voie passe par la prise en compte de l'énonciation avec ses deux caractéristiques : d'une part l'intonation accentuée de la dernière syllabe (faire disparaître le e muet), et d'autre part la prononciation doublée du mot *Aber - Aber* (donnant droit aux deux sens différents du mot). À travers ces deux déformations on peut entendre l'affirmation de deux courants aussi forts qu'opposés, d'amour et de haine. Ainsi, en supprimant le e muet du mot, la déformation est prise dans un transfert positif, protectrice dans sa façade mais elle agit une disparition, réunissant dans une scène haineuse sadique le nom du capitaine cruel, les mots de Freud et le nom du patient lui même. Profitant en quelque sorte du courant affectif envers l'analyste et d'un fantasme de séduction, (recevoir ses mots), un autre courant, hostile, se glisse, imposant et dissimulant une autre scène dans les mots du patient.<sup>24</sup> Ainsi donc, si une première voie ouvre sur le désir infantile refoulé et l'interdit de son retour, voie ouverte par une écoute constructive et propice à la remémoration selon le paradigme du rêve, une autre voie d'écoute ouvre sur l'actualisation d'une hostilité haineuse, voie ouverte par la perception d'une répétition dans l'écoute silencieuse.

---

<sup>24</sup> S. Freud : *Le journal d'une analyse, l'homme aux rats* p.183 P.U.F., 1974.

### Je terminerai par cette question : Est-ce cela écouter la haine ?

En 1907 la haine inconsciente rencontrée dans le traitement de "l'homme aux rats" est une difficulté nouvelle pour Freud, apportée par le traitement de la névrose de contrainte. "C'est un vrai problème dit-il de savoir d'où cette haine provient. (...) On peut seulement faire l'hypothèse que la haine est malgré tout en liaison avec une source, une circonstance qui la rend indestructible."<sup>25</sup> En 1907 Freud n'a pas pensé à l'énigme du masochisme, il n'a pas encore non plus pensé à la pulsion de mort ni au sentiment d'*unheimlichkeit* qui l'accompagne, il n'a pas ajouté son complément métapsychologique au rêve.

Le monde pour être perçu a besoin que soient inventés les mots qu'il porte.

Alors que Freud n'a pas encore les mots pour percevoir la haine, alors qu'elle n'est pas encore inscrite dans la métapsychologie, il est absolument remarquable de voir comment tout est fait pour la laisser se manifester, mais sans lui donner pourtant le champ libre pour son action dévastatrice. Il lui laisse pour terrain son activité d'écoute, où il la laisse, là, opérer son œuvre de transformation. Après l'analyse de l'homme aux rats et les *Remarques...* que Freud expose plusieurs fois au cours des rencontres du mercredi à Vienne s'ensuit une réflexion sur (je cite) «la grande proximité entre le dialecte de la névrose de contrainte et le penser conscient de l'analyste»<sup>26</sup>, et sur l'action des mots du patient dans l'écoute de l'analyste. La théorisation de la haine et de la destructivité ne se fera pas tout de suite. Il y aura des détours. Je ne retiens que celui de la proposition du concept de *contre transfert*. En effet sa saisie porte la marque de l'analyse de l'homme aux rats. Ce mot, plus qu'un concept, apparaît peu souvent dans les textes de Freud, et la première fois c'est l'année suivant la rédaction des *Remarques sur l'analyse*

d'un cas de névrose de contrainte<sup>27</sup>. Le mot lui-même, *gegenübertragung*, avec *gegen* contre, qui en allemand comme en français peut avoir soit un sens amical, soit un sens hostile, transporte son origine clivée de proximité (d'amour) et de refus (de haine). Freud l'a choisi alors qu'il avait à sa disposition un autre préfixe, - *wider*, pour indiquer l'opposition radicale. *Wider* ne sera pas choisi pour le contre transfert il est réservé à la résistance : *widerstand*.

J'y vois le signe que ni l'hostilité et ni la haine radicale ne peuvent être entendues «en face» pourrait-on dire. Elles sont détournées dans le contre-transfert ou dans la théorie, pour avoir une chance d'être saisie dans le transfert. Ensuite, dès que le courant de la destructivité est perçu dans la parole, dès que l'écoute est, non pas surprise, mais déchirée l'associativité de la pensée à l'œuvre dans la cure en assure aussitôt la liaison. Une activité de transvaluation, activité théorisante minimum, propice aux constructions est en route. C'est la voie pour que s'opèrent les changements de liaison dans les représentations du patient. Il est heureux que l'analyste, comme le dormeur, puisse rejeter la destructivité aux confins qu'il investit, la confier à la théorie, aux mots de la métapsychologie, et plus globalement aux institutions. Cela permet au dormeur de rêver et à l'analyste d'écouter. Sinon, sans le maintien du principe de liaison libidinale, ainsi que Freud l'écrit, le patient ne parle plus et la cure s'arrête.

L'écoute comme le rêve n'est qu'une tentative d'accomplissement d'un souhait<sup>28</sup>, celui de la remémoration et de la liaison des pulsions destructrices. Dans certaines circonstances lorsque ce que l'on appelle la pulsion de mort œuvre vigoureusement cette voie du changement reste fermée, ou très peu praticable, et quelques fois même doit être abandonnée. Analyste et patient renoncent alors à la cure comme un dormeur peut renoncer au sommeil.

---

<sup>25</sup> S. Freud : (1909), *Remarques sur un cas de névrose de contrainte*, OCF Vol IX, P.U.F. 1998, p. 157.

<sup>26</sup> S. Freud : (1909), *Remarques sur un cas de névrose de contrainte*, Op. cit., p. 157.

<sup>27</sup> Voir aussi dans «Perspectives d'avenir» et la seconde fois c'est quatre ans plus tard dans les *Observations sur l'amour de transfert*.

## *Discussion*

### Jean-François Daubech

Fafia DJARDEM - On y écoute rien. Récits

Votre texte s'ouvre sur une séquence époustouflante. Vous commencez par le piétinement et le scrupule, autre nom du caillou dans le pied, soit le malaise, l'inquiétude et la culpabilité. Vous poursuivez par la jalousie d'appartenance, Proust et la recherche, la tension du corps et sa liquéfaction. Vient Fragonard et son verrou, la tension sexuelle qu'il suggère, tension évanouie dans l'instant de la perception de la femme très belle, afghane, traversée de culture métissée.

L'appui que vous prenez sur Daniel Arasse est pertinent, il vous invite à paraphraser le titre de son commentaire «On n'y voit rien, Descriptions», même si l'erreur s'en mêle. L'analyse a déjà commencé. Elle est sur les terres de votre enfance, les plages de Bray Dunes, le casino de Lol V Stein. Le sexuel et la violence réapparaissent. Elle s'est mise hors sujet, elle est Nora d'Ibsen. Votre ouverture est le récit d'un rêve qui reprend séance après séance.

Un autre rêve se forme. Une autre maison, d'autres pièces. Vous l'accueillez, comme pour un dîner. Il en résulte une discordance, une mise en garde, rêve d'avertissement, écrivez-vous.

Citant Freud, vous en arrivez à cette question : «Comment parvenir à ce niveau d'écoute ? ». «Ecouter, c'est croire.», concluez-vous. Sans doute...

En abordant ainsi la question de l'écoute en analyse, «l'analyste écoute avec son inconscient», vous écarterez d'emblée les platitudes pour aborder au plus vite un lieu vif et problématique de la démarche freudienne : la télépathie. Nous savons aujourd'hui, depuis la publication de la correspondance Freud/Ferenczi, combien leur quête fut enthousiaste et passionnée. Si elle fut au bout du compte décevante, elle conduisit cependant

Freud à formuler la condition d'établissement pour qu'une communication entre analyste et patient s'en approche dans la cure, «Que le récepteur de la nouvelle porte un fort intérêt émotionnel à la personne (émettrice). Elle le conduisit également à situer la divination comme une des capacités que doit développer l'analyste. C'est en celle-ci qu'il reconnaît une sorte d'équivalent à la transmission d'inconscient à inconscient. Insister sur cet aspect n'est pas le moindre intérêt de votre texte. Se trouve ainsi ouvert tout le registre du transfert et du contre-transfert, que vous abordez dans la suite de votre texte, en reprenant la métaphore de la double scène. À son propos, vous mettez en lumière l'image du souffleur, «Appareilleur dans le bâtiment», voire, pour certains dictionnaires, «aide-appareilleur», celui qui surveille le transport et la pose des pierres. Souffleur démuné de tout texte au début de la pièce.

Enfin, vous revenez à Daniel Arasse, pour y trouver l'appui dont vous avez besoin pour faire tenir la construction que vous avez échafaudée. L'historien montre, dans son analyse, que l'essentiel du tableau est ailleurs ; non pas dans la partie lumineuse qui met aux prises les deux amants tendus vers le verrou, mais dans la partie ombreuse, le désordre du lit, les draps défaits, les oreillers déformés, ménageant un redoublement de la scène sexuelle. Il figure ainsi la présence immanente de la sexualité, dans tout discours, verbal ou pictural, source du manifeste pour qui peut l'entendre. Loin d'être des éléments de décor, ils sont la chose même, méconnaissable. C'est, il me semble, ce que vous avez voulu nous montrer à travers les fragments de la cure que vous nous avez relatés.

Bruno REBOUL – La séduction des sirènes.

Votre texte, porté d'une voix forte, à une cadence soutenue, rend sensible la tension qui le parcourt,

celle d'une urgence, d'une nécessité. La vivacité qui vous anime est celle de ce qui me semble être le point fort de votre présentation, l'expérience et la réflexion que vous proposez à propos de patients psychotiques. Vous prenez appui sur le mythe des sirènes et la ruse d'Ulysse et de ses compagnons. Votre usage du mythe fait un détour par la présentation qu'en fait Kafka, traduit par Vialatte.

Votre hypothèse est que ce passage de l'Odyssée est une métaphore du transfert, sous la forme du désir absolu prenant racine dans la psyché d'Ulysse, désir révélé par le silence des sirènes. «Il crut qu'elles chantaient et que lui seul était préservé de les entendre». Ce court fragment ouvre une interrogation sur les effets du discours du patient sur l'analyste. Reste-t-il indemne quand il écoute les patients, ou bien s'en trouve-t-il transformé ? Les mouvements régressifs induits par le discours des patients ne sont pas sans effet sur lui, notamment lorsque le traitement dure de nombreuses années.

Vous insistez sur la réaction thérapeutique négative, ou même le transfert négatif, que vous supposez issus de la déception par rapport à l'attente mobilisée. En suivant ce fil vous utilisez un mot important, celui de soin, en vous demandant s'il est pertinent. Ce mot est fort et le dispositif analytique emprunte quelques unes de ses caractéristiques. La position allongée, l'invitation au relâchement, la recherche d'un état d'esprit proche du sommeil, facilitant l'attention portée aux images mentales. Vous y tenez, écrivez-vous, parce que vous l'entendez comme ce qui résulte du changement produit par l'écoute. Vous évoquez la nécessité pour chaque analyste et chaque patient de découvrir la force du lien qui se construit à partir de la parole et de l'écoute.

Peu après vous en arrivez à la relation Freud/Fliess, dont vous faites un paradigme de la relation transférentielle. Vous soulevez la question de la paranoïa de Fliess et vous appuyez sur l'épisode du «plagiat» qui va précipiter la rupture entre Freud et Fliess. Malentendu, quiproquo, procès d'intention, l'éventail de la persécution se déploie.

Le cas dont vous donnez quelques éléments est exemplaire, vous en résumez les effets dans cette simple expression de «la guérison par l'amour».

Dominique SUCHET - Entendre/Ecouter : l'étrange détour.

Un premier plaisir est de voir ce texte placé sous la tutelle implicite d'Albert Camus si justement invité à signaler l'importance des mots.

Il me semble que le projet qui anime ce texte est d'esquisser une économie de l'écoute. Le texte est ouvert par la relation d'un premier entretien dont le motif est la rupture d'une relation. D'emblée, le silence de l'analyste s'inscrit comme un élément clé du dispositif. Il constitue une toile de fond sur laquelle viennent se révéler les détails *überdeutlich*. À partir de ce dispositif, le travail de l'écoute porte sur ce qui vient à se dire, entendu comme le produit d'un travail de rêve, aussi bien du côté du patient que du côté de l'analyste dont l'écoute permet parfois aux mots prononcés de devenir *überdeutlich*. Ainsi, le mot acquiert un statut de formation psychique. C'est probablement la raison pour laquelle, un peu plus loin, Dominique indique que «La mise à l'épreuve de la méthode provoque toujours un vacillement du moi, que ce soit chez le patient ou chez l'analyste».

Le thème suivant est un réexamen des *schibboleths*, en soulignant l'importance du rêve, considéré ici comme faisant partie des *schibboleths*. «Céder sur les mots, céder sur les choses, c'est céder sur le rêve. Un peu plus loin, au cours de l'évocation d'une cure, un exemple de mot (fil) offre l'occasion de déployer la polysémie du mot dans laquelle viennent se fondre plusieurs thématiques de cette analyse. Le développement de cette cure et des considérations qu'elle offre mérite une attention particulière, tout comme les commentaires sur l'écoute du mot *abwahr* de «l'Homme aux rats». La conclusion rassemble le cheminement qui la précède dans une formule saisissante : «L'écoute comme le rêve n'est qu'une tentative d'accomplissement d'un souhait».

Merci à vous

## **CONSEIL D'ADMINISTRATION**

*Président* Laurence KAHN  
*Vice-Présidents* Dominique CLERC - François VILLA  
*Secrétaire général* Jean-Yves TAMET  
*Secrétaire scientifique* Jean-François DAUBECH  
*Trésorier* Dominique BLIN  
*Président sortant* Daniel WIDLÖCHER

## **COMITÉ SCIENTIFIQUE**

*Secrétaire* Jean-François DAUBECH  
Catherine CHABERT, Jean-Philippe DUBOIS,  
Jean-Michel HIRT, Sylvie FERRY, Françoise LAURENT

## **COMITÉ DE PUBLICATION DE L'ANNUEL**

Placé sous la responsabilité d'André BEETSCHEN, il est composé de Claude BARAZER, Odile BOMBARDE, Dominique CLERC, Bernard de LA GORCE, Adriana HELFT, Patrick MEROT et Philippe VALON

## **DOCUMENTS ET DÉBATS**

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice. La réalisation des numéros est actuellement confiée à François VILLA, Sophie AUBRY BOUCHET et Martine BIAU

## **INSTITUT DE FORMATION**

### **ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION**

Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Annie ANZIEU, André BEETSCHEN  
Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON, Dominique CLERC  
Roger DOREY, Lucile DURRMEYER, Bernard FAVAREL-GARRIGUES  
François GANTHERET, Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI  
Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Sylvie de LATTRE, Jean-Claude LAVIE  
Jacques LE DEM, Josef LUDIN, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT  
Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY, Henri NORMAND, Jean-Claude ROLLAND  
Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET, Jean-Yves TAMET  
Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER, Felipe VOTADORO, Daniel WIDLÖCHER

## **COMITÉ DE FORMATION**

*Secrétaire* André BETSCHEN  
Jacques ANDRÉ, André BEETSCHEN, Catherine CHABERT, Dominique CLERC,  
Michel GRIBINSKI, Jacques LE DEM, Henri NORMAND, Dominique SUCHET, Felipe VOTADORO

## **COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT**

*Secrétaire* Leopoldo BLEGER  
*Membres ex officio* Laurence KAHN, Jean-François DAUBECH  
*Membre représentant du Collège des titulaires* Edmundo GÓMEZ MANGO  
Laurence APFELBAUM, Anne-Marie DUFFAURT  
Paule BOBILLON, Éric FLAME, Jenny CHOMIENNE PONTALIS

## MEMBRES D'HONNEUR

Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne 75341 Paris cedex07	01 45 48 37 54
M. J.-B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 Paris	01 42 96 36 03
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 Paris	01 45 53 36 89

## MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Pr Jacques ANDRÉ	18, rue Didot - 75014 Paris	01 45 43 87 69
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	82, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris	01 43 55 04 25
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 81 96 30
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 Caen	02 31 86 72 49
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Mme Sylvie de LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	16, rue Vavin - 75006 Paris	01 43 26 58 39
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent sur Marne	01 48 73 40 17
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 44 06 64
Dr Jean-Claude ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 72 40 20 77
Mme Évelyne SECHAUD	148, rue de Rennes 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	130, rue Sully - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Felipe VOTADORO	5-7, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	06 70 31 86 02

## MEMBRES SOCIÉTAIRES

Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Claude BARARZER	71, rue du Cardinal Lemoine 75005 Paris	01 55 43 93 14
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey -54000 Nancy	03 83 32 01 04
Dr Leopoldo BLEGER	37, rue Volta 75003 Paris	01 42 77 85 96
Mme Dominique BLIN	21, rue du Départ 75014 Paris	01 43 35 46 03
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	74, rue du Coudray - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBURG	16, rue de Fleurus 75006 Paris	01 42 22 10 16
Dr May EVRARD	82, rue Lauriston 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO	12, Chemin du Verger 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Mme Adriana HELFT	50, boulevard Saint-Germain 75005 Paris	01 42 71 23 46
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie 75012 paris	01 44 78 68 05
Mme Monique de KERMADEC	87, avenue Raymond Poincaré 75116 Paris	01 47 04 23 32
Pr. Vladimir MARINOV	58, rue de Sully 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangue - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENERD	146, rue de Picpus - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	21, rue Réaumur 75003 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Josiane ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 78 37 34 84
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	72, Rue Olivier de Serres 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Héléna TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77

Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs 75018 Paris	01 42 57 03 24
M. François VILLA	30, boulevard de Strasbourg 75010 Paris	01 42 49 71 42

## **M E M B R E S   H O N O R A I R E S**

Mme Nicole BERRY- M. Gérard BONNET - Dr Françoise CAILLE-WINTER  
Mme Lucienne COUTY - Pr Guy DARCOURT - Dr Colette DESTOMBES  
Dr Bernard DUCASSE - Mme Gabrielle DUCHESNE - Dr Judith DUPONT  
Dr Bernard JOLIVET - Mme Monique LAWDAY  
Dr Elisabeth LEJEUNE - Dr Robert PUJOL

Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE  
24, place Dauphine, 75001 Paris  
tél. 01 43 29 85 11, fax. 01 43 26 13 46  
e-mail : [lapf@wanadoo.fr](mailto:lapf@wanadoo.fr)  
site internet : [associationpsychanalytiquedefrance.org](http://associationpsychanalytiquedefrance.org)